

Jérôme Noirez

LA DERNIÈRE FLÈCHE

MANGO

L’auteur : Jérôme Noirez

Né en 1969, **Jérôme Noirez** est écrivain et musicien, spécialisé dans la musique du Moyen Age, qu’il enseigne. Son cycle de fantasy adulte *Féerie pour les ténèbres* a été finaliste de nombreux prix. *Leçons du Monde fluctuant*, roman qui place l’univers d’Alice au pays des Merveilles dans la mythologie africaine, a séduit public et critiques. Il est aussi un auteur jeunesse remarqué, écrivant aussi bien pour les adolescents – *Fleurs de dragon* ou *Le Chemin des ombres* – que pour les enfants, avec l’album *Sam* illustré par Aurélien Police. Passionné des créatures de l’Au-delà, Jérôme leur a consacré une *Encyclopédie des fantômes et des fantasmés*.

L’illustrateur : Didier Graffet

Didier Graffet a fait ses études artistiques à l’école Émile Cohl de Lyon, école d’illustration, de BD et d’animation. En 1994, il débute son métier d’illustrateur indépendant pour Mnemos, Albin Michel, Denoël, Bragelonne... mais aussi celles des derniers romans de Bernard Werber. Il a obtenu le Grand Prix de l’imaginaire 2002, catégorie meilleur illustrateur, pour l’ensemble de son œuvre ; et le prix du public Visions du Futur 2002.

Couverture illustrée par Didier Graffet
Ouvrage édité sous la direction de Xavier Mauméjean
Composition : Text'oh !

© 2010, Mango Jeunesse, Paris
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation strictement réservés
pour tous pays.

ISBN : 978 2 7404 2722 4

MDS : 60337

Dépôt légal : avril 2010

www.royaumesperdus.com
www.fleuruseditions.com

Jérôme Noirez

LA DERNIÈRE FLÈCHE

MANGO

Les heures médiévales

Au Moyen Age, ce sont les cloches des églises qui égrainent le temps. À l'aube, elles sonnent prime, puis tierce en milieu de matinée, sexte à midi, none au milieu de l'après-midi, vêpres un peu avant le coucher du soleil et, durant la nuit, complies, matines et laudes.

Ces heures, dites canoniques ou liturgiques, correspondent aux différents offices religieux auxquels les moines, prêtres et diacres doivent quotidiennement participer. Le temps médiéval est flexible. Il dépend des saisons, des habitudes propres aux églises et monastères, et parfois du bon vouloir des sonneurs de cloches.

CHAPITRE I

Dans la pénombre du chariot bâché, Diane soupira pour la trentième fois depuis le lever du soleil.

Et l'heure de sexte n'avait pas encore sonné.

La jeune fille faisait ça très bien, s'y entraînant chaque jour avec beaucoup de constance. Son père l'avait même surnommée par dérision « la princesse des soupirs ». Elle savait aussi bâiller, longuement, la tête un peu penchée sur l'épaule. Et jamais elle ne mettait la main devant sa bouche ; un bâillement que l'on dissimule ne vaut rien.

La route était en mauvais état. Il avait plu ces jours derniers. Et comme il s'agissait d'une voie fréquentée, les roues des chariots et des charrettes à bras y avaient creusé des sillons profonds. Sur son strapontin, Diane avait l'air de danser la saltarelle. Ses cheveux cuivrés, qu'elle avait dénoués, s'agitaient comme des voiles soumises à un vent capricieux. Face à elle, son père semblait immobile. Il regardait sa fille soupirer et bâiller sans cacher son agacement.

— On arrive quand ? demanda l'adolescente en tournant la tête pour jeter un œil à la route qui apparaissait par intermittence entre les pans entrouverts de la bâche.

— Quand on arrivera...

Diane haussa les épaules.

— J'étais certaine que tu allais répondre ça...

— Alors, il n'était pas nécessaire de poser la question.

Le père et la fille gardèrent le silence un moment. Juste le grincement des roues et le bruit mou des sabots du cheval s'enfonçant dans la boue. Puis Walrid le charretier se mit à chanter à tue-tête une rengaine où il était question de bergères. Les premiers couplets furent sobres : une jeune bergère, un chevalier de passage, une amourette au milieu des moutons. Mais, rapidement, la donzelle se retrouva couchée dans l'herbe verte, d'autres hommes d'armes vinrent à passer – à croire que cette bergère faisait paître ses bêtes dans un cantonnement militaire –, et...

Et le père de Diane mit un terme à la pastourelle en grognant :

— Assez, Walrid ! N'es-tu pas fou de chanter pareille sottise en présence de ma fille ?

— Pardon, seigneur Robin, répondit le charretier.

Diane étouffa un ricanement.

— Tu sais, père, j'en ai entendu de pires.

— Oui, je sais, et cela me désole.

— Demande à Walrid de chanter une messe.

— Il n'en connaît qu'une, et c'est celle des buveurs.

— Père, j'ai quinze ans... et si j'étais bergère, il y a longtemps que...

— Mais tu n'es pas bergère ! Tu es la fille du seigneur de Loxley !

— Oh, ça, je sais...

Diane se renfroigna. Son père fit de même. Après un moment durant lequel elle soupira et bâilla avec vigueur, la jeune fille souleva les pans de la bâche et contempla de nouveau la route.

Ils étaient partis l'avant-veille du château de Loxley, et avaient fait étape à Leicester où Robin avait rossé un ivrogne qui avait commis l'erreur de tourner autour de sa fille ; ce qui avait d'ailleurs contrarié Diane, car elle se sentait parfaitement capable de se débarrasser de l'importun. Ils s'étaient ensuite arrêtés à Northampton où la même scène s'était répétée ; sauf que l'adolescente avait cette fois pris les devants et assommé, sans le renfort de son père mais avec celui d'une cruche, l'écolier qui s'était permis de lui peloter les seins.

Ils arriveraient sans doute à Londres avant le crépuscule. Et Diane songeait avec accablement à toutes les cruches qu'il lui faudrait briser contre des visages rougeauds pour avoir la paix. Peut-être l'occasion pour elle de débiter une collection de dents.

— Père... on nous suit...

— Évidemment qu'on nous suit, et ce depuis que nous avons quitté le domaine. William de Wendenal n'allait quand même pas rater l'occasion de nous filer le train.

— Il n'est pas très discret.

— Non. Il ne l'a jamais été.

Robin esquissa un sourire. Le premier de la matinée. Il ferma les yeux et vit, au milieu de l'obscurité mouchetée de braises, un entremêlement de verdure.

— Père, entendit-il dans le lointain, tu es encore à Sherwood, hein ?

Rien n'agaçait plus Diane que ces moments où Robin s'abîmait dans ses souvenirs. Il ressemblait alors à un saint extatique, ou bien à un crétin. Quant à la forêt de Sherwood, elle s'y était rendue petite et ne lui avait rien trouvé de particulier. Des arbres, de l'herbe, des broussailles... Pas de quoi composer de longs poèmes. Des forêts, le domaine de Loxley en possédait déjà beaucoup trop. Et comme les bois rapportent moins que les champs et les pâtures, Robin était le plus désargenté des seigneurs des Midlands. Au château, carême durait les douze mois de l'année.

Le père de Diane finit par sortir de sa rêverie. Sa fille, qui avait rattaché ses cheveux d'une manière qui convenait peu à une personne de son rang, lui lançait un regard noir. Ça aussi, elle savait très bien le faire.

Robin ouvrit la bouche. Diane le coupa sèchement :

— Oh, je t'en prie, ne me parle pas de ma mère...

— Tu pleures à chaque fois que je l'évoque.

— Justement. Je n'ai pas envie de me mouiller les joues. Quel père es-tu pour prendre ainsi plaisir à faire pleurer ta fille ?

Robin la regarda avec émotion. Et Diane finit par détourner les yeux.

— Quand je serai au couvent, grommela-t-elle, je serai heureuse que tu me rendes visite... Mais pas trop souvent.

— Arrête avec cette histoire de couvent. Ils ne voudraient pas de toi, de toute façon.

— J'irai où bon me semble. Quitte à s'ennuyer à mourir, je préfère bien faire les choses, et je crois qu'il n'y a pas meilleur lieu qu'un couvent pour ça. Et puis, je ne veux pas être mariée à l'un de ces petits seigneurs qui sentent le cochon et le mouton...

— Je n'ai jamais souhaité te marier contre ton gré, tu le sais bien. J'ai fait un mariage d'amour, et je veux la même chose pour toi.

— Je t'avais demandé de ne pas parler de ma mère...

Diane renifla et s'essuya le nez avec sa main. On était en avril, un mois humide et froid dans cette partie du monde. Les courants d'air qui traversaient l'habitable n'arrangeaient rien. L'adolescente se tassa un peu plus sur elle-même et réajusta son surcot doublé de fourrure d'hermine. Elle n'avait aucune envie de faire son entrée à Londres le nez morveux et le corps frissonnant.

D'ailleurs, elle n'avait aucune envie du tout.

Bercée par la gîte de la carriole, Diane ferma les yeux et se laissa aller à l'engourdissement, rêvassant de tièdes printemps et de siestes au milieu des prairies en fleur, se demandant aussi si c'était le genre de plaisirs qu'une nonne pouvait encore s'accorder.

Une brusque crampe dans le bas-ventre la tira de son assoupissement. Elle laissa échapper une plainte.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma fille ?

— Rien, père...

— Mais si. Tu grimaces.

— Il y a que mes menstrues ont décidé de venir en avance ce mois-ci, et qu'elles semblent fâchées de ce voyage.

— Tu veux qu'on s'arrête un moment ?

— Ça n'y changera rien.

Diane surprit avec un léger amusement l'expression de gêne sur le visage de son père. C'était le genre de sujet qu'il n'aimait pas qu'on aborde.

— Il paraît qu'au couvent, on finit par ne plus saigner, lança-t-elle alors pour enfoncer un peu plus le clou.

Robin grommela :

— Petite sotte...

Puis il cria au charretier de presser l'allure. Walrid ne se fit pas prier. L'instant d'après, la carriole filait comme si on l'avait jetée dans un flot torrentiel.

Après quelques minutes de ce régime, durant lesquelles les occupants de la voiture, brinqueballés sur les côtés, mais aussi de haut en bas, se cognèrent aux arceaux et manquèrent même passer à travers la toile de lin, Robin demanda à Walrid de reprendre une

cadence plus tranquille.

— Tiens, souffla Diane, la douleur est passée... Tu vois, père, je devrais plus souvent me faire secouer à l'arrière des chariots.

La jeune fille, regrettant cette dernière réflexion sitôt qu'elle eut malencontreusement franchi ses lèvres, baissa les yeux.

— Je vais peut-être bien finir par songer au couvent pour toi, répliqua le seigneur de Loxley.

Cette fois, ni Diane ni son père n'eurent le courage de mettre un terme au silence qui suivit.



À l'extérieur, Walrid le charretier souffrait de la pire des peines : l'ennui. Pas une chose ne venait le distraire ; ni le cheval, une bête solide à la belle robe grise mais qui gardait un silence obstiné – Walrid aurait rêvé de posséder un cheval qui parle comme cela existe, avait-il entendu dire, dans certaines contrées lointaines –, ni la route, interminable, ni le ciel, mi-gris mi-bleu, ni les champs et les bois. Il n'avait pas le droit de chanter, de se saouler, de lancer la monture à bride abattue, ni sans doute, bien qu'il n'eût pas essayé, celui de roter ou de péter, encore moins de siffler une paysanne courbée dans son champ.

Robin de Loxley était un très bon maître, mais il manquait de fantaisie. Pire qu'un évêque.

Tout n'était donc qu'ennui pour Walrid.

Sa seule distraction consistait à lever les yeux et à voir surgir au zénith, en une nuée rousse, ses épais sourcils, ainsi qu'à se tourner de temps en temps et à surprendre la silhouette du chevalier de Wendenal.

Malgré cela, il se réjouissait à l'avance de son séjour dans la cité de Londres. Là-bas, on ne connaissait pas l'ennui. Brouhaha, boissons, victuailles et femmes faciles. Walrid n'avait jamais mis les pieds à Londres mais c'était ainsi qu'il se figurait les choses. Un avant-goût du paradis. Il le méritait bien, lui qui n'avait jamais eu la vie facile. Quand on a vu sa mère et ses sœurs mourir de faim et d'épuisement en glanant de misérables rogatons dans des champs figés par le gel, et son père se balancer au bout d'une corde, les orbites vidées par les corbeaux, c'est qu'on a donné plus que sa part de souffrance à Dieu. Oui, il y a sans doute de l'orgueil à penser ainsi, mais si peu...

Ce qui troublait Walrid depuis bien des années maintenant, plutôt que les péchés dont il se rendait parfois coupable, c'était de devoir tant à son maître. Pas seulement les gages convenables et payés en temps et en heure, le logement ma foi correct et les horaires de travail scrupuleusement respectés. Mais aussi la vie. Car Walrid serait certainement mort, cadavre famélique reposant sur la terre froide de l'hiver à l'image de sa mère et de ses pauvresses de petites sœurs, si Robin ne l'avait pas pris sous son aile et ne l'avait pas entraîné avec tant d'autres dans la forêt de Sherwood.

Et il ne faut jamais être trop redevable vis-à-vis du maître que l'on sert. C'est malsain.

La question préoccupait souvent le charretier.

En plus des plaques rouges qui, comme des coquelicots, lui poussaient sur les fesses à l'approche de l'été.



Diane avait fini par s'endormir. Enfin, par somnoler, entre conscience et rêveries. Son père se contentait de garder les yeux fermés, les bras croisés sur son gilet matelassé.

Cela faisait maintenant quelques années que les vêtements de Robin ne se paraient plus de la couleur verte. Il avait néanmoins longtemps persisté à porter du vert, bien après avoir quitté la forêt de Sherwood et récupéré son titre et ses possessions. Mais Marianne, qui désapprouvait cette manie, était parvenue à l'en guérir. Cette couleur porte malheur, disait-elle, elle attire les mauvais esprits, les fléaux. L'homme ne devrait pas s'en vêtir, car c'est celle dont luisent démons et fées.

Robin avait jeté au feu tout ce qui, dans sa garde-robe, affichait cette teinte.

Six mois après, Marianne succombait à la maladie.

Le vert, dorénavant, se tapissait sous les paupières du seigneur de Loxley, comme une luxuriante frondaison qu'on contemplerait, allongé au pied d'un arbre, un brin d'herbe entre les lèvres. Robin avait un jour interrogé un savant sur ses curieuses visions d'émeraude. Celui-ci lui avait retourné les paupières, comme s'il s'était attendu à y trouver de minuscules prairies, avant de tenir ces propos : « Il se peut que vous ayez trop longtemps côtoyé la verdure, seigneur. L'homme devrait se tenir à l'écart de la nature sauvage car c'est autant l'œuvre de Dieu que celle du Diable. »

Si tel était le cas, alors Robin avait une dette envers le Diable.

Au loin retentirent des cloches qui sonnaient none. Le père de Diane, rouvrant presque à regret les yeux, tourna la tête vers l'avant du chariot.

— Walrid, tu feras halte dès que tu verras un endroit convenable pour prendre une collation et faire paître le cheval.

En moins de temps qu'il ne faut pour réciter un psaume, le charretier arrêta la voiture. L'endroit convenable était un champ en jachère, exposé au vent et à la vue des passants. Robin reconnut qu'au moins, il y avait de quoi faire paître la bête. Diane, elle, soupira aussi longtemps que ses poumons le lui permirent.

— Je vais encore devoir pisser devant tout le monde.

— Mets-toi derrière le chariot, proposa son père.

— Riche idée. Ainsi, on ne verra que mon cul.

— Il n'y a personne.

— À part toi, Walrid et notre fidèle ami William de Wendenal.

On devinait en effet la tête de son cheval arrêté dans un virage.

Malgré ses réticences, Diane se soulagea à l'abri du chariot. Robin veilla tout ce temps à ce que Walrid soit bien tourné dans l'autre sens.

Les trois voyageurs prirent ensuite un rapide repas, pain bistre et pâté de volaille que le charretier fit passer avec une bonne rasade de vin tiré de sa cuvée personnelle, celle qu'il achetait une fois l'an à un négociant français et qu'il laissait mûrir dans une barrique jusqu'à ce que le bouchon saute de lui-même. Diane saisit à son tour la bouteille et but un peu de son jus épais et vinaigré sous l'œil consterné de son père.

— Je croyais que tu détestais le vin.

— Je l'ai en horreur. Mais j'ai froid.

— C'est vrai qu'il n'y a pas mieux pour combattre la froidure, déclara Walrid avant de vider la bouteille, y compris le dépôt vermillon qui y stagnait et qui teinta de rouge ses lèvres et ce qui lui restait de dents.

L'homme s'essuya la bouche et pointa du doigt un arbre noir et desséché planté au milieu du champ. Un peu de vie subsistait au bout de l'une de ses branches : quelques feuilles naissantes d'un vert très pâle.

— Ça ferait une belle cible, hein, seigneur Robin ? Cent cinquante yards^[1], au moins.

— Deux cents, rectifia le père de Diane... Je te vois venir, Walrid, mais nous n'avons pas le temps pour ce genre de distractions.

Le charretier adressa à son maître un regard implorant. Et Robin céda. Il n'avait pas décoché une flèche depuis deux jours ; ses doigts le démangeaient. Le seigneur de Loxley songea par ailleurs qu'il ne serait pas inutile de rappeler à William de Wendenal, qui les épiait non loin de là, que ses talents d'archer n'avaient pas faibli.

— Prépare mon arc.

Walrid se précipita vers la carriole en jetant des cris de joie.

— Oh, père, souffla Diane, non...

Robin esquissa un sourire.

— Serais-tu capable à cette distance de détacher une feuille de cet arbre sans l'abîmer ?

— Je n'en sais rien, père. C'est à peine si je les vois, les feuilles...

Walrid ahana en bandant l'arc long de son maître, une belle pièce en bois d'if que jalouseraient bien des archers d'Angleterre. La corde lui échappa deux fois des mains avant qu'il ne parvienne à la mettre en place. Enfin, avec fierté, il apporta à Robin l'arc, un carquois rempli de flèches, un gant et un brassard de cuir. Un prêtre n'aurait pas porté une sainte relique avec plus de dévotion.

Le père de Diane enfila le gant et noua le brassard autour de son bras, des protections indispensables lorsqu'on manie l'arc long et que l'on tient à la peau de ses doigts et de son bras. Puis il tira une flèche du carquois et l'encocho. Son visage parut aussitôt rajeunir, comme si le simple fait de tenir son arme lui apportait une vitalité nouvelle. Il n'était plus le seigneur de Loxley un peu raide et sévère, il était à nouveau Robin la capuche, Robin le coquin, Robin le vert, le pire cauchemar des collecteurs d'impôts, du shérif de Nottingham et de ses hommes.

Sa flèche siffla à travers l'air. Robin n'avait même pas eu l'air de viser. Il avait tiré comme d'autres auraient nonchalamment jeté un caillou dans une rivière. Le trait se ficha à l'extrémité de la branche, parfaitement horizontal. Walrid poussa un cri d'admiration. Diane, elle, soupira.

Le seigneur de Loxley encocha aussitôt une autre flèche, fit volte-face et tira vers le ciel. Le charretier suivit le projectile des yeux, se demandant ce que son maître avait bien pu prendre pour cible, pendant que Robin tendait l'arc à sa fille.

La flèche retomba et se planta dans la route, à moins d'une coudée de l'avant-train non dissimulé du cheval de William de Wendenal, qui se mit à hennir et à ruer.

Walrid éclata de rire en se tenant les hanches.

— Elle était belle, mon maître ! Le chevalier doit en avoir mouillé sa selle !

Diane mit le brassard et le gant. Ensuite, elle se leva, l'arc à la main, avec une lenteur qui se mariait bien à ses soupirs et à son air las.

— Une feuille, c'est ça ?

Robin acquiesça.

La jeune fille saisit une flèche dans le carquois, la fit tourner entre ses doigts comme elle en avait pris l'habitude et l'encochoa. Elle observa un moment la branche. Deux cents yards, pour un tir de précision, bien des archers de métier y auraient renoncé.

Diane pratiquait l'arc depuis qu'elle avait six ans. Robin lui en avait fabriqué un à sa taille ainsi qu'un plein carquois de petites flèches. Il l'appelait alors « son Cupidon » car elle était un peu potelée à cet âge et, avec son arc miniature, elle ressemblait à un dieu de l'amour. Diane devait reconnaître qu'elle n'avait que de bons souvenirs de ces moments passés avec son père à apprendre l'archerie. Il s'était toujours montré doux et patient, et excellent pédagogue. Pour son neuvième anniversaire, il lui avait offert un arc long. Il avait fallu deux ans à la fillette avant d'être en mesure de le bander. Mais cela ne l'empêcha pas de remporter, à l'âge de treize ans, son premier tournoi où elle concourut contre les meilleurs archers des Midlands.

Diane, tout en visant mentalement sa cible, la hanche légèrement penchée sur le côté, eut quelque peine à cacher son plaisir. Car la passion de son père l'animait tout autant.

Tirer revient à abolir les distances : être à la fois celui qui tient l'arc et la cible, et le vide aussi qui sépare l'un de l'autre. Il y a, dit-on, des saints qui ont le pouvoir de se trouver en plusieurs endroits à la fois. Quand Diane tirait à l'arc, elle avait l'impression d'être l'un d'eux et de connaître une joie grisante que le commun des hommes ne soupçonnait même pas.

La jeune fille leva son arc, inspira en le bandant et décocha son trait tout en expirant. Elle avait agi avec la même apparente désinvolture que son père, un peu plus lentement toutefois.

— Trop d'allonge, lui glissa Robin.

— Je sais, admit Diane. Mais j'ai fait mouche.

— Tu es certaine ? J'ai bien vu une feuille se détacher mais je crois que tu l'as traversée de part en part.

— Walrid n'a qu'à aller voir.

Le charretier, qui voulait connaître le fin mot, courut aussitôt vers l'arbre mort. À mi-parcours, il trébucha dans une motte et fit le reste de la distance en sautillant sur un pied. Il revint peu après en brandissant une petite feuille.

— Elle est intacte !

— Tu vois, souffla Diane à son père.

— Il n'empêche, tu as mis trop d'allonge. Tu as donc dépensé des forces inutiles.

— Père, nous ne sommes pas à la guerre, c'est juste un jeu.

— Oui... C'est également ce que je pensais autrefois... Mais lorsqu'il te faut tirer tout un carquois pour sauver ta vie, crois-moi, chaque force économisée compte.

— Celle-là, tu me l'as déjà racontée. Et plus d'une fois. Robin hocha la tête. Son visage avait repris les vingt années brièvement effacées par la jouvence du tir.

— Mettons-nous en route, dit-il d'une voix sourde. Nous avons assez perdu de temps comme ça.

— Temps que je peux rattraper si tel est votre désir, proposa Walrid.

— N'en fais rien. On franchit plus aisément les portes de Londres vivant que mort.

Le charretier bougonna en reprenant sa place.

Enfin, au moins avait-il à présent dans l'estomac de quoi l'occuper pendant les prochaines heures.

CHRONIQUES DU CHEVALIER WILLIAM DE WENDENAL,

1212, AVRIL, PREMIER JOUR DES ROGATIONS

Durant l'après-midi, Robin de Loxley a encore essayé de me tuer d'une de ses maudites flèches. Mais Dieu veillait sur moi. Sa main providentielle a dévié le trait, je l'ai pour ainsi dire vue surgir des nuées. Assassin un jour, assassin toujours. On ne guérit pas du crime. J'ai maintes fois eu l'occasion de le constater. Les hommes sont comme les chiens. Lorsqu'ils ont goûté au sang, ils ne peuvent plus s'en passer. On doit alors se résoudre à les enchaîner pour toujours ou à leur fendre le crâne d'un bon coup de cognée.

J'ai ramassé la flèche. J'ai cassé la pointe et l'ai déposée avec les autres dans ma bourse à souvenirs qui ne me quitte jamais.

J'en possède vingt-huit, vingt-neuf à présent. Oui, Robin, tu m'as manqué vingt-neuf fois ! Tu m'as percé le ventre, l'épaule, la cuisse, mais jamais tu n'as réussi à me tuer. Sais-tu pourquoi ? Parce que Dieu est de mon côté, et que ton maître à toi, qui règne sur l'Enfer, est vil et lâche.

J'ai préféré interrompre ma traque. Je sais où ils se rendent Il m'a été aisé de faire parler le larron Walrid, avant leur départ de Loxley. Robin va retrouver son neveu, Will l'écarlate, devenu charcutier à ce qu'il se dit. Charcutier. Voilà bien un métier dans lequel doit exceller un meurtrier. Quels projets criminels vont naître de leurs retrouvailles ? Je les entends déjà comploter. Mais je serai là, je veillerai dans l'ombre.

Car je suis William de Wendenal, ancien shérif de la cité de Nottingham.

Et au nom de Dieu et du roi Jean, je traînerai Robin jusqu'au gibet, même si pour cela je dois franchir le Styx.

J'en ai fait le serment.

CHAPITRE II

On entendait Londres avant même de pouvoir la contempler. Une rumeur ; celle d'une armée en marche, d'un troupeau de porcs, de cloches battues par la grêle, d'une foule de déments ou de damnés sous une pluie de braises. Et cela allait et venait comme un ressac lointain ou une lente pulsation.

Dès que Diane perçut cette rumeur, alors que l'obscurité du soir naissait à l'horizon, la douleur de son bas-ventre se réveilla.

— Qu'est-ce que c'est, père ?

— Londres.

— On y bataille ?

— Pas à ma connaissance.

— Quel horrible vacarme...

Le trouble de sa fille n'était pas pour déplaire à Robin. En entreprenant ce voyage, il espérait la tirer de sa torpeur adolescente. Elle avait trop longtemps vécu dans le petit monde champêtre et tranquille du domaine des Loxley. Il était temps que Diane se confronte à autre chose, aux foules, aux bruits, à l'agitation... et à la misère, qu'elle ressente un peu de ce que lui-même avait ressenti autrefois face à la plus épouvantable des injustices.

Après le bruit, venait l'odeur, les odeurs plutôt, qui s'entremêlaient comme la laine d'une pelote avec laquelle aurait joué un chat. Une narine pouvait renifler le parfum d'une volaille rôtie pendant que l'autre recevait une puanteur de latrines. Il n'y avait qu'un fumet omniprésent, celui du poisson mort et de l'algue moisie, qui montait de la Tamise.

Diane grimaça. Plus encore que le brouhaha, les odeurs l'envahissaient, la pénétraient. Elle avait regretté ce voyage avant même de l'entreprendre, mais, à cet instant, son désir de regagner le castel de Loxley fut plus fort que tout. La jeune fille jeta à son père un regard lourd de reproches. Robin le soutint.

— Londres ! s'exclama alors Walrid, aussi joyeux qu'une vigie apercevant la terre après des semaines de navigation.

Robin écarta les pans de la bâche derrière lui et les attacha aux arceaux. Diane écarquilla les yeux.

C'était immense et monstrueux – dans l'esprit de la jeune fille, les deux notions se confondaient –, bien plus que tout ce qu'elle avait imaginé. Une forêt de toitures, de tuiles ou de chaume, à perte de vue, ceinte d'une muraille épaisse de plusieurs bras ; et partout des clochers, petits et grands, si nombreux que Diane aurait peiné à tous les compter. À l'exception de ces flèches qui avaient la couleur de l'ivoire, tout était sombre, presque bitumineux, avec une légère intonation carmin.

« Mais où sont les rues ? » songea l'adolescente avec angoisse, car l'habitat était si dense qu'il cachait en effet les voies de circulation.

Sur la droite, on devinait la Tamise et des marais sur lesquels flottait une brume grisâtre. Les arches d'un pont de pierre éclairé par le crépuscule se reflétaient dans l'eau du fleuve qui était de la même couleur que la cité, comme si cette dernière s'était liquéfiée ou vidée de son sang sur ses berges.

— C'est donc ça, Londres ? souffla Diane, les mains serrées sur son ventre. Il y a vraiment des gens qui vivent là ?

Robin hocha la tête.

La muraille à l'ouest de la cité grandissait à mesure que le chariot s'en rapprochait, et les entrailles de Londres disparurent à la vue de Diane qui n'en éprouva pour autant aucun soulagement.

Car elle pouvait encore les entendre et les sentir.

— Je veux rentrer à Loxley, dit-elle tout bas.

— Et ne pas saluer au moins ton cousin ?

— Je me moque de mon cousin... Père, je ne veux pas aller dans cet endroit... Ça ressemble à l'enfer.

— À Loxley, tu broies du noir, tu dis ne plus supporter le chant des oiseaux et le parfum du chèvrefeuille. Ici, je t'assure, ni chants d'oiseaux ni parfum de fleurs.

— Mais cris de barbares et odeur de merde !

— C'est ça aussi, la vie, ma chère fille.

— Pour sûr ! confirma joyeusement Walrid. La bière ambrée, les femmes, les jeux de dés et les poulardes grasses ! La vie, quoi ! Ne vous faites pas de mauvais sang, ma damoiselle, je suis certain que vous allez vous amuser et qu'après quelques jours, vous ne voudrez plus quitter Londres !

— Sois maudit, Walrid, gronda Diane en essuyant avec hargne les larmes qui avaient commencé à mouiller le bord de ses paupières.

Les lourdes et hautes portes de Newgate, que l'on fermait et cadenassait à la nuit tombée, ressemblaient à la bouche du Léviathan qui illustre le psautier que Marianne, peu de temps avant sa mort, avait offert à sa fille. Comme sur l'enluminure qui avait inspiré à Diane bien des cauchemars, une foule s'y pressait encadrée non de démons, mais de piquiers et de hallebardiers qui n'en paraissaient pas moins terrifiants. Des cahutes branlantes s'accrochaient en verrues aux pierres de la muraille. Dans leur ombre, on devinait des silhouettes maigres vêtues de haillons. Les piétons semblaient impatients de les visiter.

Les véhicules étaient systématiquement fouillés par les gardes, leur contenu répertorié dans des registres et une part des marchandises accaparée à titre d'octroi.

La carriole conduite par Walrid fut à son tour forcée de s'arrêter. Deux gardes exigèrent que la bâche soit ôtée.

— Qu'avez-vous tous aujourd'hui à arriver si tard ? bougonna l'un des soldats avec un accent à vous déchausser les dents. D'un instant à l'autre, les cloches de Saint-Bride vont sonner complies et les portes seront fermées. Tant pis pour ceux qui n'auront pas passé les murailles... Donnez-moi vos noms, la raison de votre venue, l'endroit où vous comptez loger. Introduisez-vous des marchandises ? Les faussaires et les empoisonneurs ne sont pas les bienvenus ici, soyez prévenus. Toute marchandise jugée indigne des citoyens de Londres est détruite sur-le-champ.

L'homme montra du doigt un grand feu qui achevait de se consumer.

Robin répondit posément et sans arrogance aux questions du garde.

— Ainsi vous êtes parent de Will le charcutier ! C'est un bon artisan qui a l'amour de ses produits. Vous ne souffrirez pas de disette chez lui... Descendez, s'il vous plaît. Car votre chariot ne franchira pas les portes.

— Hein ? se récria Walrid. Mais...

— C'est ainsi, coupa la sentinelle. Vous ne transportez aucune marchandise et nous devons veiller à ne pas encombrer inutilement les rues.

Walrid voulut à nouveau répliquer, mais Robin le fit taire.

— Mais, seigneur, où est-ce que je vais aller, moi ?

— Rebroussez chemin, lui conseilla le garde, il y a de bonnes auberges à Holborn où vous pourrez laisser monture et chariot. Vous retrouverez votre maître demain.

Puis il se hissa sur le marchepied et glissa à l'oreille du charretier :

— À moins que vous ne préfériez visiter les maisons de plaisir de Bankside. Auquel cas, prenez au matin la route de Westminster, traversez la Tamise en bac. Le passeur vous indiquera quelques bonnes adresses.

Un sourire illumina le visage de Walrid. Les Londoniens, voilà des gens qui savent vivre.

— Veille bien sur mon arc, lui dit alors Robin en tendant une main à sa fille pour l'aider à descendre.

Diane dédaigna l'aide de son père et sauta au sol, un sac sous le bras.

L'homme d'armes s'approcha d'elle. Il avait le visage écarlate, les joues couperosées, et son haleine puait l'oignon.

— Damoiselle, vous êtes jeune et bien jolie. Alors je vous conseille de rester vigilante. Ne traînez jamais dans les rues après le coucher du soleil. Ça me ferait pas plaisir d'avoir à ramasser votre cadavre. J'ai eu plus que ma dose de sang de pucelles ces derniers mois.

— Moi aussi, lui répondit-elle avant de rejoindre son père.

— Pressez-vous ! somma un hallebardier alors que les cloches de Saint-Bride faisaient entendre leur carillon.

Il y eut une brève bousculade devant les portes, à laquelle Diane et Robin se gardèrent bien de participer. Lorsqu'ils franchirent cette sombre bouche, dont les lèvres de bois se refermaient inexorablement, une voix rauque jeta :

— Et l'obole, mes seigneurs !

Un bras famélique, couvert d'escarres, surgit de la maçonnerie et agrippa l'épaule de la jeune fille. Diane poussa un cri, se dégagea d'un mouvement de hanche et porta instinctivement la main à la fine miséricorde^[2] quelle cachait sous sa cotte.

Lové dans une anfractuosité du mur se tenait un vieillard édenté, le visage en partie masqué par une barbe qui ressemblait à une inflorescence de salpêtre. Ses deux bras s'agitaient de haut en bas à la façon d'une araignée tricotant sa toile. Il tenait dans l'une de ses mains une sébile au fond de laquelle brillaient quelques piécettes.

— Une obole, mes doux seigneurs ! Car je suis celui qui veille ! Je suis la sentinelle de Dieu ! Et je prierai pour votre salut !

Diane, qui s'était reculée de quelques pas, constata avec horreur qu'il y en avait d'autres comme lui, blottis dans des trous lépreux sous l'arche de la porte. Certains murmuraient des prières, d'autres tendaient simplement leur sébile dans l'attente d'une aumône. L'adolescente resta sans voix. Robin jeta une pièce à l'ermite et tira sa fille par le bras.

Ils furent les derniers ce soir-là à franchir Newgate. Les portes se refermèrent derrière eux. Une épaisse chaîne, du genre de celles qui devaient asservir Prométhée à son rocher, fut passée dans les boucles dont étaient pourvus les vantaux, puis attachée à l'aide d'un cadenas qui avait la taille et la forme d'un buste d'homme.

La même scène se répétait aux quatre coins de la cité. À Ludgate, Billingsgate, Aldgate et Bishopsgate. Londres devenait étanche pour la nuit. Nul n'y entrerait ou n'en sortirait avant le lever du soleil.

— Qui étaient ces gens dans les murs ? souffla Diane.

— Des ermites, lui répondit Robin. Ils gardent les portes de la cité.

— Ils vivent dans ces terriers ?

— Oui, ainsi que dans les mansardes adossées à la muraille.

Un garde vint à nouveau les houspiller. Peut-être le même d'ailleurs qui les avait fait descendre du chariot. Avec l'obscurité, ces gens d'armes se ressemblaient tous.

— Hâtez-vous ! Vous ne devez pas traîner dans les rues. C'est la prison qui attend les coureurs de nuit à Londres.

Il fit un signe de la tête en direction d'un bâtiment érigé contre la muraille, une forteresse avec un toit pointu couvert de tuiles si épaisses qu'un homme adulte n'aurait pu en porter plus d'une à la fois.

— Croyez-moi, vous n'aimeriez pas y passer ne serait-ce qu'un jour, ricana le soldat. On y meurt plus vite que dans une léproserie.

Robin réprima un frisson en contemplant la bâtisse qui n'avait pour seules ouvertures que quelques meurtrières. Le souvenir de son bref séjour dans les geôles de Nottingham ne s'était pas effacé, même après vingt années.

— Allons-y, souffla-t-il à sa fille qui accepta cette fois sa main.

Les bruits de la cité s'étaient brusquement tus. Tout au plus entendait-on quelques cris et aboiements.

Londres s'assoupissait.

Robin et sa fille remontèrent à pas vifs Lombard Street qui était une rue large et pavée,

bordée de maisons à deux étages. Ils s'arrêtèrent un instant devant le porche de l'église Saint-Mary-le-Bow pour se signer, ce que Diane fit de bonne grâce car l'aide de Dieu ne lui semblait pas superflue, puis continuèrent leur chemin. Ils prirent sur la gauche en entendant gargouiller sous leurs pieds le cours de la rivière Walbrook qui traversait Londres du nord au sud avant de se jeter dans la Tamise. La rue qu'ils empruntèrent était si étroite que les encorbellements des façades se rejoignaient presque et cachaient le ciel, à l'exception d'une fine gouttière étoilée. Un ruisseau nauséabond courait au milieu de la chaussée. Un cochon s'y désaltérait.

La rue des charcutiers ne devait plus être très loin.

Quelques yards plus loin, les deux voyageurs croisèrent un homme qui portait une lanterne et qui, tous les dix pas, s'égosillait :

— Mouchez vos lanternes ! Fermez vos portes et vos volets ! Ne dormez que d'un œil !

Quand l'homme avisa Diane et Robin, il les interpella sèchement :

— Holà ! Coureurs de nuit ! Où vous rendez-vous ?

— Chez mon neveu Will l'écarlate, l'informa Robin.

— L'enseigne en forme de côte de porc ? C'est la prochaine rue sur la droite. Faites vite !

Robin remercia le veilleur qui poursuivit sa bruyante tournée après avoir administré un coup de pied dans les flancs du cochon qui lapait l'eau brune de la rigole.

— Mais que craignent-ils tous ? murmura Diane. Que l'on s'empare à nous deux de la ville ?

— Londres a vécu bien des invasions depuis sa fondation. Ses citoyens veillent à sa sécurité. Il n'y a rien de mal à cela.

— Moi je dis qu'ils sont fous à vivre ainsi dans la terreur...

— D'ici quelques jours, tu les comprendras.

— Quelques jours ? s'inquiéta l'adolescente. Père, combien de temps allons-nous passer à Londres ?

— Cela dépendra du bon accueil que nous fera ton cousin.

— Alors, je prie pour que son hospitalité soit à l'image de cette cité.

Robin et Diane pénétrèrent dans la rue des Charcutiers. On ne pouvait s'y tromper. Il y flottait une infâme odeur de viande et de purin. Des cochons en liberté fouillaient des monceaux d'ordures. Les bêtes grognèrent au passage des humains, craignant sans doute que ceux-ci ne leur disputent les savoureux déchets dont ils se repaissaient.

— Quelques jours, soupira Diane en retenant des larmes d'abattement et de rage. Mais dans quelques jours, je serai morte...

Robin feignit de ne pas l'entendre.

Ils virent enfin l'enseigne en forme de côte de porc, pendue au-dessus de la porte d'une maison au croisement de la rue des Charcutiers et d'une ruelle anonyme. En face, se trouvait une taverne : *La Corde de Chanvre*. Pas une lumière ne filtrait de la porte ou des fenêtres mais on entendait toutefois l'écho de discussions animées.

« Un nom bien choisi, songea Diane. Tiens, demain, j'irai y vider un verre et ensuite m'y pendre... »

Cette idée la ragaillardit un peu. Dans l'impuissance, autant rire de son propre malheur.

Robin frappa trois coups à la porte de la maison. Peu après, une voix inamicale grogna :

— Qui est là ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Will, mon cher neveu, c'est Robin de Loxley.

— Robin ?

La porte fut hâtivement déverrouillée. Deux bras puissants saisirent Robin et le tirèrent à l'intérieur. Diane entra à sa suite, la tête basse et l'esprit occupé par une unique pensée :

« Que Dieu nous garde... »



Robin n'avait pas vu son neveu depuis dix ans, mais il n'eut aucune difficulté à le reconnaître. Il n'avait pas changé. Peut-être avait-il juste un peu forci.

Son surnom n'était en tout cas pas usurpé.

Écarlate, il l'était des pieds à la tête ; pas à cause d'une consommation excessive de bière ou de vin, ou d'une vilaine fièvre, ou encore d'une nourriture trop épicée ; non, sa couleur gueules^[3] était naturelle. Pour la parfaire, Will s'habillait de rouge, ce qui, dans sa nouvelle profession, présentait des avantages. Les taches de sang s'y devinaient moins, et sa jeune épouse, qui s'appelait Isabel, n'était pas forcée d'aller chaque jour au lavoir.

Autant Will était sanguin, autant Isabel semblait pâle. Et les voir l'un à côté de l'autre laissait une étrange impression. Comme de voir un vieux chien amoureux d'un chaton.

— Ah, Robin ! Robin ! Si tu savais comme je suis heureux ! répétait Will en étreignant son oncle.

— Je le suis plus encore, mon bon Will. Dix ans que nous ne nous sommes pas vus, et tu es comme je t'ai laissé. Ma foi, tu as trouvé la fontaine de jouvence ?

— Ça, c'est la couenne de porc. Le secret de l'éternelle jeunesse ! Couenne de porc, deux fois par jour. Ça te lustre la peau et te lubrifie les organes et les os... Mais dis-moi, tu arrives avec deux jours d'avance sur ce dont nous étions convenus par courriers.

— Pardonne-moi. J'ai préféré voyager en profitant d'une accalmie.

— Tu as bien fait ! Tu es chez moi comme chez toi ! Et... Oh, mais c'est Diane !

Will abandonna Robin qui en profita pour reprendre sa respiration et saisit la jeune fille dans ses bras.

— La dernière fois que je t'ai vue, tu n'étais qu'une petite morveuse, et là... là, tu es... une femme !

— Je vais cesser de l'être si tu continues à m'écraser de la sorte, parvint à souffler Diane.

Will relâcha son étreinte et regarda d'un air ému sa cousine.

— Vous devez être affamés. Isabel, ma douce, sers-leur une bonne bolée de mortrewe. Elle doit être encore tiède.

Le charcutier invita Diane et son père à s'asseoir à sa table. L'adolescente en profita pour observer la pièce unique qui constituait le rez-de-chaussée de la maison. Outre la table, un banc et deux chaises, s'y trouvaient un coffre, quelques ustensiles de cuisine accrochés au

mur et une cheminée, assez large pour y faire cuire un cochon entier, au-dessus de laquelle trônait une épée à la garde écarlate. Une simple échelle permettait d'accéder à l'étage.

Le sol paraissait d'une irréprochable propreté, et Diane eut l'espoir que ce fut également le cas de la chambre. Quant au plafond, il était à peine visible, caché par les salaisons, les saucisses fumées, les tranches de lard qui y étaient pendus. Il y avait là de quoi nourrir une armée. La jeune fille songea que cette décoration devait attirer durant l'été toutes les mouches de Londres ; encore que celles-ci aient, à en juger par les ordures jonchant les rues, largement de quoi festoyer au-dehors. Sans compter qu'avec la chaleur, le gras devait suinter sur la tête des gens.

Les bols de mortrewe furent servis, remplis à ras bord, accompagnés d'une grosse tranche de pain blanc. Diane se pencha et renifla avec suspicion cette soupe épaisse dont le fumet n'était toutefois pas déplaisant.

— Qu'est-ce que c'est que le mortrewe, exactement ? demanda-t-elle.

— Une des meilleures spécialités du district, lui répondit Will qui lui-même s'était servi une généreuse louche du potage, bien qu'il en ait la panse déjà remplie. On y met du porc, bien sûr, mais aussi du bœuf et de la chair d'anguille. Tout cela mijote dans la bière. Et au dernier moment, on ajoute des œufs battus, du pain grillé et des épices. Ça requinquerait un mort !

Malgré ses réticences, Diane goûta la préparation et convint que ce n'était pas aussi mauvais que la recette le suggérait. De toute façon, elle mourait de faim.

— Tu as des enfants, je crois ? s'enquit alors Robin.

— Deux garçons ! Ils dorment déjà... Vous les verrez tout à l'heure. Ils sont beaux et robustes. Et l'aîné a le goût de la charcuterie. Dans un an ou deux, j'en ferai mon apprenti.

— Eh bien... Jamais je n'aurais imaginé que tu deviendrais un charcutier respecté, mon cher Will... J'aurais plutôt vu Petit Jean dans ce rôle. D'ailleurs, as-tu eu des nouvelles de notre ami ?

Le visage de Will s'assombrit. Il se mit à touiller machinalement sa soupe.

— J'ai eu des nouvelles, en effet. Elles n'étaient pas bonnes. Petit Jean est pensionnaire de la prison de Londres depuis un mois environ.

— Mais pour quels motifs l'a-t-on emprisonné ?

— Il s'est illustré dans des coups de main pas très glorieux ces dernières années. Et son plus récent... mmm... Sincèrement, je n'ai pas envie d'en parler devant ma femme et ta fille... Je te prie de me croire : il est impardonnable. Tu ne devrais plus songer à lui, Robin. Les temps ont changé pour lui comme pour nous.

Le seigneur de Loxley, ne sachant quoi répondre, entama en silence sa soupe grasse.

— Et toi, Diane, lança alors Will, quand fêterons-nous tes noces ?

La jeune fille manqua s'étouffer avec sa cuillerée de mortrewe.

— Je... je ne vais pas me marier. Je vais entrer au couvent.

— Au couvent ? Mais, ma pauvrette, qu'est-ce que tu vas y faire ?

— Rien, je suppose.

— N'écoute pas ses divagations, intervint Robin. Ça lui passera avant les moissons.

Isabel posa ses fines mains sur les épaules de Diane et déclara d'une voix conciliante :

— Si son désir est de se consacrer à une vie de piété et de recueillement, pourquoi la contrarier ?

— Elle n’a que faire de la piété et du recueillement, maugréa Robin. Ce qu’elle veut, c’est embarrasser son malheureux père.

Les bols de mortrewe furent achevés en silence. Lorsque Isabel eut débarrassé la table, Will l’écarlate se leva, massa son bedon, cueillit au plafond une saucisse fumée et se mit à jongler avec dans l’espoir de détendre l’atmosphère. Constatant le peu d’effet de sa pitrerie, il proposa :

— Et si avant d’aller au lit, je vous chantais ma plus récente composition ?

— Tu composes toujours des chansons ?

— Oui. Des chansons de carnaval ou de charivari. Et des ballades charcutières.

— Je ne sais pas si je tiens à ce que tes œuvres poétiques parviennent aux oreilles de ma fille.

Diane soupira.

— Oh, père... Laisse mon cousin chanter. Moi, je veux l’entendre.

— Soit, abdiqua Robin.

Ravi, Will prit son souffle et commença à chanter d’une belle voix :

Nulle saucisse n’est plus vaillante

Que celle de Will dit l’écarlate.

Qu’il gèle, qu’il pleuve ou bien qu’il vente,

Jeunes et vieilles n’ont qu’une hâte,

C’est de goûter, les impatientes,

À sa saveur, ses aromates.

Nulle saucisse n’est plus vaillante

Que celle de Will dit l’écarlate.

Elle paraît si appétissante,

Que depuis le roi Mithridate

Jusqu’à l’austère pénitente,

Sans compter le sage Hippocrate,

En mots sa succulence vantent

Six jours sur sept ils l’idolâtrant

Cette saucisse si fringante,

La saucisse de Will l’écarlate !

Will, plus rouge que jamais, et très fier de sa prestation, regarda ses hôtes. Robin se tenait la tête entre les mains. Diane esquissait un sourire. Quant à Isabel, elle lavait les bols en émettant de discrets raclements de gorge.

— Alors, qu’en dites-vous ?

— C'est... commença Robin. En tout cas, tu as l'art de louer la qualité de tes produits.

— Elle m'a donné du fil à retordre, celle-là. La rime en « ate » n'est pas la plus facile.

— Oh, tu t'en es très dignement tiré, assura Robin.

— Et toi, Diane ? Ma chanson t'a plu ?

— C'est la meilleure que j'ai entendue depuis longtemps, lui répondit la jeune fille, presque sincère.

— Des comme ça, tu n'auras pas l'occasion d'en entendre au couvent... Je vous en chanterais bien une autre, mais il est tard, et je ne veux pas avoir la visite des guetteurs du district. Allons nous mettre au lit.

Robin et sa fille acquiescèrent. Ils étaient tous deux épuisés.



Diane eut l'agréable surprise de découvrir qu'ils disposaient à l'étage de leur propre lit, isolé du reste de la pièce par un paravent. Elle avait craint de devoir partager celui de la famille de Will. Les deux garçonnets dormaient à poings fermés, lovés l'un contre l'autre. Ils étaient les dignes fils de leur père. Pas encore écarlates, mais déjà bien roses.

Will et Isabel souhaitèrent la bonne nuit à leurs hôtes tout en se déshabillant à la lueur d'une bougie.

Diane et son père firent de même derrière le paravent, puis se glissèrent dans les draps qui étaient propres et sentaient la menthe fraîche.

Ils s'endormirent presque aussitôt.

Diane fut réveillée six fois au cours de la nuit. Lorsque tous les clochers de la cité sonnèrent ensemble matines, puis laudes ; lorsque des plaisantins firent carillonner les cloches de Saint-Lawrence durant de longues minutes ; quand une altercation opposa, peu après laudes, un guetteur et une bande d'ivrognes, puis qu'un autre soulard décida de jouer de la cornemuse à l'entrée de la rue des Charcutiers devant un public de cochons ; enfin, un peu avant l'aube, quand son bas-ventre la fit de nouveau souffrir.

Robin s'agitait à ses côtés et murmurait dans son sommeil. Diane, qui n'avait pas l'habitude de voir son père dans cet état, se pencha sur lui.

Il ne cessait de répéter un seul mot qui semblait le tourmenter :

— Sherwood... Sherwood... Sherwood...

CHRONIQUES DU CHEVALIER WILLIAM DE WENDENAL,
1212, AVRIL, DEUXIÈME JOUR DES ROGATIONS

Babylone. Sodome. Londres. Trois incarnations d'une même cité vouée à l'idolâtrie, à la luxure et au crime. J'en ai dorénavant la certitude, c'est ici, dans cette ville que pointe le doigt courroucé de Dieu, que je réglerai enfin mes comptes avec Robin.

Je les ai devancés et me suis installé dans une auberge en face de la maison de Will l'écarlate. Cet établissement s'appelle « La Corde de Chanvre ». Un nom admirable. Même si, autour de moi, je ne vois que forfaiture et grivèlerie. Un repaire de bandits et de prostituées. Ils n'en ont pas la robe, ils se donnent des airs d'honnêtes gens, mais l'infection du crime flotte dans l'air.

Ces deux-là qui complotent sur ma gauche, Je ne les entends pas distinctement, mais je suis sûr qu'ils préparent un mauvais coup. Je devrais peut-être les dénoncer. Ou bien attendre qu'ils commettent l'erreur de s'en prendre à ma bourse.

Las, d'autres affaires plus importantes m'absorbent. Je ne dois pas me laisser distraire.

Et la servante qui vient de poser un pichet de bière devant moi, elle a le teint frais d'une pucelle, mais ses yeux brillent de luxure. Elle doit se vendre aux hommes pour un demi-penny.

Et devant moi, ce garçon qui a l'allure d'un clerc et qui gratte sa plume sur du mauvais parchemin, qu'écrit-il ? Certainement pas des chansons pieuses. Sans doute quelque appel à la sédition, à la révolte, qu'il s'en ira au cœur de la nuit placarder sur les murs. Je vais peut-être le suivre, le prendre sur le fait et le livrer à la garde. Non, non, ce ne serait pas prudent. Je dois rester discret.

Je vais finir l'horrible soupe que l'on m'a servie, et cette bière amère qui a un goût d'huître. Je me demande avec quoi ces canailles la coupent. Peut-être avec l'eau des rigoles. Ensuite, j'irai me mettre au lit. Mais je ne dormirai que d'un œil, l'épée à portée de la main, car je ne serais pas surpris que l'on cherche à m'égorger dans mon sommeil.

J'attends l'aube avec impatience.

Je serai pire que ton ombre, Robin. Où tu iras, j'irai, ce que tu entendras, je l'entendrai. Et si tu trébuches, je serai là pour te relever... et te passer les fers.

Si tu m'en laisses le temps, j'irai peut-être visiter la prison de Londres. Les cris de haine et de terreur des détenus me manquent. On dit cette prison épouvantable. Il paraît qu'on y survit rarement plus de quelques semaines.

J'y préparerai moi-même ta litière, Robin, ainsi que celle de ton complice, dans le plus profond et humide des cachots.

CHAPITRE III

Dès les premières lueurs de l'aube, Londres s'éveilla avec une soudaineté qui faillit jeter Diane hors de sa couche. Un incroyable tintamarre fait de cris, de tintements de clochettes, de heurts d'objets emplît la rue des Charcutiers. On y bavassait, on y chantait à tue-tête, les gens s'apostrophaient, les cochons grognaient, les chiens aboyaient...

Diane gémit, soupira et bâilla, puis elle recommença dans l'ordre inverse. Quelque chose pesait sur son corps. Elle ouvrit un œil et découvrit les deux garçons de Will, nus comme des vers, assis à califourchon sur elle et la regardant avec curiosité.

— Debout, feignante ! la tança le plus jeune.

— Notre père et notre mère sont déjà au travail ! ajouta l'aîné.

Diane pensa que si tuer des enfants est indiscutablement un terrible péché, il y a des cas où l'on doit pouvoir obtenir le pardon de Dieu.

— Descendez de mon lit, grogna-t-elle, avant que je vous arrache la quèque.

La menace porta aussitôt ses fruits car les deux garçons bâtirent en retraite derrière le paravent. La tête penchée, ils n'en continuaient pas moins à observer la jeune fille qui fut contrainte d'enfiler sa chemise sous les draps.

Robin dormait encore. Comment faisait-il avec toute cette agitation au-dehors et à l'intérieur ?

Diane le secoua en murmurant :

— Père, le jour est levé.

Robin se retourna sur le côté en maugréant. Diane n'insista pas. Elle continua à s'habiller sous l'œil des garçonnetts.

— Tu t'appelles Diane ! jeta soudain le plus jeune comme si un archange le lui avait soufflé.

L'adolescente hocha la tête et s'enquit du nom des deux enfants.

— Je suis Thomas, lui apprit l'aîné. Et mon petit frère s'appelle Martin... Et Robin, il dort encore ?

— Il est très fatigué. Laissez-le tranquille.

— Il s'est battu avec les hommes du shérif ?

— Non... Pire... Il s'est battu avec sa fille.

Les garçons froncèrent les sourcils en essayant de se figurer ce que Diane entendait par là.

— Toi aussi, tu sais tirer à l'arc ? lui demanda Martin.

— Un peu.

— Tu nous montreras ?

— Je n'ai pas d'arc.

— Moi, j'en ai un !

Le garçon courut jusqu'au lit familial et tira de l'espace entre le coffrage et le matelas un petit arc bricolé avec une grossière ficelle en guise de corde.

L'aîné haussa les épaules.

— C'est un faux...

— Non, c'est pas un faux, se récria Martin avant d'en faire la démonstration en encochant une flèche taillée dans une branche de noisetier tordue.

L'enfant tendit la corde en visant soigneusement les fesses de son frère. Mais au lieu d'atteindre sa cible, la flèche tomba piteusement à ses pieds. Il la regarda d'un air désolé avant de lever des yeux larmoyants vers Diane qui préféra se taire plutôt que d'ajouter à sa peine.

— C'est pas un faux ! répéta Martin d'une voix contrite.

La tête basse, il retourna ranger l'arc dans sa cachette.

— Et vous allez rester le cul à l'air toute la journée ? demanda alors Diane qui avait fini de se vêtir.

— T'as qu'à nous aider à nous habiller, suggéra Thomas, un sourire en coin.

Diane fit un pas vers lui et dit d'une voix posée, en détachant soigneusement chaque mot :

— Écoute-moi attentivement... Thomas... Même si vous étiez manchots ou débiles, je ne vous aiderais pas à vous habiller, pas plus que je ne vous servirais à manger ou vous torcherais les fesses. Par contre, si tu insistes, je peux te rouer de coups jusqu'à ce que tu cries grâce. Ça, je veux bien.

Le garçon resta un moment sans voix, à contempler avec atterrement cette fille qui venait de le menacer de le battre, et qui avait l'air sérieuse en plus.

Son petit frère avait déjà commencé à enfiler ses habits. Thomas jugea plus sage de l'imiter.

« Finalement, se dit Diane, très satisfaite d'elle-même, les garçons, c'est moins difficile à élever qu'on ne le prétend. »



Vert.

Tout était intensément vert.

De toutes les nuances possibles.

Les mots pour les qualifier faisaient défaut à Robin. Comment nomme-t-on la couleur de la mousse après la pluie, des feuilles naissantes du hêtre, du lichen accroché au tronc d'un chêne, de l'herbe blondissant sous le soleil de juillet, de la ronce de mai, du trèfle, de la lentille d'eau,

du feuillage de châtaignier à la fin du jour, du lierre couvrant une source ?

Les mille verdure de Sherwood précipitées en un seul et unique instant.

Robin ne rêvait pas de la forêt en tant que lieu ; il ne s'y promenait pas, n'y cueillait pas des fleurs ou des baies, n'écoutait pas le chant des oiseaux. Il était la forêt, son flot végétal en croissance perpétuelle. Ses pieds des racines, ses bras des ramures, et son sang une sève aussi épaisse qu'une soupe londonienne.

Et il sentait en lui une immense félicité.

Jamais il n'avait fait un rêve semblable. Ses songes l'emportaient souvent à Sherwood comme dans ces endroits que l'on a chéris durant son enfance et dans lesquels on revient sans cesse, même lorsque ceux-ci ont depuis longtemps disparu de la mémoire. Mais pas de cette manière, pas avec le sentiment d'habiter les choses.

Il n'y avait pas une bête, pas un homme, juste l'infini verdoyant de la forêt, son humidité, son humus aussi, et la lumière du soleil qui se frayait un passage à travers les frondaisons.

Était-ce donc cela, le jardin d'Éden, avant que Dieu ait la désastreuse idée de le peupler d'animaux et d'humains ? Robin le pensait en tout cas. Mais il ne commettrait pas l'erreur de croquer dans un fruit. On ne se mange pas soi-même.

Une petite part de lui-même entendait ce qui se passait hors de son corps. Le murmure de sa fille à son oreille, des voix d'enfants et le bruit de la rue. Il aurait dû se réveiller, lui qui avait des instincts de sentinelle. Mais Robin restait comme noyé dans son songe. Pourquoi aurait-il voulu quitter le jardin d'Éden ? Pour retourner dans un enfer de pierre, de viande et de feu ?

Car il avait beau connaître l'extase du végétal, il percevait néanmoins, comme une ombre sur son verdoyant paradis, la cité de Londres. Elle était là, derrière les arbres et les broussailles, gavée de la chair de ses habitants morts ou vivants.

Robin, qui, la veille, s'était montré si conciliant à son égard... À présent, elle le dégoûtait.

Et son seul souhait était de la voir disparaître.

À jamais.



Les garçons désiraient à tout prix faire visiter la cité à Diane. Ils semblaient avoir déjà oublié ses propos menaçants. Ou bien cherchaient-ils, diplomatiquement, à s'attirer ses faveurs ? La jeune fille n'en savait rien, mais elle finit par céder, passé l'heure de tierce. Son père ne s'était toujours pas décidé à sortir du lit, et Diane ressentait une vague excitation à l'idée d'explorer Londres sans lui. Et puis, elle n'allait quand même pas passer le reste de la matinée, le nez en l'air, à contempler la maturation d'une nuée de saucisses et de tranches de lard.

— On sera tes gardes du corps ! lui promet Martin, débordant d'enthousiasme et de morve.

— Avec nous, tu n'as rien à craindre ! renchérit Thomas avant de la prendre par la main et de la tirer hors de la maison dans le capharnaüm de la rue des Charcutiers.

Le premier réflexe de Diane fut de se dégager des doigts poisseux du garçonnet, mais lorsqu'elle vit le flot des passants, des bêtes et des charrettes à bras qui emplissait l'artère,

elle s'abandonna à sa main comme un noyé à son sauveteur.

Les garçons, en bons Londoniens, avaient une aptitude étonnante à se tailler un passage dans la foule, parfois avec souplesse et ruse, souvent en jouant des coudes et en poussant des cris. Ils savaient aussi donner des coups de pied dans les tibias. Diane fut sidérée par leur aplomb et leur culot malgré leur jeune âge : Thomas devait avoir neuf ans, Martin guère plus de six.

Ils remontèrent la rue des Charcutiers vers Bishopsgate. Dans les boutiques, et même parfois contre les façades, pendaient des carcasses de cochons ou rôtissaient des porcelets. Devant des étals, des hommes habillés d'épais tabliers, taillaient dans la viande, dégraissaient, hachaient tout en s'égosillant. Sous les tables étaient posés de larges récipients où s'accumulaient déchets et entrailles, et dont le contenu finissait par déborder dans la rue. Il n'était d'ailleurs pas rare qu'un passant glisse sur un bout d'intestin, une couenne, un rognon, et finisse le cul par terre. De tels incidents offraient de nouvelles occasions de s'abreuver d'injures que Diane ne parvenait pas toujours à comprendre, même si elle se figurait l'essentiel ; car celui-ci tenait en un mot : *fucking* !

Les garçons s'arrêtèrent devant un atelier aux volets ouverts. Will y officiait en chantant à tue-tête ses sottes rimes de la veille. Diane l'observa un moment avec une certaine fascination. Il était occupé à fendre un cochon en deux. Il s'attaquait, avec une habileté de maître d'armes, ou de tricoteuse qui aurait troqué ses aiguilles pour des couteaux aiguisés, à l'épine dorsale de la bête couchée devant lui sur une table. D'autres carcasses étaient pendues dans le fond de la pièce, attendant sagement que Will les morcelle.

— Notre père connaît son métier, roucoula Thomas avec fierté. Il arrive à découper cinq cochons dans une matinée !

Il a acheté cet atelier il y a deux ans. Avant, il faisait ça à la maison...

À son ton de voix, Diane comprit que l'enfant regrettait cette époque.

— Will tue les cochons aussi ? demanda la jeune fille.

— Ah, non. On n'a pas le droit de saigner les bêtes ici.

— Il y a du sang plein la rue...

— Ben... Tu sais, à Londres, c'est pas parce que tu n'as pas le droit de faire quelque chose que tu ne le fais pas, et quand tu as le droit de faire quelque chose, c'est souvent aussi que tu peux faire l'inverse.

Thomas resta un instant silencieux, se demandant si sa phrase avait vraiment un sens. Il lui sembla que oui et poursuivit :

— Mais notre père est membre de la guilde et il respecte les règles. C'est pas un boucher, lui, c'est un char-cu-tier !

— Char-cu-tier, répéta le petit frère avec fierté.

Will avisa ses garçons et sa cousine. Le sourire aux lèvres, les joues couleur foie de porc, il planta ses couteaux dans la table et sortit sur le pas de la porte pour les embrasser. Il sentait la viande et la soie brûlée.

— Et Robin ? s'enquit-il.

— Mon père dort encore, soupira Diane en s'essuyant la joue. Je crains qu'il ne soit souffrant.

— Faut avouer que l'air de Londres ne réussit pas aux gens de la campagne. Ne t'inquiète pas. Robin va s'habituer... C'est comme quand tu prends la mer. Tu vomis tout ce que tu as dans le ventre le premier jour. Ensuite, ça va mieux... Toi, par contre, tu as un teint magnifique.

— C'est sans doute le sang que ton baiser a déposé sur ma joue.

Will, sans se départir de son sourire, pensa que décidément sa cousine avait un curieux caractère, et qu'il commençait à comprendre pourquoi Robin ne lui avait pas encore trouvé de mari.

Il se pencha vers ses garçons.

— Je dois retourner travailler, car demain, c'est jour de marché à Smithfield. Veillez bien sur Diane... Tenez, ça, c'est pour déjeuner...

Le charcutier déposa un penny d'argent dans la main de son aîné.

— C'est inutile, déclara Diane. J'ai une bourse pleine.

L'expression de Will s'assombrit soudainement.

— Ne dis jamais plus chose pareille, malheureuse. On trouve plus de coupeurs de bourse à Londres que de tas de fumier.

— Will... Je suis la fille de Robin qui fut le plus grand de tous les bandits, non ? Alors les malandrins qui traînent dans ces rues ne me font pas peur.

— Eh bien, tu as tort. Tu n'es pas à Loxley, ni même à Nottingham. Ici on tue, comme là-bas on chasse les mouches. Et de jour comme de nuit. Sois prudente.

— Je le serai, je te le promets, lui assura l'adolescente plus impressionnée qu'elle ne le laissait paraître par le brusque changement de ton de son cousin. Et puis... j'ai mes deux gardes du corps.

Cette remarque eut la vertu de faire réapparaître le sourire de Will.

— Oui ! Et tu peux compter sur eux ! Ne les quitte pas d'un poil.

— Même si je voulais, je ne pourrais pas.

Elle leva un peu son bras droit. Les doigts de Thomas lui menottaient fermement le poignet.

Will éclata de rire, salua la petite compagnie et reprit son labeur en chansons.

Diane serait bien restée encore un peu à le regarder découper la viande, mais ses anges gardiens en décidèrent autrement. Ils se mirent à deux pour la haler vers le bout de la rue, qui donnait sur une artère plus large mais tout aussi encombrée.



Après avoir atteint Bishopsgate, les garçons suivirent la muraille jusqu'à Aldgate, la porte de l'est, puis continuèrent vers la Tamise, sans accorder le moindre répit à Diane qui trotta à leur suite, presque hors d'haleine.

— Où m'emmenez-vous ainsi ? finit-elle par demander.

— À la Tour Blanche, lui répondit Thomas, puis, en écho, son jeune frère.

Le garçon pointa son doigt vers un bâtiment qui dépassait tous les toits environnants. Diane avait été jusque-là si occupée à éviter les passants qu'elle n'y avait prêté aucune attention, bien qu'il dût être visible en tout point de la ville.

C'était une forteresse énorme, pesante, flanquée à ses angles de tourelles. Les pierres qui constituaient ses murs étaient crayeuses, ce qui expliquait sans doute son vocable. Une multitude de corbeaux était perchée sur ses créneaux et formait à cette distance un liseré noir qui soulignait un peu plus son aspect colossal.

Elle était érigée à l'extrémité sud-est de la cité, juste au bord de la Tamise. Et lorsque Diane la découvrit dans son entier, elle ne put s'empêcher de frissonner. On aurait dit une énorme pierre tombée du ciel et à demi enfoncée dans la berge vaseuse du fleuve. La forteresse était entourée par un large fossé rempli d'eau et des murailles aussi épaisses que celles de la cité. La jeune fille ne distinguait aucune ouverture, ni porte, ni fenêtre, tout juste une meurtrière en haut du mur ouest. À quoi pouvait donc servir cet ouvrage, à part à instiller respect et crainte dans le cœur des équipages des navires qui remontaient la Tamise ?

— C'est gros, hein ? lança Martin.

— Oui, soupira Diane, la tête levée vers la cohorte de corbeaux qui jetaient d'incessants croassements à toute la population de Londres. Mais comment fait-on pour y pénétrer ? Je ne vois même pas de pont-levis.

— Tu ne sais pas ce qu'est la Tour Blanche ? s'étonna Thomas. C'est une prison.

— Une prison dans laquelle on ne peut pas entrer ?

— Elle n'est faite que pour deux prisonniers. Et ils sont déjà à l'intérieur.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Si tu nous crois pas, intervint Martin en fronçant les sourcils, demande à notre père. C'est la prison de Go...

Le garçonnet ne put achever sa phrase car son aîné plaqua une main sur sa bouche.

— Idiot ! Il ne faut jamais dire leurs noms près de la Tour. Ça les réveille.

— M'en fiche ! brailla Martin sitôt que son frère eut enlevé sa main. J'ai pas peur d'eux ! Pas peur des géants ! Pas peur de Gog et de Magog !

Le visage de Thomas, qui n'avait cette fois pas été assez prompt à faire taire son jeune frère, pâlit. Le garçon tourna aussitôt la tête vers la Tour, et murmura en mordant nerveusement sa lèvre inférieure :

— Faut jamais dire leurs noms...

Une expression de crainte se peignit également sur le visage de Martin. Ils tenaient tous deux les mains de Diane, et celle-ci sentit leurs doigts se crispier et devenir froids. Ils ne feignaient pas la peur comme elle l'avait pensé durant un instant.

Soudain, tous les corbeaux perchés sur les remparts prirent leur envol avec un fort bruit d'ailes. La jeune fille eut un mouvement de recul instinctif. Elle observa leur nuée tourner un moment au-dessus de l'édifice avant de se disperser dans le ciel.

Et il lui sembla alors entendre comme un grondement. C'était imperceptible au milieu du brouhaha de la ville, mais elle sentit une sourde vibration sous ses pieds. Les garçons durent la percevoir également car ils jetèrent un murmure d'effroi et se signèrent à trois reprises.

Diane et les enfants restèrent de longues minutes, le cou plié, les yeux éblouis par la

lumière pâle du ciel. Puis Martin brisa le silence en chuchotant :

— Pardon, je l'ferai plus...

Il s'adressait autant à son frère et à Diane qu'aux prisonniers de la Tour.

Dans l'esprit de la jeune fille, qui aimait la lecture des récits anciens, il ne faisait aucun doute que les géants avaient autrefois arpenté cette terre, mais elle avait du mal à admettre que deux d'entre eux puissent habiter dans cette forteresse. En tout cas, si leur taille était à la mesure de celle de leur prison, il s'agissait non de géants mais de titans.

Les égaux des dieux.

— Et si on allait voir ailleurs ? finit-elle par proposer.

Thomas acquiesça. Puis il se tourna vers son petit frère et lui lâcha :

— Et toi, maintenant, tu réfléchis avant d'ouvrir ta gueule !

Martin se contenta de faire la moue. Il ne se mit à pleurer que quelques minutes plus tard, alors qu'ils remontaient la berge de la Tamise. Diane eut pitié de lui et le prit dans ses bras pour le consoler. Ce qui lui valut un regard noir de jalousie de la part de Thomas.

Quand la jeune fille reposa Martin par terre, elle s'aperçut qu'il avait abandonné sur son épaule une morve généreuse, et regretta aussitôt son moment de faiblesse.

« Et l'on voudrait me voir porter ça dans mon ventre ! songea-t-elle. Le couvent, décidément, ne manque pas d'attraits. »

La traversée du marché de Billingsgate leur donna l'occasion d'oublier l'incident de la Tour. La rue des Charcutiers semblait en comparaison un havre de tranquillité. Même la malice et l'habileté de Thomas et Martin s'avéraient inutiles à percer un chemin tant la foule était dense au milieu des étals de viande, de poisson, de légumes, ou de volailles vives qui caquetaient dans leur panier.

Diane se sentait prisonnière des corps qui l'entouraient. Elle avait l'impression de marcher sur place, de s'embourber. Elle n'en pouvait plus de renifler des cheveux crasseux, des vêtements douteux, de se frotter à tous ces gens qu'elle ne connaissait pas, tout en veillant à ne pas égarer ses petits guides, à ne pas se faire voler sa bourse et à éviter quelques mains qui avaient une fâcheuse tendance à vouloir lui tâter, par mégarde dirons-nous, la poitrine ou les fesses.

Des musiciens jouant de la chalemie ou de la cornemuse, ou de n'importe quel autre instrument qui vrille les oreilles, ajoutaient au vacarme ambiant.

Les portes de Billingsgate étaient ouvertes et l'on devinait la perspective du grand pont de Londres d'où affluait sans cesse la foule. La Tamise elle-même n'échappait pas à l'engorgement. Bateaux et barques se heurtaient sous les arches et les équipages, sans doute coutumiers de la cité, s'apostrophaient en plusieurs langues.

Diane aurait souhaité s'enfoncer dans le sol, oui, disparaître dans les ruines enterrées de la cité, là où l'on n'entend que le silence des morts.

À moins que même les fantômes de Londres ne soient des brailleurs.

À travers la foule, la jeune fille reconnut Isabel. L'épouse de Will tenait un grand étal en compagnie d'une autre femme plus âgée où elle vendait lard, saucisses, jambons et viande fraîche. Et les clients ne manquaient pas. L'argent passait de main en main à un rythme qui impressionna Diane. L'adolescente ne put s'empêcher de songer aux caisses perpétuellement

vides du château de Loxley. Son cousin était sans doute bien plus fortuné que son père.

Isabel s'accorda une brève pause pour saluer Diane et ses enfants. Sa peau, quoique blanche comme le lait, était brûlante et couverte de sueur. Diane eut toutefois plaisir à voir une tête connue. Elle avait tant croisé de visages étrangers depuis le début de la matinée que cette aimable proximité lui redonna un peu d'énergie.

— Alors, comme ça, mes garçons te font visiter la cité ? Ils la connaissent mieux que leurs parents. Moi, je n'ai guère l'occasion de voir autre chose que les marchés. Quant à Will, il ne quitte la rue des Charcutiers que pour les messes et les audiences de la guilde. Tu sais, Diane, ta vie est meilleure que la nôtre.

L'adolescente était forcée de le reconnaître.

— Ne laisse pas Thomas et Martin te mener par le bout du nez, ajouta Isabel aussi bas que le bruit le lui permettait. Eux, ils sont comme leur père, infatigables.

— Ne t'inquiète pas. Je crois que je les ai bien en main. En tout cas, ils ne me les lâchent plus.

Isabel se pencha vers ses fils.

— Soyez gentils avec notre hôte. Je ne veux pas entendre cette jeune fille se plaindre ce soir de vos manières, sinon, croyez-moi, je ferai de vos fesses des pâtés en croûte.

Les garçons hochèrent la tête. Aucun d'eux ne jugea utile de mentionner l'incident de la Tour Blanche. Et ils furent gré à Diane de ne pas non plus y faire allusion.

*CHRONIQUES DU CHEVALIER WILLIAM DE WENDENAL,
1212, AVRIL, DEUXIÈME JOUR DES ROGATIONS*

J'écris ces mots dans la douce pénombre de la prison de Londres. On a bien voulu m'y admettre et je n'y ai vu que de merveilleuses choses, je dois dire.

J'ai attendu toute la matinée à la porte de l'auberge que Robin se décide enfin à sortir. Mais il est comme tous les gens de son espèce. L'aube point pour eux quand sonne sexte. Sa fille a quitté le logis, accompagnée des enfants de Will. J'ai hésité à les suivre. J'ai pensé à une ruse de Robin. Ces misérables n'hésitent pas à utiliser leurs enfants pour couvrir leurs criminelles entreprises.

Finalement, je me suis lassé d'attendre. Il ne tentera rien aujourd'hui. Il se tient sur ses gardes. À moins qu'il n'y ait une trappe dans la maison. C'est fort possible. Il faudra que je m'y introduise pour inspecter le sol.

Je prendrais bien mes quartiers dans cette prison. On y traite les pensionnaires comme ils le méritent. Gibier de potence ! Rien ne pourrait racheter leurs infamies. Ils iront droit en enfer. Ils en ont ici un avant-goût.

Le Diable semble bien connaître ce lieu. Un garde m'a raconté qu'on y croise parfois la nuit un chien noir qui dégage une déplaisante odeur de soufre. Et à chacune de ses funestes visites, des prisonniers succombent mystérieusement.

Dans la cellule sur ma gauche, il y a un homme qui a égorgé ses propres enfants et qui a vendu leur chair en la faisant passer pour du porc. Dans la cellule voisine, se trouvent trois mendiants qui ont volé des objets de culte dans plusieurs églises. Lors de leur dernier forfait, ils ont battu à mort un prêtre. Je les entends gémir. Ils ont été torturés juste avant mon arrivée. Ils seront pendus demain. Voleurs récidivistes, tueurs d'enfants, violeurs et sodomites, batteurs de fausse monnaie, proxénètes, empoisonneurs, hérétiques... Voilà ce qui peuple cette antichambre de l'Enfer.

J'y ai même croisé une vieille connaissance. Oh, j'ai eu grand peine à le reconnaître. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Lui, autrefois si gaillard. Je l'aurais presque pris en pitié si je ne m'étais pas rappelé tous les braves soldats sous mes ordres qu'il a tués. Petit jean. Il pleurait, suppliait. Si sa chaîne avait été assez longue, il aurait baisé mes pieds.

Je lui ai annoncé qu'il aurait avant la Pentecôte de la compagnie. Du moins s'il survit jusque-là.

N'est-ce pas que tu seras heureux, Robin, de revoir une dernière fois ton vieil ami ? Je veillerai à ce qu'on t'accorde cette ultime consolation, car je suis un homme miséricordieux.

Le chien noir viendra sans doute pour vous prendre. Mais je le chasserai à coups de pied. Je ne laisserai pas vos âmes quitter vos corps par la bouche. C'est par le cul qu'elles sortiront lorsque vous vous balancerez au bout d'une corde.

Je dois partir à présent. Je reviendrai bientôt.

Et, cette fois, je ne serai pas seul.

CHAPITRE IV

Diane et les enfants remontaient vers Cornhill, au nord de la cité. Ils n'étaient pas les seuls. La rumeur d'une mise au pilori avait circulé, confirmée peu après par un héraut qui portait joyeusement la nouvelle d'un carrefour à l'autre. L'heureux élu était un homme du nom de Gilbert Wenlock, brasseur de son état, accusé de couper sa bière avec l'eau de la Tamise. Pour ce crime, il avait été condamné à passer quelques heures sur le pilori qui se trouvait au croisement de Cornhill Street et de Lombard Street.

Diane n'avait aucune envie d'assister à l'humiliation publique d'un pauvre bougre, mais ses deux petits guides étaient d'un tout autre avis. Ils s'agitaient comme deux puces sur la croupe d'un chien et tiraient sur les mains de la jeune fille pour la presser d'avancer.

— Ce n'est pas un spectacle qui convient aux enfants, leur dit-elle en essayant sans succès de freiner leur élan.

— Pourquoi ? demanda Thomas, très surpris de cette objection.

En découvrant que la foule qui entourait déjà le lieu du supplice était pour moitié constituée d'enfants, Diane comprit que ses réticences puissent paraître étranges à Thomas. À Londres, les condamnations publiques faisaient partie des attractions les plus prisées. Un théâtre pour petits et grands, et gratuit en plus. On aurait eu tort de s'en priver.

Le pilori était installé sur une large estrade. Il consistait en un poteau surmonté d'un carcan pourvu de trois orifices : deux pour les bras, un pour le cou. On y avait déjà installé le malheureux Gilbert. Il se tenait les genoux pliés, la tête basse. Ses cheveux dégouлинаient d'une mixture d'œufs pourris et de légumes blets, ceux que la foule n'avait pas manqué de lui lancer lorsqu'on l'avait mené de la prison au lieu du supplice. Deux halbardiers l'encadraient. Devant l'estrade, le héraut rappela d'une voix chantante l'identité de l'homme et la nature de son crime. Puis il s'écarta, et laissa la foule s'égosiller, insulter le condamné, et lui cracher dessus. Malgré la distance, certains glaviots atteignaient son visage.

Martin, qui avait du mal à voir, pria Diane de le hisser sur ses épaules, ce qu'elle finit par faire, dans l'espoir d'avoir la paix.

Tout en calant le garçonnet contre sa nuque, la jeune fille ne put s'empêcher d'imaginer le profond désarroi du supplicié. Il y avait sans doute parmi la foule ses voisins, ses connaissances, des membres de sa famille. Quelle serait sa vie après cette séance

d'humiliation publique ? Oserait-il encore sortir de chez lui ? Ou irait-il, comme tant d'autres avant lui, se jeter dans la Tamise ?

Diane avait déjà assisté à des scènes semblables. On trouvait des piloris même dans les plus petits villages. Mais jamais elle n'avait vu autant de gens rassemblés et manifestant une telle hargne. On aurait cru des bêtes fauves.

— Allons-nous-en, maintenant, dit-elle d'un ton presque suppliant.

— Oh, déjà ? se récria Thomas. Mais personne n'a encore jeté de pierres !

Cette réflexion acheva de la décider. Elle fit volte-face avec Martin toujours juché sur ses épaules, attrapa Thomas par le bras et le tira hors de la foule.

— Attends ! Non ! C'est pas fini !

— Pour moi, ça l'est !

Martin se mit à s'agiter comme un diable et Diane, craignant qu'il ne l'étouffe entre ses jambes, le fit descendre. Thomas en profita pour se dégager. Il prit son petit frère par la main et tous deux coururent se mêler à nouveau aux spectateurs avant que l'adolescente ait pu esquisser le moindre geste.

Diane les vit disparaître dans la foule. Elle cria leurs noms à deux reprises, sans succès.

« Bah ! Qu'ils se débrouillent ! »

La jeune fille commença à s'éloigner du carrefour avec un vague sentiment de culpabilité. Et s'il leur arrivait quelque chose, s'ils étaient pris dans une bousculade ? Elle essaya vainement de se persuader que les gamins ne risquaient rien, habitués qu'ils étaient à se débrouiller dans les rues de Londres. Mais les « et si... » dansaient dans son esprit. Pour autant, ses scrupules ne l'auraient pas décidée à retourner sur ses pas. Revoir cet homme, son visage mortifié, ses mains tremblantes, dans ce tumulte de haines et de railleries, non, pas question.

La douleur dans le bas de son ventre se réveilla, et Diane sentit l'étoffe épaisse dont elle avait ceint son entrejambe se gorger de liquide. Jamais encore la jeune fille n'avait eu de règles si abondantes et douloureuses.

C'était comme si Londres la saignait.

Elle se mit à marcher sans but, choisissant les rues les moins passantes, les plus étroites, les plus sombres, et au bout d'un moment, l'adolescente n'eut plus la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait. La lumière du ciel, qu'elle devinait par l'étroit jour entre les étages qui s'embrassaient, était uniformément blanche. Impossible de distinguer la position du soleil.

Diane choisit d'avancer droit devant elle, espérant retrouver le marché de Billingsgate où Isabel saurait l'orienter.

Mais la jeune fille ne fit que se perdre un peu plus. Londres se changeait en labyrinthe.

Dans les ruelles tordues qu'elle arpentait, l'odeur était particulièrement infecte. Les gens y avaient l'habitude de vider leurs pots de chambre par les fenêtres, et le sol était jonché d'excréments et d'autres déchets répugnants.

À l'entrée d'espèces de venelles dans lesquelles Diane serait à peine parvenue à se glisser, des mendiants tendaient leurs sébiles. Ils étaient tous estropiés et exhibaient leurs moignons comme s'il s'était agi d'appâts. L'adolescente ne leur fit pas l'aumône. Elle se souvenait des avertissements de Will et jugea plus prudent de ne pas sortir sa bourse.

Épuisée et au bord de la nausée, elle finit par demander son chemin à une vieille femme assise sur un pas de porte et occupée à arracher des fanes de navets qu'elle jetait ensuite dans une flaque couleur de pissé qui s'étendait sur toute la largeur de la ruelle.

— Madame, s'il vous plaît, par où dois-je prendre pour aller à Billingsgate ?

La vieille leva les yeux vers Diane. Son visage était noir de crasse et il lui manquait un morceau de lèvre inférieure. Elle n'était peut-être pas si âgée que ça, d'ailleurs. Diane eut du mal à soutenir son regard.

— Qu'est-ce que tu veux faire à Billingsgate, ma beauté ?

— Y retrouver la femme de mon cousin.

La femme se retourna et frappa plusieurs coups de poing dans la porte, tout en aboyant d'une voix qui évoquait le bruit d'un plein chaudron de mortrewe en train de cuire :

— Arthur ! Ramène ton vilain museau !

— Non, ça va aller, madame, souffla Diane en se reculant. Je vais me débrouiller.

— Attends, fillette... T'as rien à craindre... Arthur, c'est un vrai chevalier servant...

La porte s'ouvrit et le chevalier en question apparut. Il portait une chemise qui arborait un blason fait de crasse, de taches de gras et de vin. Son visage était pustuleux et balaféré. En guise d'Excalibur, il tenait une sorte de gourdin avec lequel il se grattait la cuisse.

Trois autres garçons se montrèrent derrière lui, et ils n'étaient guère plus engageants.

— Qu'est-ce que tu veux, vieille carne ? J'aime pas être dérangé pendant une partie de dés.

— Sale petit rat ! Sois un peu reconnaissant envers ta mère ! Regarde plutôt ! Je vous ai trouvé de quoi épicer votre partie.

Arthur avisa la jeune fille qui hésitait à prendre la fuite bien qu'elle en ait une furieuse envie. Il en va des hommes comme des chiens : il est préférable de leur faire face plutôt que de courir à toutes jambes. Diane avait déjà eu l'occasion d'apprendre cette leçon.

Le garçon esquissa un sourire qui dévoila une dentition qui reproduisait assez fidèlement les créneaux de la tour nord du château de Loxley, celle qui était en ruine. Sa mère, à supposer que ce soit vraiment la sienne, s'écarta pour le laisser sortir.

— Vous voyez ça ! Toute belle et toute fraîche ! Viens donc lancer les dés avec nous, donzelle...

Diane se mit à respirer lentement et amplement pour ne pas laisser la peur la gagner. Mais elle sentait ses jambes flageoler. Il ne s'agissait plus d'ivrognes ou d'écoliers fébriles que l'on assomme d'un coup de cruche.

Et le pire est qu'elle n'avait aucune cruche à portée de main.

— Vous devriez retourner à l'intérieur et reprendre tranquillement votre partie, leur conseilla-t-elle sans que sa voix ne tremble.

— C'est ce qu'on va faire... Sauf que tu vas nous accompagner... T'as pas à avoir peur, ma belle. On te veut que du bien, nous autres.

La main de Diane glissa le long de sa hanche et trouva le manche de sa dague cachée sous un pli d'étoffe. Robin avait fait coudre cette poche discrète avant leur départ. Sa fille lui avait aussitôt reproché le saccage de son plus beau bllaud. À présent, elle regrettait cet accès de colère.

— Nous fais pas attendre, grogna le jeune homme en avançant d'un pas. On s'en voudrait d'être forcés de t'abîmer le minois.

Diane savait qu'il lui fallait agir avant que les trois compères d'Arthur ne se glissent dans la rue et ne lui barrent le passage. Deux d'entre eux étaient désarmés, mais le troisième portait une épée courte à la ceinture. Contre autant d'adversaires, elle n'aurait aucune chance.

Le jeune homme fit encore un pas dans sa direction. Ses pieds s'enfoncèrent dans la flaque sur laquelle flottaient des fanes de radis. Il n'avait toujours pas levé son gourdin. Trop confiant. Sûr de sa force.

« L'orgueil est la grande faiblesse des mâles », songea Diane avant de sortir sa dague et de tailler de haut en bas, en arc de cercle.

Arthur ne chercha même pas à esquiver l'attaque. C'est à peine s'il vit la lame balayer son champ de vision. Celle-ci traça un profond sillon le long de sa joue et entama son nez. Il poussa un cri et porta les mains à son visage ensanglanté. La miséricorde fit un deuxième passage, et sa pointe entailla le haut de son crâne ainsi que son bras.

Diane tourna aussitôt les talons et se mit à courir dans la ruelle boueuse. Elle entendit les insultes rageuses jetées par la mère du jeune homme qu'elle venait de défigurer, un peu plus qu'il ne l'était déjà, puis celles de ses compagnons et, l'instant d'après, le bruit de leurs pieds dans la gadoue.

Ils se lançaient à ses trousses.

Si par malheur ils la rattrapaient, Diane ne donnait pas cher de sa vie. Elle avait une bonne allonge malgré son long bリアud qui la gênait, mais ses poursuivants étaient plus rapides. Nul besoin de tourner la tête pour le deviner. Sa seule chance était de gagner une rue passante avant qu'ils ne se saisissent d'elle.

La peur commença vraiment à l'étreindre. Elle ne se souvenait pas d'avoir déjà entendu son cœur battre si vite.

Elle tourna brusquement dans une venelle qui séparait deux maisons. Il s'agissait d'une sorte d'égout en plein air où s'ébattaient en nombre des rats noirs de la taille d'un lièvre. Diane se moquait bien des rats, mais à chaque foulée, une boue infecte venait maculer ses vêtements, et la puanteur que son passage soulevait la suffoquait littéralement.

Elle sauta par-dessus un tas d'ossements, dérapa, et se cogna durement l'épaule contre un mur tellement gorgé d'humidité qu'elle y laissa l'empreinte de son bras.

Et toujours, derrière elle, la cavalcade des trois hommes et leurs exclamations enragées...

— On va te saigner, putain !

Si seulement Diane avait eu un arc...

Elle déboucha sur une autre ruelle qui était l'exacte réplique de la précédente. La jeune fille se demanda même durant un bref instant si un quelconque sortilège ne l'avait pas ramenée à son point de départ.

Des lucioles se mirent à voler devant ses yeux. Ses poumons la brûlaient et un goût répugnant envahit sa bouche. Sentant que ses jambes ne la porteraient pas plus loin, elle s'aplatit contre un mur, prête à frapper le premier qui surgirait de la venelle.

Les insultes cessèrent brusquement de résonner dans l'étroit boyau. Diane entendit un cri bref, un choc métallique, un second puis un troisième cri... Puis plus rien. Elle resta un

moment le buste incliné, les mains appuyées sur les genoux, à regarder se balancer une glaire échappée de sa bouche qu'elle n'avait même plus la force d'essuyer.

Quand l'adolescente eut recouvré un peu de son souffle, elle se redressa et jeta un œil dans la venelle qu'aucun bruit, à part le couinement aigu de quelques rats, ne troublait plus.

Ses trois poursuivants gisaient dans la boue que leur propre sang avait colorée. Elle distinguait surtout l'un d'eux, l'homme armé d'une épée, qui était couché à plat ventre sur le tas d'ossements. Il avait dégainé son arme et la tenait encore en main, mais n'aurait plus jamais l'occasion de s'en servir. Une large plaie, d'où ruisselait un sang abondant, était visible sous son omoplate.

Diane resta un moment hébétée à regarder les rats noirs courir sur les corps encore chauds de ses agresseurs.

Quelqu'un lui avait porté secours ! Mais où était-il à présent ? La jeune fille n'avait en tout cas aucun désir de revenir sur ses pas pour le chercher.

Un mystérieux sauveur qui se volatilise sitôt accompli son acte héroïque... Diane aimait les romans de chevalerie, d'amour courtois ; on comptait au château de Loxley plus de livres que dans toutes les bibliothèques des monastères de la région. Son imagination se mit à vagabonder. Il s'agissait d'un épéiste exceptionnel à en juger par la rapidité avec laquelle il s'était débarrassé des trois soudards. À quoi pouvait-il ressembler ? Quelques visages traversèrent l'esprit de Diane. Ceux-ci avaient en commun des traits doux, presque efféminés, des yeux verts comme l'émeraude et des cheveux d'une blondeur irréaliste.

Dans la réalité, les chevaliers ne correspondaient jamais à ce portrait romanesque. En tout cas, Diane n'en avait jamais croisé qui présentaient ces caractéristiques. En général, ils avaient l'air de fieffés crétins, prenaient du ventre dès leur vingtième année, leur visage était soit taillé à la hache, soit mou comme de la couenne de porc. Ils souffraient de pelade et de chancre, quand ne leur manquait pas un œil, un bout de nez ou une oreille. Et ils s'embarrassaient peu de porter secours aux jeunes filles, à moins d'être en mesure de les culbuter ensuite.

À quelle espèce appartenait celui à qui Diane devait la vie ?

La jeune fille peinait en tout cas à croire que celui-ci passait là par hasard. Il devait la suivre depuis un moment, et cette idée lui déplut grandement.

« Je hais les enfants et les hommes », conclut-elle avant de se mettre à vomir son repas de la veille.



— Par tous les saints d'Angleterre, que t'est-il arrivé ?

Assis à la table de Will, Robin dévisageait sa fille avec effarement. Le bas de la robe de Diane semblait avoir servi à nettoyer le sol d'une écurie et ses souliers étaient recouverts d'une vase grisâtre qui s'écaillait en séchant. L'adolescente avait regagné la demeure de son cousin en compagnie d'Isabel, qu'elle avait finalement retrouvée sur le marché de Billingsgate. Les garçons étaient arrivés peu de temps après avec leur père.

Will et son épouse paraissaient exténués par leur journée de travail. Robin ne faisait pas

meilleure figure. Il avait le visage livide et les yeux cernés. Seuls Thomas et Martin disposaient encore de toute l'énergie de leur jeune âge. Ils couraient autour de la table, dans un sens puis dans un autre, sans avoir l'air de se lasser.

— Rien, père, soupira finalement Diane en suivant des yeux l'évolution des garçons. J'ai juste eu besoin de me dégourdir les jambes en courant dans la fange.

— Et le sang sur ta manche ?

— Ce sang-là... Ce n'est pas le mien.

— Mais grand Dieu, alors, à qui appartient-il ?

— Au roi Arthur...

— Cesse tes gamineries. Et réponds-moi !

— Toi qui souhaites me voir trouver un mari, tu devrais plutôt être honoré qu'un roi auréolé d'un si grand prestige daigne saigner sur moi.

— Tu es incorrigible.

— Et toi, ta journée fut bonne ?

Robin baissa la tête et se frotta les cheveux.

— Je ne me sens pas au mieux de ma forme. J'ai sans doute attrapé froid dans le chariot. Mais je voudrais quand même bien sa...

— En parlant de chariot, le coupa Diane, des nouvelles de Walrid ?

— Oh, je crois que nous n'en aurons pas avant deux ou trois jours. J'espère seulement que nous ne serons pas forcés de faire toutes les tavernes de Londres pour le retrouver.

— Je vais me changer, annonça alors la jeune fille avant de monter à l'étage.

Isabel l'y suivit en portant un seau d'eau tiède. Ses fils voulurent se joindre à elles, mais leur mère les en dissuada assez sèchement. Vexés, le plus jeune vint s'asseoir sur les genoux de Robin et l'aîné resta accoudé contre l'échelle.

— Tu as de la chance que ton épouse n'ait mis au monde que des garçons, jeta avec lassitude le seigneur de Loxley en calant Martin contre lui.

Will posa une main sur l'épaule de son oncle.

— Je vais te préparer quelque chose qui va te remettre d'aplomb.

— Je ne pourrai rien avaler ce soir, ni couenne frite, ni pieds de cochon...

— Non, rien de tout ça... Je vais te faire un chaudéau.

Sous l'œil atone de Robin, Will cassa quatre œufs dont il ne conserva que les jaunes, les battit, y ajouta un peu de bière, de poivre et de sel, et versa le tout dans un bol d'eau bouillante. Il tendit le bol à son oncle qui fit une grimace, se souvenant, nostalgique, du chaudéau que préparait sa mère avec du lait et du miel. Il accepta toutefois de boire le breuvage, un peu étonné que Will n'y ait pas glissé au dernier moment de la graisse de porc.

— Avec une bonne nuit de sommeil, tu seras de nouveau sur pieds.

— Will... Je souhaiterais voir Petit Jean. Crois-tu que c'est possible de lui rendre visite ?

Le charcutier prit un air ennuyé. Il vint s'asseoir en face de Robin et jeta un œil à ses fils. Thomas maugréait contre l'échelle. Martin était en train de s'assoupir.

— C'est possible, oui, dit-il, presque en chuchotant. Tu devras sans doute soudoyer quelques gardes. Toutefois, je te le déconseille, Robin. Ecoute, je ne voulais pas m'appesantir

sur le sujet, mais... c'est le gibet qui attend Petit Jean.

— Le gibet ! Et tu voudrais qu'on l'abandonne à son sort ? Et le serment qui nous liait autrefois, l'as-tu oublié ?

— Non, je ne l'ai pas oublié, Robin... Puisque tu insistes, je vais te dire la vérité : Petit Jean a battu à mort sa compagne dans leur mesure des marais de Moorfields. Elle... elle était enceinte. Notre ancien ami a tué sa femme et l'enfant qu'elle portait.

Robin reçut la nouvelle comme un coup de fléau dans le ventre. Il resta un moment coi, à caresser les cheveux blonds de Martin.

— Ça ne peut pas être vrai, finit-il par dire d'une voix suffoquée.

— J'ai vu le corps, Robin... Je découpe des cochons de l'aube au crépuscule, la chair morte ne m'effraie pas. Mais là, j'ai frémi d'horreur... Petit Jean s'est lui-même constitué prisonnier. Il a avoué son crime.

— On lui aura administré un poison qui l'aura rendu fou.

— Il n'était même pas ivre. Les hommes changent parfois, Robin. Sans doute est-ce là l'œuvre du Diable, mais qu'y pouvons-nous ?

— Non... Pas Petit Jean... Je l'ai vu nourrir de sa propre main des enfants affamés qui n'en avaient plus la force. Je l'ai vu plonger dans les flammes d'une maison incendiée pour en arracher un vieillard. Je l'ai vu...

— Oui, moi aussi j'ai été maintes fois témoin de sa bravoure et de sa bonté. Mais cela ne rachète pas son crime pour autant. Il sera pendu, et je ne lui porterai pas secours cette fois. Et toi non plus, Robin.

— Je veux au moins entendre de sa bouche sa confession.

— Je ne sais pas à quoi ça t'avancera, mais tu feras ce que ta conscience te dicte.

Diane redescendit, vêtue d'une toilette propre, et devina à l'air maussade des deux hommes qu'on avait discuté d'un sujet douloureux en son absence. Petit Jean, sans doute. La jeune fille ne l'avait rencontré qu'une fois ; elle tétait encore le sein de sa mère et n'en gardait aucun souvenir.

Diane s'abstint de toute question, craignant surtout qu'on ne vienne à lui en poser en retour.

Le repas fut pris dans une atmosphère de réfectoire monacal. Will ne poussa même pas la chansonnette. Seule Isabel se permit à deux reprises de rompre le silence, mais ce fut pour demander si quelqu'un voulait encore un peu de brouet.



Diane peina à trouver le sommeil, et les bruits de Londres ne furent pas la cause de son insomnie.

Elle savait gré à Isabel de l'avoir aidée à se laver. « Moi aussi, à ton âge, je saignais beaucoup, et puis ça m'est passé », lui avait dit l'épouse de Will, croyant la rassurer. Mais Diane ne considérait pas les choses aussi sereinement. Elle en voulait décidément à son père de l'avoir menée dans cette affreuse cité à l'atmosphère empoisonnée.

La jeune fille ne pouvait s'empêcher de penser à son providentiel sauveur. Errait-il à cette heure dans les rues sombres, veillant sur la vertu des pucelles ? Qui était-il vraiment ? Un homme, un être surnaturel, un esprit ? Peut-être se tenait-il à l'instant même au coin de la rue, la tête levée vers les volets clos de la chambre... Diane eut envie d'aller voir, mais elle y renonça car cela lui parut puéril.

Robin, qui s'était endormi sur le champ, comme éreinté par une journée de combats, se mit à parler dans son sommeil ainsi qu'il l'avait fait la veille. Ses murmures étaient toutefois plus clairs. Il ne se contentait plus de ruminer le nom de la forêt. Il semblait réciter une prière ou un poème élégiaque. Pas en anglais, mais en grec ! Diane ignorait que son père eût la moindre connaissance de cette langue. Elle-même ne brillait pas dans cette discipline, même si Robin avait tenu à ce quelle lui soit enseignée. Le lire, passait encore, mais le parler...

La jeune fille ne saisissait que des bribes du monologue de son père. Certains mots n'appartenaient même pas à la langue des anciens. Ils étaient rugueux, désagréables à l'oreille.

Viens, bienveillant, vagabond, circulaire, ayant pour trône les saisons... Effroi des vivants, maître des visions... Géniteur de toutes choses... Zeus cornu... Tu changes selon ta volonté la nature des choses...

Et cela se répétait, comme des litanies. Diane en était à présent certaine. Son père priait. Sauf qu'il n'invoquait pas Dieu, mais une chimère païenne.

Zeus cornu ?

Diane finit par s'endormir à force de faire tourner cette expression dans son esprit. Au moment de sombrer dans le gouffre du sommeil, elle devina qui se cachait derrière ce vocable énigmatique.

Effroi des vivants...

Maître des visions...

Géniteur de toutes choses...

Zeus cornu...

Il ne pouvait s'agir que du fils difforme d'Hermès : le dieu Pan.

Combien de fois devrais-je te maudire, Robin ?

Je n'aurais pas assez d'une vie entière.

En revenant de la prison de Newgate, je suis passé par un lieu appelé Cornhill pour assister à une mise au pilori. Un spectacle qui m'émeut toujours, car il me rappelle l'époque où je jouissais du titre de shérif de la cité de Nottingham et où je menais moi-même les gredins au poteau.

Là, parmi la foule, j'ai surpris la fille de Robin. Elle ne m'a pas vu. Il est aisé, trop aisé, dans cette cité grouillante, d'échapper au regard. Elle a quitté soudainement le carrefour et s'est enfoncée dans un district aux allures malfamées.

Pourquoi me suis-je alors mis à la suivre ? Espérais-je qu'elle me conduirait à quelque tenue criminelle ordonnée par son père ? Non. J'observe cette enfant depuis sa naissance, et j'ai la faiblesse de penser quelle tient plus de sa malheureuse mère que de Robin. L'enfant naît exempt des taches de ses parents. Il naît innocent. Et puis Diane me fait songer à ma propre fille, à ma pauvre petite Anne que Dieu a rappelée à Lui. Elle a la même lumière dans les yeux, cette chose qui appartient plus au ciel qu'à la terre, l'éclat des anges.

Comment as-tu pu, Robin, laisser ta fille s'égarer seule dans ces ruelles ignominieuses ? Tu n'es pas seulement un voleur, un assassin, tu es également le pire des pères. Que les démons te flagellent jusqu'à l'os !

Lorsque j'ai vu ces hommes, ces chiens plutôt, s'en prendre à elle, j'ai décidé d'intervenir. Je ne pouvais pas l'abandonner à leur souillure. Diane en a blessé un. Je dois reconnaître, Robin, que tu t'es au moins chargé de bien l'instruire. Puis elle a fui, la meute à ses trousses. J'ai achevé le blessé et j'ai dû aussi m'occuper d'une espèce de sorcière qui me barrait le passage. Ensuite, je les ai rattrapés et je les ai tués.

Ceux-là, les innocentes et les honnêtes gens n'auront plus à les craindre.

Ainsi s'exerce la Justice.

Je ne me suis pas attardé, je n'ai pas voulu qu'elle me voie. Je suis retourné à l'auberge. J'y ai mangé avec appétit.

À présent, le soir tombe, j'écris à même le plancher de ma chambre. Et je ne peux m'empêcher de trembler pour cette enfant. La propre fille de mon pire ennemi ! Je n'arrive pas à la chasser de mes pensées. Elle s'y trouve en compagnie de ma petite Anne. Je m'interroge et j'interroge le Seigneur de Toutes Choses. Car Il m'a mis sur le chemin de Diane, Il a permis que je la secoure. Est-ce cela Son dessein pour moi ?

Après tout, tu es déjà damné, Robin, rien ne pourra jamais racheter ton âme. Mais ta fille peut être sauvée. Et je peux devenir l'instrument de sa grâce.

Dieu m'aurait-il ravi Anne pour que je sauve Diane ?

Mon trouble est immense.

Pour la première fois, depuis bien des années, j'hésite.

CHAPITRE V

Diane se réveilla bien après l'aube. Elle se sentait engourdie, nauséuse, une douleur sourde martelait ses tempes. Elle glissa rapidement une main entre ses cuisses puis vérifia ses doigts. Pas trace de sang. C'était au moins ça.

La jeune fille resta un moment immobile à regarder les poutres du plafond. Le nom du dieu Pan lui revint en mémoire. Peut-être avait-elle rêvé, simplement ? À force de chercher le sommeil, il arrive que l'esprit s'égare, et ses lectures lui avaient sans doute inspiré ce curieux songe. Elle tourna la tête sur le côté, la douleur ruissela sous son crâne comme la poussière dans un sablier. Son père n'était plus au lit. Sans doute allait-il mieux.

Diane se redressa en repoussant le drap sur ses cuisses. Elle voulut croiser les jambes, mais elle sentit une résistance. Quelque chose était enroulé autour de sa cheville. Une ficelle ?

« Martin et Thomas, songea Diane en étirant le cou, attendez que je vous attrape... »

L'adolescente, agacée à l'idée que les deux gamins aient pu profiter de son sommeil pour lui jouer un tour, jeta le drap au pied du lit.

Ce n'était pas une ficelle qui entravait sa cheville, mais un lierre bien vivace, pourvu de feuilles luisantes en forme de fer de lance. Il courait tout le long du lit puis disparaissait entre le caisson et le matelas.

Diane contempla le végétal, partagée entre colère et stupéfaction. Ce dernier sentiment domina lorsque la jeune fille constata que le lierre n'avait pas été noué autour de sa jambe, mais qu'il semblait y avoir naturellement poussé comme autour d'un tronc.

Elle l'arracha en grimaçant. Les crampons de ses racines laissèrent sur sa peau une myriade de points rouges dont certains se mirent à saigner. Diane se leva et fit le tour du lit. Elle s'accroupit puis tira sur le lierre qui résista un instant avant de céder. Il faisait bien cinq ou six coudées de long et se terminait par un réseau d'épaisses racines.

Mais dans quel terreau avait-il bien pu pousser ?

La jeune fille n'eut pas le temps de réfléchir à la question. Deux diabolins surgirent brusquement de derrière le paravent. Martin sautillait d'un pied sur l'autre. Thomas se dandinait. Ce dernier était curieusement vêtu : une tunique verte et un chaperon de la même couleur qui avait tendance à lui tomber sur les yeux.

Diane aurait aimé croire qu'elle rêvait encore.

— Ce matin, on t'a laissé dormir, lui chantonna Martin avec la commisération d'un prince gracieux à un condamné à mort.

— C'est vous, ça ? leur demanda l'adolescente en montrant le lierre qu'elle tenait dans la main.

— Nous, quoi ?

— Le lierre noué autour de ma jambe.

— Il est pas noué autour de ta jambe, il est dans ta main, lui rétorqua Martin avec une accablante logique.

— Tu devrais t'en faire une couronne, lui suggéra très glamment Thomas, ce qui désarçonna un peu plus Diane.

La jeune fille laissa tomber le lierre sur le sol et entreprit de s'habiller sans se soucier des garçonnettes.

— Où est mon père ?

— Robin accompagne notre mère au marché des brigands, lui apprit Martin.

— Au marché de Smithfield, corrigea l'ainé. Mais on l'appelle marché des brigands, parce qu'il y en a beaucoup là-bas. Notre père n'aime pas quand maman s'y rend seule. Mais avec Robin, elle n'a rien à craindre.

— Il a dit que tu devais rester avec nous toute la journée...

Martin livra cette information fantaisiste en esquissant un large sourire.

Le mal de tête dont souffrait Diane redoubla.

— Dis-moi, Thomas, lâcha-t-elle en se massant le front, pourquoi es-tu habillé comme un lutin ?

— Je ne suis pas habillé comme un lutin ! Je suis habillé comme Robin !

— Je suis certaine que mon père a apprécié cet hommage, mais tu comptes porter ce costume toute la journée ? Parce que tu as vraiment l'air d'une laitue et j'ai peur que tu ne finisses si couvert de limaces et d'escargots qu'il faille te hisser dans une carriole pour te ramener chez toi.

Thomas se renfroigna. De quel droit cette fille se moquait de lui ? Il chercha une réplique venimeuse, quelque chose au sujet de ses seins par exemple, mais ne trouva rien, enfin, rien d'assez intelligent à son goût.

Martin fut alors secoué par un rire tonitruant. Il venait de comprendre la raillerie de la jeune fille et, apparemment, la trouvait extrêmement drôle.

— Une laitue ! Une laitue ! Thomas ressemble à une laitue ! Papa en fera une chanson, c'est sûr !

L'hilarité de Martin était si spontanée et sincère que Diane se laissa aller à l'imiter. À Loxley, les occasions de rire étaient des plus rares. Cela lui fit du bien et apaisa même son mal de tête. Thomas, après avoir boudé un bref moment, finit par se joindre à eux.

On devait les entendre de la rue, malgré le vacarme coutumier des Londoniens.



Le marché de Smithfield se tenait chaque jeudi, à l'extérieur de la cité, à l'ombre de ses remparts, près de la porte de Newgate. On y vendait de tout : viande, poisson, légumes, vaisselle, chevaux, étoffes, gants, herbes médicinales, fourrures, cuir, outils... et ce dans un désordre indicible. Les strictes chartes des guildes n'avaient pas cours à Smithfield. N'importe qui pouvait y monter un étal et proposer ses produits au prix qui lui plaisait. On y faisait d'excellentes affaires, et même les riches Londoniens y venaient, parfois pour racheter ce qu'on leur avait volé la veille.

Robin saisit rapidement pourquoi Will avait souhaité qu'il y accompagne Isabel. Il régnait sur ce marché une atmosphère tendue, hostile, comme si chacun était expressément venu pour s'y quereller.

Le premier incident eut lieu dès qu'ils déchargèrent la charrette à bras à l'emplacement que la jeune femme occupait habituellement, entre une poissonnière qui achevait à coups de maillet des anguilles vives et un vendeur de selles de seconde main, sans doute volées. Un herboriste vint les prier, plutôt rudement, de déguerpir, prétendant avoir payé cinq pennies pour cet espace. Si tel était le cas, on l'avait escroqué. Il y avait certes une patente à verser pour pouvoir s'installer sur le marché, mais aucun emplacement n'était réservé.

Robin, après avoir tenté de discuter avec l'individu, finit par lui montrer du doigt l'horizon, une main posée sur l'épée qui pendait à sa ceinture. L'autre n'insista pas et partit en maugréant des insultes.

— Tu m'as l'air d'aller mieux, souffla Isabel en soulevant un panier rempli de morceaux de cochon qui devait bien peser cinquante livres.

— Oui, admit Robin. Je me sens parfaitement bien. Ce n'était sans doute qu'un coup de froid, et il faut croire que le chaud'eau façon Will l'écarlate est une bonne médecine.

— C'est moi qui lui ai appris cette recette. Elle a toujours fait merveille.

Robin aida la jeune femme à disposer son étal. Smithfield, qui n'était à l'aube qu'une prairie avec quelques maisons, se transformait sous ses yeux en un dédale de tables, de stands, de tentes. Des brasseries naissaient comme par magie et se peuplaient tout aussi vite de clients assoiffés. Des tréteaux étaient élevés, des jongleurs, des acteurs, des musiciens s'y succédaient à un rythme épuisant. À la foule qui déjà emplissait ce labyrinthe éphémère se mêlaient des coupeurs de bourse, Robin n'avait aucun mal à les repérer. Mais aussi des prostituées, des mendiants qui allaient secouer leurs poux au-dessus des étals dans l'espoir qu'on leur céderait quelque chose à manger, des barbiers ambulants qui, si on en croyait leurs déclamations, vous arrachaient les dents sans douleur, des vauriens qui cherchaient la bagarre et la trouvaient sans peine...

Un peuple encore plus bigarré que celui qui animait les rues de la cité.

La plupart des étals étaient décorés de guirlandes de fleurs et de rameaux, car on était le premier jour de mai. La table d'Isabel n'échappait pas à la règle. Robin trouva singulière toute cette verdure qui semblait pousser sur les jambons et le lard.

En tout cas, les cochonnailles du fameux Will remportaient un franc succès. Isabel ne chôma pas. Et avant la fin de la matinée, elle avait déjà rempli trois bourses. Robin se gardait bien de participer aux transactions. Il se tenait à côté de l'épouse de Will et observait la foule, repérant les voleurs, les ivrognes, tous ceux qui auraient pu venir importuner la jeune femme.

— Tu sais, tu n'es pas obligé de passer la journée avec moi, finit par lui dire Isabel.

— Ma compagnie te pèse ?

— Nullement... Je suis heureuse que tu sois là. C'est parfois dur pour une femme seule de se faire respecter sur le marché de Smithfield. Mais... je me dis que, peut-être, tu t'inquiètes pour ta fille.

— Je m'inquiète pour Diane chaque instant de mon existence. Mais si je restais avec elle toute la journée, elle finirait sans doute par me faire assassiner.

— Elle a quinze ans. Ce qu'il lui faut maintenant, c'est un mari.

— Tu le penses sincèrement ?

Isabel se tut un instant avant de lâcher d'une voix murmurante :

— Non.

Peu après sexte eut lieu le deuxième incident.

Un corbeau se posa sur un jambon et entreprit de lui picorer la couenne avec un incroyable toupet, indifférent à la présence des hommes.

Robin voulut le chasser, mais Isabel arrêta son geste.

— Laisse-le faire.

— Tu veux que je laisse cet oiseau gâcher ta marchandise ?

— À Londres, on ne touche pas aux corbeaux.

— J'ai entendu dire ça... Mais on peut quand même les prier d'aller becqueter ailleurs, non ?

— Laisse-le, répéta Isabel d'un ton embarrassé.

Le corbeau cessa soudain son repas, tourna la tête vers Robin et le fixa de ses yeux noirs avec une terrible intensité. Le seigneur de Loxley soutint le regard de l'oiseau, mais une impression désagréable l'enveloppa. Il se mit à frissonner, bien que l'air fût doux aujourd'hui. Peu à peu, les deux billes de basalte du corbeau éclipsèrent tout le reste. Robin sentit leur obscurité se répandre en lui comme un poison. Le corbeau l'envahissait, corps et âme, l'aspirait. Il eut un vertige et baissa la tête.

Lorsqu'il la releva, l'oiseau avait disparu. Seules subsistaient les traces de son bec dans la couenne brune du jambon.

Robin s'aperçut alors qu'Isabel avait un vif échange avec un homme aux allures de mercenaire désœuvré. Il portait un vieux gambison^[4] de toile rembourrée pourvu d'épaulières de fer, avait une épée à la ceinture, et des cicatrices, marques de blessures mal recousues qui avaient dû s'infecter, zébraient son visage. L'homme jugeait les saucisses de Will trop coûteuses et cherchait à en faire baisser le prix. Et devant le refus obstiné d'Isabel, le ton était monté.

— Je vous ferai un prix si vous en achetez plusieurs.

— Je n'en veux qu'une, tu entends, putain ! Une seule et au juste prix !

L'homme était à l'évidence ivre. Il tanguait en postillonnant au visage d'Isabel. La situation semblait beaucoup amuser la poissonnière de l'étal voisin.

Robin s'ébroua. Le corbeau l'avait bel et bien subjugué pour qu'il ne prête aucune attention à ce début de dispute qui s'envenimait.

— Va voir ailleurs, maraud, intervint-il aussitôt qu'il eut recouvré ses esprits. Si je t'entends encore insulter ma nièce, je te ferai manger ce qui te reste de dents, crois-moi.

— Quoi ? grogna le mercenaire. Mêlé-toi de tes affaires. Je sais reconnaître une putain quand j'en vois une.

Une bouffée de colère hargneuse saisit le père de Diane. Rares étaient les occasions qui le voyaient perdre son calme et il en fut le premier surpris. Mais il avait une irrépressible envie de rosser ce mufle.

De le rosser à mort.

Robin contourna l'étal et saisit l'homme à la gorge. Le mercenaire était plus costaud et plus grand que lui, mais la pratique de l'arc avait musclé ses doigts et ceux-ci possédaient la puissance d'une pince de forgeron.

L'homme émit un hoquet et son visage devint écarlate. Ses doigts agrippèrent le bras de Robin qui n'en desserra pas pour autant son étreinte.

— Je t'ai demandé de t'en aller, lui souffla le seigneur de Loxley, les dents serrées et les lèvres retroussées.

Isabel assistait à la scène avec consternation. L'expression de Robin était effrayante. Il n'avait plus rien de l'homme si doux et prévenant qu'elle avait accueilli l'avant-veille. On aurait dit ces dessins qu'exhibent les colporteurs dans les foires et qui dépeignent des animaux sauvages hantant des terres lointaines, des fauves tenant autant du lion que du dragon.

— Robin, lâche-le, je t'en prie ! Tu es en train de le tuer !

Le père de Diane, troublé par sa propre violence, obtempéra à la supplique d'Isabel. Ses doigts se desserrèrent, mais son visage conserva durant un instant cette mimique épouvantable, ce masque de haine et de folie.

Le mercenaire, les mains posées sur son cou violacé, la bave lui coulant des lèvres, se retourna et commença à s'éloigner de l'étal avec la démarche trébuchante d'une marionnette à fils. Sa respiration était rauque et sifflante. Les gens s'écartèrent pour le laisser passer en lui jetant des regards amusés.

Isabel et Robin le virent disparaître dans la foule. La poissonnière sur leur gauche avait cessé de ricaner. Elle écorchait d'une main devenue maladroite quelques anguilles que ses coups de maillet n'avaient d'ailleurs pas suffi à estourbir.

— J'ai cru que tu allais le tuer, soupira Isabel.

— Je l'ai cru aussi... Je... Pardonne-moi... Je ne sais pas ce qui m'a pris... Mais il t'a insulté, et j'ai perdu mon sang-froid.

— À Smithfield, putain est un mot que j'entends si souvent que ça ne me touche plus. Les mots ne blessent que si on leur accorde de l'importance. Ce ne sont que des pets de bouche ventés par des sots. Et puis tu sais, pour une femme, l'indifférence est la meilleure des armures. Du moins, c'est la seule qu'on lui accorde le droit de porter.

Robin se tourna vers Isabel. La fureur qui l'animait s'était effacée. Il esquissa un sourire.

— Quand tu parles ainsi, il me semble entendre Marianne.

— Je n'ai pas eu l'honneur de connaître ton épouse. Mais si j'en crois ce que m'a raconté Will, c'était une grande dame.

— Oui, confirma Robin, je lui aurais confié tout le royaume d'Angleterre sans une hésitation.

Des vociférations retentirent à quelques mètres de là, entre une tente qui servait de brasserie et un vendeur de sacs et d'aumônières.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? soupira Isabel. Vivement que cette journée s'achève.

— Je vais aller voir.

— Ne t'en mêle pas.

— Je te promets de ne pas m'en mêler.

Robin fendit la foule qui s'était amassée comme un essaim d'abeilles autour de sa reine, et se figea.

Sur le sol gisait l'homme avec qui il venait d'avoir maille à partir. Ses yeux étaient révulsés, son teint bleuâtre. Il ne respirait plus.

Et William de Wendenal était agenouillé à ses côtés.

Robin n'avait pas été aussi près de son ancien ennemi depuis l'époque de Sherwood. De temps à autre, il le voyait, de loin, tapi dans un fourré, ou sur son cheval, passant au large du château. Généralement, le chevalier se tenait hors de portée de ses flèches, si l'on exceptait sa piteuse filature de l'avant-veille sur la route de Londres.

L'ancien shérif de Nottingham avait beaucoup vieilli, plus que Robin en tout cas. Ses joues s'étaient creusées, ses cheveux avaient blanchi, et les cernes noirs qui entouraient ses yeux lui donnaient un air de chouette.

— L'homme est mort, commenta-t-il d'une voix détachée qui ne s'adressait qu'à lui-même. Je vois des traces de strangulation sur sa gorge... Mais il y a autre chose...

Le chevalier de Wendenal saisit le menton du mercenaire et lui ouvrit la bouche. Du sang se mit à couler par la commissure de ses lèvres violettes. Sans émotion, le chevalier enfonça ses doigts dans la bouche du mort et en tira une pelote épineuse qui baignait dans le sang et la salive.

— Des ronces ! Cet homme a des ronces dans la bouche !

Parmi les curieux rassemblés, plusieurs se signèrent et le mot maléfice fut à plusieurs reprises prononcé, ainsi que celui de blasphème, car ce paquet hérissé ressemblait à une version miniature de la couronne d'épines posée sur le front du Christ.

— Quelqu'un a-t-il vu ce qui s'est passé ? demanda le chevalier à la cantonade en promenant son regard sur la foule.

Il croisa alors celui de Robin et un vague sourire courba ses lèvres. Aucune réponse à sa question n'était parvenue à ses oreilles.

— Bien sûr, personne n'aura rien vu... La cité des aveugles aurait-elle trouvé son prince ?

Les deux hommes se fixèrent durant une longue minute, sans bravade ni colère, plutôt comme deux chers compagnons qui n'ont pas besoin de mots pour évoquer le passé.

Finalement, William de Wendenal essuya ses doigts dans l'herbe piétinée de Smithfield et se releva. Il fit un pas vers le père de Diane et murmura à son oreille :

— Moi, je sais qui tu es vraiment, Robin de Loxley.

Ce matin, j'ai suivi Robin qui s'est enfin décidé à sortir de son antre. Il était en compagnie de l'épouse de Will. Peut-être est-il son amant ? Ils avaient l'air de deviser si gaiement... Oui, il se peut qu'il ait séduit la donzelle, profitant de l'absence du mari. Un homme tel que lui doit être naturellement attiré par l'adultère.

Will l'écarlate serait sans doute heureux de savoir que son cher oncle suborne sa propre épouse.

Ils se sont rendus à Smithfield, à l'extérieur des murs de Londres, pour y vendre de la viande et des charcuteries. Mais je devine que ce n'est qu'un subterfuge. Le marché de Smithfield est une foire au crime et à la filouterie. Je m'étonne qu'une cité possédant une aussi exemplaire prison tolère l'existence d'un pareil lieu déperdition. Si Robin a daigné s'y rendre, ce n'est certainement pas pour jouer au marchand. Le petit seigneur de Loxley n'excelle pas dans les rôles d'honnête homme.

Devait-il y rencontrer quelqu'un ? Je l'ai surveillé un long moment guettant une parole ou un geste de reconnaissance, un échange de messages. Malheureusement, j'ai été pris d'une envie pressante. La bière que l'on me sert à « La Corde de Chanvre » a mauvais effet sur ma vessie. J'ai dû m'absenter un moment.

Et qu'ai-je trouvé à mon retour ?

Un cadavre encore chaud. Oh, je n'irai pas faire dire une messe pour celui-là. Il s'agissait d'un de ces mercenaires qui, lorsqu'il ne vend pas son bras pour servir une cause douteuse, devient voleur ou assassin. Il portait des traces nettes de strangulation, mais ce n'est pas la raison de sa mort.

C'est la sorcellerie qui l'a tué.

Robin était parmi les vautours qui entouraient le corps. Il m'a vu. C'est sans importance. Il sait que je ne le laisserai jamais en paix. A-t-il quelque chose à voir avec ce crime ? Je ne pourrais pas en jurer. Mais la coïncidence est toutefois étrange. Auquel cas, je devrais en conclure que Robin ne s'est pas seulement donné au Diable par ses actes et son attitude, mais a aussi pactisé avec lui.

Après notre brève rencontre, j'ai visité la maison de Will, profitant de l'absence de ses habitants. À force de pourchasser des voleurs, j'ai appris quelques-uns de leurs tours, et crocheter une serrure n'est pas le plus difficile. Je n'ai trouvé aucune trappe ou passage caché au rez-de-chaussée. Je suis monté à l'étage. J'ai humé le matelas sur lequel dort Robin. Son odeur m'est devenue si familière. Au pied du lit, j'ai trouvé un lierre ainsi qu'une étoffe tachée de sang. Sont-ce là les ingrédients d'un ensorcellement ?

J'ai alors songé à Diane. Si son père se mêle de sorcellerie, je frémis en imaginant quel sort il pourrait promettre à sa fille. Sera-t-elle la victime sacrificielle du prochain sabbat ? Les signes que Dieu m'envoie sont déplus en plus évidents. Je l'entends presque m'ordonner : « Sauve cette âme innocente, ne laisse pas le Malin s'emparer d'elle ! »

L'esprit fort préoccupé, je suis retourné à l'auberge. Je finis mon repas en écrivant ces mots. Je ne saurais dire quel genre de mets je porte à ma bouche.

Ensuite, je partirai à la recherche de la jeune fille.

Diane, tu l'ignores encore, mais tu as dorénavant un ange gardien pour veiller sur toi.

CHAPITRE VI

À l'instar de la veille, Diane s'était laissé conduire par les deux fils de Will à travers l'incessant spectacle qu'offrait la cité de Londres. Mais, aujourd'hui, elle s'y prêtait plus volontiers. La jeune fille était gênée de l'admettre, mais elle commençait à apprécier les deux marmots. Thomas et Martin étaient si vifs, enjoués, énergiques. Et ils devaient avoir pour Diane des sentiments semblables aux siens, car ils se montraient avec elle d'une grande gentillesse et d'une relative docilité.

Thomas portait toujours son costume verdâtre. Il faut dire que c'était un peu la couleur du jour dans les rues de Londres.

Alors qu'ils flânaient sur Candlewick Street, le garçon expliqua fièrement à Diane, tout en mangeant avec les doigts une caille rôtie dont le jus gras lui coulait sur le menton, qu'il faisait partie d'une compagnie théâtrale réunissant les jeunes garçons des membres de la guilde des charcutiers : *The Piglets Company*^[5]. Celle-ci donnait trois spectacles par an. Un mystère sacré à la Noël, une farce durant Mardi gras et une pastorale le premier jour de mai. Si le mystère et la farce n'avaient pas varié depuis des années, la pastorale offrait plus de libertés. Et Thomas avait proposé que l'on joue cette fois un épisode des aventures du fameux Robin des Bois. Depuis quelques années, Robin était devenu une figure appréciée des conteurs et des jongleurs qui lui prêtaient de prodigieux faits d'armes et des romances tout aussi imaginaires. L'idée avait emporté l'enthousiasme de la troupe et l'on avait naturellement confié le premier rôle à l'aîné de Will.

Diane ne voyait pas très bien en quoi les aventures de son père pouvaient fournir le canevas d'une pastorale.

- La scène se passe dans une clairière, répondit le garçon à l'objection de la jeune fille.
- Mais, dans une pastorale, il faut des bergers et des bergères.
- Pas du tout. Ce qui compte, c'est le vert... S'il y a du vert, c'est une pastorale.
- Ah... Je comprends maintenant pourquoi tu t'es habillé en laitue.

Le mot suffit à faire glousser Martin qui en perdit sa carcasse de caille. De toute façon, il n'avait plus faim.

— Même si c'est pas vraiment une pastorale, tu me regarderas jouer, hein ? demanda soudain Thomas, inquiet à l'idée que Diane ne soit pas parmi les spectateurs.

— Bien sûr, le rassura-t-elle, cette fois, je ne vous quitte pas de la journée. Mais il y aura ton père et ta mère aussi ?

Thomas hocha tristement la tête.

— Non... Avec le marché de Smithfield, ils ont trop de travail... Ils ont toujours trop de travail.

— Et Robin, tu l'as invité ?

— Oui ! Il m'a promis qu'il viendrait.

— Si mon père l'a promis, alors il sera là.

— Car Robin tient toujours ses promesses ! chevrota Martin tout en léchant ses doigts gras.

Ils remontèrent vers Saint-Mary-le-Bow dont les cloches battaient sans retenue depuis plusieurs minutes. Diane perçut à travers ce carillon de la musique. Cela n'avait rien d'exceptionnel car on ne pouvait pas faire dix pas sans tomber sur un joueur de cornemuse ou de vielle, voire sur toute une troupe de saqueboutiers^[6] bien décidés à priver les passants de leur ouïe. Mais ce qui parvenait aux oreilles de Diane était d'une autre nature. Une mélodie flottante, jouée par des flûtes. Elle aurait été incapable de fredonner cette musique, ni de dire quelles émotions celle-ci faisait naître en elle.

Sur Lombard Street paraissait une curieuse compagnie. Des jeunes filles et des fillettes vêtues de blanc, des couronnes de fleurs sur la tête, marchaient en tête, pieds nus. Parfois, elles se mettaient à danser brièvement une sorte de volte, puis s'interrompaient tout aussi brusquement, selon une règle que Diane ne parvenait pas à deviner. Suivaient les joueurs de flûte. Leurs instruments étaient rudimentaires : de simples roseaux percés de quelques trous, tels ces pipeaux que les bergers se fabriquent pour passer le temps. Ils jouaient une même mélodie mais légèrement décalée, d'où cette impression de flottement.

La gaîté de cette musique n'était qu'apparente. À l'écouter plus attentivement, Diane ressentit un malaise diffus. Elle avait quelque chose d'inquiétant, de sauvage, et la jeune fille se demanda si les cloches de l'église ne sonnaient pas dans le seul but de la couvrir.

Mais le plus étonnant venait en queue de parade. Des buissons doués de vie ; ce fut ce à quoi Diane songea en voyant s'avancer des personnages entièrement recouverts de branchages feuillus et de lierre. Ces costumes végétaux cachaient jusqu'à leurs pieds. Ils semblaient glisser sur l'avenue pavée, tout en tournoyant lentement sur eux-mêmes. L'extrémité de leurs rameaux balayait le sol qui en avait bien besoin du reste.

— C'est les *jack-in-the-green*, expliqua Thomas.

— Moi, je les aime pas, ajouta Martin en se cachant derrière Diane.

De temps à autre, l'une de ces broussailles vivantes quittait le groupe et se précipitait vers la foule en poussant des sortes de hululements. Les gens se reculaient en jetant des exclamations et des rires. Mais il y avait de quoi en effet effrayer le petit Martin, car les *jack-in-the-green* heurtaient parfois violemment le public, leurs branches giflaient les visages et les corps. Il arrivait que des badauds soient renversés. Les buissons fondaient alors sur eux et les recouvraient un instant comme s'ils avaient voulu les dévorer.

« Qu'aucun d'eux ne s'avise de s'approcher de moi et des enfants », pensa Diane.

Mais lorsque le groupe parvint à leur hauteur, l'un des individus costumés s'en détacha et

choisit évidemment Diane pour victime. Martin poussa un cri d'effroi en voyant se ruer cette parcelle de forêt. Thomas vint à son tour se blottir derrière la jeune fille qui se sentit soudain un peu seule. Le buisson la heurta de front. Une brindille ou une épine lui écorcha la joue. Diane cria à son tour, mais de colère. Elle faufila son bras à travers les branchages du costume et frappa de son poing le nez de l'homme qui s'y terrait.

Le buisson repartit en tanguant se mêler à la procession. Durant un moment, ses virevoltes furent moins gracieuses que celles de ses camarades.

— Tu saignes, dit Thomas à la jeune fille dont le premier réflexe fut de baisser les yeux vers son giron avant de comprendre que le garçon désignait sa joue.

Diane s'essuya du revers de la main.

— Tu l'as frappé ? demanda Martin, très impressionné. Tu l'as vraiment frappé ?

— Oui. Car c'est très grossier de bousculer une dame.

— Très grossier, confirma le petit garçon en opinant.

Diane et les enfants regardèrent la troupe s'éloigner vers l'est. Les cloches de Saint-Mary-le-Bow se turent. Il y eut un très court instant de silence, une sorte de parenthèse qui laissa juste à l'adolescente le temps de soupirer longuement. Puis les bruits de la rue reprirent ; torrent de bavardages, cris et chants. Diane commençait presque à s'y faire... Disons que ses oreilles s'étaient résignées à les supporter.

Trois jeunes garçons traversèrent en courant la rue. Deux étaient vêtus de la même manière que Thomas. Le troisième portait une espèce de bure sans doute découpée dans un drap. Jamais Diane n'avait vu enfant aussi gros. Il ne courait pas, mais se laissait simplement entraîner par son ventre qui était si rond et saillant qu'on aurait pu, confortablement, s'asseoir dessus.

Thomas le héla :

— Frère Tuck !

L'enfant l'entendit, mais ne put toutefois s'arrêter. Son incroyable bedaine le menait comme une carriole tirée par un cheval fou.

— Faut les suivre ! s'exclama Thomas. C'est bientôt l'heure de la représentation !

Il saisit les mains de la jeune fille et de Martin, et talonna les trois enfants qui filaient vers Cornhill, là où Diane avait été forcée d'assister la veille à la mise au pilori d'un pauvre brasseur. Mais, plutôt que de simplement descendre Lombard Street, ils s'enfoncèrent dans les rues étroites du quartier. Sur leur passage, des enfants surgissaient en trombe des maisons pour se mêler à eux. Certains portaient du vert, d'autres une tunique noire, ainsi que des pots ou de petites marmites en guise de casque.

Diane se retrouva peu à peu au milieu d'une troupe d'une trentaine de gamins que le mot turbulent n'aurait suffi à qualifier. Plutôt ravageur, tumultueux, tempétueux... Ils étaient tous très enthousiastes, mais à la manière londonienne, ce qui impliquait cris, bousculades, étals renversés, éclaboussures d'eau sale, animaux dégagés à coups de pied...

La jeune fille en aurait regretté les *jack-in-the-green* ; ceux-là, au moins, elle pouvait les cogner sans remords. Mais cette bande de garçonnets manifestait une joie si intense et si naturelle ! Ils étaient tel un vent purificateur soufflant à travers les rues, un élan de pure énergie qui l'entraînait dans sa course folle. Diane finit par les imiter et se mit à brailler, à

jouer des coudes, elle renversa une pauvre laitière, bouscula dans un nuage de suie un ramoneur, fit battre des ailes et caqueter des poules...

Si Robin l'avait vue...

Diane tourna un instant la tête sur le côté et aperçut dans une venelle étroite l'un des *jack-in-the-green*. Que faisait-il là ? S'était-il perdu ? Le flot d'enfants sur lequel elle semblait dériver ne lui laissa pas l'occasion de s'interroger plus longtemps.

Ils débouchèrent soudain à l'angle de Cornhill et Lombard Street. L'adolescente était hors d'haleine. Son vêtement était couvert de plumes, de cendre et de vase.

Tous les membres de la Piglets Company convergeaient vers la scène où le pilori se dressait. Mais il avait été pour l'occasion recouvert de branchages, qui composaient une sorte de hutte dont il était le poteau central. Les tréteaux étaient jonchés d'herbe fraîche. Des arbustes coupés formaient à chaque angle une colonne printanière. Deux joueurs de vielle et un tambourinaire, assis au bord de la scène, interprétaient des airs de danse pour le plus grand plaisir d'une foule plus clairsemée que la veille.

— Je vous laisse, faut que j'aille me préparer, annonça Thomas en lâchant brusquement les mains de son frère et de Diane.

Martin tendit alors les bras vers Diane pour qu'elle l'assoie sur ses épaules. Elle le laissa se percher et se releva en ahanant avec ce poids supplémentaire. Elle espérait de tout cœur que le spectacle ne durerait pas trop longtemps.

Tous les enfants étaient à présent réunis sur un côté de la scène. Un jeune clerc essayait d'instaurer dans le groupe un semblant de discipline, mais il capitula rapidement tant la tâche était impossible.

Diane chercha son père du regard, et ne le trouva pas. « Thomas va être déçu », pensa-t-elle, sincèrement désolée. Elle aperçut, par contre, le *jack-in-the-green* solitaire. Il se tenait à l'angle d'une ruelle et ressemblait, ainsi immobile, à l'espèce de hutte montée autour du pilori. Peut-être faisait-il partie du spectacle ?

La jeune fille reporta son attention vers la scène après que Martin eut commencé à lui tirer les cheveux pour l'encourager à se remettre dans le bon sens.

— Arrête ça, Martin ! Je ne suis pas encore entrée au couvent, et je veux conserver mes cheveux pour l'instant.

Le petit garçon obtempéra et se contenta de tournicoter ses doigts dans la chevelure de l'adolescente.

Le clerc monta sur scène et récita une prière que personne n'écoula. Puis il céda la place au petit garçon en forme de barrique qui interprétait le rôle de frère Tuck.

La pièce allait commencer.

CHAPITRE VII

Le petit garçon, qui possédait toutes les formes requises pour incarner le frère Tuck, avait un napperon posé sur la tête en guise de tonsure et portait enroulé autour du cou un chapelet de saucisses. Il s'assit devant la hutte et prit une mine affligée avant de réciter d'une voix qui bredouillait un peu :

— *Au lettré et savant que je suis,
La forêt ne fait don que de buis,
L'homme, par son âme, n'est nullement chevreuil !
Bientôt, ma mère devra faire le deuil
De son fils qu'on affame jour et nuit.*

Le garçon s'interrompt, massa son bedon et leva soudain les mains au ciel, en jetant, très inspiré :

— *Seigneur Dieu, pourquoi donc m'as-tu fui ?
Moi, frère Tuck, aux prières si ardentes
Que par grand vent les remords tourmentent,
Païens, hérétiques et Sarrasins...
Cherches-tu à éprouver ma foi ?
Ne peux-tu me faire grâce d'un raisin ?
Ou jeter sur terre un croupion d'oie ?*

Ce dernier vers causa l'hilarité d'un unique spectateur, sans doute le plus attentif de tous : Martin, qui postillonna généreusement dans les cheveux de Diane. Croupion était l'un de ces mots qui pouvait le mettre en joie une journée durant.

Tuck baissa les yeux. Son napperon lui glissa sur le front. Il le remit en place en maugréant distinctement :

— J'avais dit que ça tiendrait pas...

Sur l'avant-scène, un flûtiste joua un bref morceau qui permit à trois autres jeunes acteurs de faire une entrée triomphale : Thomas, les mains sur les hanches, le visage fendu par un sourire qui dévoilait ses deux rangées de quenottes ; un garçon du même âge, vêtu d'ocre, les

joues teintes en rouge, dont le rôle était aisé à deviner ; et un autre enfant plus âgé, qui avait la chemise remplie de paille pour le rendre plus massif : sans doute Petit Jean.

Celui-ci portait sur l'épaule un long travers de porc qui retombait sur son vêtement à la manière d'une écharpe. Will l'écarlate tenait un jambon de cinq livres. Seul Robin était exempté de cochonnailles. À moins que l'arc attaché dans son dos ne fût en lard séché ; il en avait un peu la couleur.

Petit Jean prit une voix grave et lança à Robin :

— *Mon ami, j'ai percé plus de ventres que toi.*

— *J'en conviens, si pour toi comptent les palefrois...*

— *Bien sûr que je les compte, et même au moins deux fois.* Will intervint, plus timidement :

— *Pour ma part, je ne sais car je n'ai que dix doigts,*

Mais de la tête aux pieds, je suis couvert de sang,

Preuve de ma bravoure, car tel un pélican,

Je fais don de ma vie pour nourrir mes enfants.

Petit Jean posa une main sur l'épaule de son compagnon et lui rappela d'un ton compatissant :

— *Will, tu n'as pas d'enfants...*

Ce à quoi, Robin ajouta :

— *Et ce carmin sur toi, c'est ton teint naturel.*

Accablé de toutes parts, Will baissa les yeux.

— *C'est l'envie qui vous fait rabaisser mes exploits.*

— *Pour parler tu n'as pas ton pareil,*

Tu jacasses même quand tu guerroies,

Mais tu es un si bon compagnon...

Robin se tut et fit mine de découvrir frère Tuck avachi devant la hutte.

— *Quelle mine fait notre moinillon,*

Avec son gros ventre de chapon !

Avec la vigueur de quelqu'un qui vient de se réveiller d'une trop longue sieste, l'intéressé se redressa et gémit :

— *Voilà revenus mes tourmenteurs,*

Gredins, assassins, lapidateurs !

Petit Jean, haussant démonstrativement les sourcils, demanda :

— *Lapidateurs ? Est-ce du latin ?*

— *Non, c'est le langage de l'intestin,*

Qui supplie qu'on lui donne à manger.

Thomas, un peu figé dans son rôle de fier et joyeux bandit, s'avança vers le public. Il adressa un clin d'œil à Diane et à son petit frère. Cette diversion lui fit perdre sa concentration, et le jeune clerc, accroupi devant la scène, dut lui souffler son texte :

— *Que sais-tu faire...*

Thomas, sans se départir de son éclatant sourire, se reprit.

— *Que sais-tu faire à part te gorger ?*

Si tu veux être intime de la faim,

Va-t'en quêter dans les chaumières,

Qui sait, peut-être que tes prières

Feront de la terre sortir du pain !

Will se pencha vers le moine et tira sur son chapelet de saucisses.

— *Dis-moi, frère de l'ordre des gloutons,*

Qui tel Saturne dans son néant,

Pourrait avaler ses rejetons,

Tu as là un bien curieux turban.

— *Ça ? Mais, voyons, c'est mon chapelet.*

Le petit garçon ferma les yeux et commença à entonner le Gloria. Il chantait plus faux qu'une chèvre, et plusieurs spectateurs choisirent ce moment pour quitter la place. Diane les aurait bien imités.

— *Cum Sancto Spiritu in Gloria*

Deis Patris. Amen...

Les autres jeunes acteurs joignirent très pieusement leurs voix à son amen, avant de reprendre les railleries :

— *Et pendant Carême, qu'égraines-tu ?*

— *Un chapelet de harengs salés ?*

— *Une parure faite de laitues ?*

— *J'ai deviné : du lard persillé !*

Will déposa son jambon entre les jambes du moine. Petit Jean le coiffa de son travers de porc. Le flûtiste reparut accompagné du tambourinaire et des joueurs de vielle. Ils interprétèrent un morceau vif et entraînant qui consola le public du chant grelottant du petit frère Tuck.

Durant l'interlude, un mendiant se glissa parmi la foule. Il tendait sa main calleuse aux gens avec un air de triste humilité, mais ne récoltait que mépris et gestes agacés. Son dos était bossu. Diane, qui suivait son manège des yeux, constata que sa difformité se révélait aussi factice que les muscles du gamin qui interprétait Petit Jean. Le mendiant semblait surtout s'intéresser aux bourses attachées aux ceintures, et il ne tarda pas d'ailleurs à s'y attaquer avec une redoutable habileté, dénouant les lacets avec adresse, ou les fendant avec une petite lame qu'il tenait cachée dans le creux de sa main. Comme une odeur pestilentielle se dégageait de son misérable vêtement, les gens se détournaient de lui, ce qui facilitait sa tâche.

Sa récolte fut bonne.

Alors qu'entrait en scène un garçon portant une perruque de crin blond et une couronne de fleurs, et tenant à la main un panier débordant de tranches de lard, le mendiant s'approcha de Diane qui fit mine de ne pas le voir venir.

— Ça pue, se plaignit Martin en se bouchant le nez.

L'homme tendit sa main et gargota :

— La charité pour un malheureux...

Comme il lui manquait toutes ses dents, il avait un peu la tête d'une grenouille. Diane l'aurait bien vu sautiller dans une flaque d'eau en poussant des coassements.

La jeune fille lui signifia dans un murmure, car elle ne voulait pas être entendue des gens qui l'entouraient :

— Touche à ma bourse et je te guéris sur-le-champ de ta bosse en vessie de bœuf.

Le mendiant marqua un temps de surprise puis esquissa un sourire. Il n'eut toutefois pas le temps de rétorquer, car une main l'attrapa par l'épaule et le jeta hors du cercle des spectateurs. En cognant le sol, sa bosse factice éclata et des pennies s'échappèrent de ses hardes. Quelques personnes se retournèrent, et il y eut un début d'esclandre que les musiciens se firent un devoir de couvrir. Deux gardes intervinrent, mais le mendiant, vif comme la grenouille dont il était le portrait vivant, profita de la confusion pour s'échapper. Il parvint même à ramasser une poignée de pièces au passage.

Pendant ce temps, l'action avait repris sur scène. Le frère Tuck, décidément dépeint comme un insupportable pleurnichard, glapissait :

— *Je suis tel Jésus dans le désert !*

J'ai jeûné durant quarante jours,

Et dans cette affreuse plaine où j'erre,

Satan me joue ses plus vilains tours.

Ces victuailles sont des mirages !

Des braises se cachent sous l'herbage !

Cette vierge à la peau d'aubépine,

C'est la cruelle reine Messaline !

Diane en profita pour jeter un œil sur le côté et essayer de voir qui était l'auteur de la brutale intervention qui avait mis fin aux activités du mendiant. Elle reconnut le profil acéré du chevalier de Wendenal. Celui-ci regardait la scène, les dents serrées, grommelant des malédictions inintelligibles.

Sa présence n'étonna pas outre mesure la jeune fille. L'ancien shérif était pire qu'une tique sur le cul d'un chien. Toutefois, le savoir si proche la hérissait, et s'il n'y avait pas eu Martin juché sur ses épaules, elle l'aurait vertement interpellé.

Sur la scène, le double nabot du shérif venait de surgir tel un diable de la hutte. Il était vêtu de noir, avait une marmite en guise de casque et tenait une épée en bois surdimensionnée. Le jeune acteur était en tout cas doué pour les grimaces, car il déformait son visage en tout sens, tirait la langue et roulait des yeux à se les retourner dans les orbites.

Le frère Tuck pointa du doigt l'apparition et s'écria :

— *Là ! Je le vois, le monstre infâme !*

Robin et ses compagnons renchérirent en chœur :

— *Malheur ! Le shérif de Nottingham !*

Les tréteaux se remplirent alors de toute la progéniture mâle des charcutiers de Londres, les uns habillés de vert, les autres de noir. Les deux camps se firent face en grognant et en

montrant le poing.

Le garçonnet qui jouait le shérif, très convaincant dans son rôle de méchant, déclama :

— *Maudits soient ces sous-bois !*

Ce royaume sans loi,

Je le ferai brûler,

Et ses bêtes exiler !

Quant à vous, mes vauriens,

Cette fois, je vous tiens !

Il s'extirpa de la feuillée, fit un pas, trébucha et s'étala de tout son long sous les éclats de rire de Robin, de ses compagnons et d'une partie du public.

— *Quel est ce traquenard,*

Qui me fait ainsi choir ?

Robin le toisa et ricana :

— *C'est, je crois, une tranche de lard.*

Il piocha de la viande dans le panier que tenait l'enfant travesti qui jouait le rôle de Marianne, et la jeta dédaigneusement sur le shérif. Le frère Tuck, érigé en apôtre du porc, en fut courroucé.

— *Gardez-vous, malheureux, de gâcher !*

Le lard est le bien le plus précieux.

Dieu vous voit et pourrait se fâcher.

Cette dernière réplique donna le signal d'un pugilat entre le camp des noirs et celui des verts, le tout en musique. Les coups de saucisses et de jambons se mirent à pleuvoir. Des tranches de lard furent jetées. Cela ressemblait plus à un défoulement général qu'à une chorégraphie travaillée. Les garçonnetts couraient d'un bout à l'autre de la scène, tombaient, se relevaient, éclataient de rire.

Le jeune clerc qui avait eu la lourde charge d'organiser la représentation observait d'un air hagard cette récréation tapageuse.

Mais celui qui souffrait le plus du spectacle était sans conteste le chevalier de Wendenal. Son visage était crispé et rubicond. Il bouillait de colère en assistant à l'humiliation théâtrale de sa réplique enfantine.

Diane, qui le regardait en coin, s'en amusa. Martin, lui, était captivé par l'action. La jeune fille l'entendait souffler et s'exclamer.

Enfin, l'interminable bataille prit fin. Les hommes du shérif gisaient sur la scène, et, parmi eux, leur chef sanglotait :

— *J'ai encore échoué...*

Mes gardes sont roués,

Et moi couvert de gras.

Petit Jean, bon prince, l'aida à se remettre debout.

— *Mon doux sire, ne soyez pas ingrat.*

Nous vous avons offert le banquet.

Vous faut-il maintenant un baquet ?

Frère Tuck, qui n'avait pas participé à l'affrontement mais qui s'était chargé de ramasser le plus de viande possible, s'avança pour réciter sa dernière tirade.

— Mes amis, quelle erreur ai-je commise !

Je ne voyais en vous que traîtrises,

Là où étaient bonté et vaillance,

Grande, cette fois, fut mon ignorance.

Pardonnez-moi mon aveuglement,

Procédez à mon adoubement !

Robin échangea une accolade avec lui, mais le fils de Will rencontra quelques difficultés à poser ses mains sur les épaules de son camarade, car pour franchir sa bedaine et la viande de porc qu'il tenait serrée contre elle, de longs bras étaient nécessaires.

— Nous n'avons sur toi nulle créance,

L'heure est venue de ta délivrance.

Tu as gagné mon consentement,

Ta place est ici certainement,

Car j'aime bien ta physionomie,

Des méchants, tu es l'antinomie.

Diane espérait que cet heureux dénouement sonnerait la fin de la représentation. Le chevalier de Wendenal avait disparu dans la foule qui s'était soudain densifiée. Visiblement, les gens ayant quitté la place lors du chant religieux revenaient pour assister au final.

Les hommes du shérif ressuscitèrent et se mêlèrent fraternellement à la bande de Robin. Tous ensemble, ils s'avancèrent et entonnèrent, accompagnés par les musiciens, l'hymne qui devait conclure la pièce. Seule la voix de l'enfant qui jouait le frère Tuck jurait un peu dans le chœur. Thomas, quant à lui, chantait avec une allégresse digne de son père.

On ne vante jamais assez,

Cette bête apprivoisée,

Qui a toutes les vertus,

Du moins elle s'y évertue :

La force et la tempérance,

La justice et la prudence.

Car ainsi est le cochon

Quand il est mis au torchon.

Au cinquième jour que Dieu fit,

Dans sa grande philosophie,

Parmi les bêtes il choisit,

Celle digne d'idolâtrie

*À qui il donna le don
De se changer en lardons.
Inestimable est le cochon
Quand il est mis au torchon.
Il n'y a nul réconfort
Plus grand que celui du porc.
Lorsqu'à la broche il rôtit,
Sitôt l'on se convertit.
En pâté ou en jambon,
Il rend gaillard les barbons^[7],
Fortifie les enfans,
Rendons grâce au cochon !*

« Et à Dieu pour avoir inventé le mot fin, pensa Diane en écoutant distraitement la troupe reprendre cet hymne. Si cela était une pastorale, je n'ose pas imaginer à quoi ressemble leur farce de carnaval... Quand je raconterai à Robin que ses aventures servent d'appel pour les produits de la guilde des charcutiers, je ne sais pas s'il en rira ou en pleurera. Sans doute un mélange des deux. »

CHAPITRE VIII

Le public réunit autour du pilori paraissait enchanté par cette chanson qui célébrait si finement le lard et la côtelette. Il le fut plus encore lorsque les enfants jetèrent, tel un prince des pièces d'or à son peuple, les morceaux de cochon qui avaient servi durant la pièce. Sans doute était-ce d'ailleurs la seule raison qui avait poussé les gens les plus patients à y assister jusqu'au bout, et les autres à revenir.

Sur les épaules de Diane, Martin piaffait :

— T'as vu... T'as vu... C'était bien ! Mieux que l'année dernière ! Y avait pas autant de lard, l'année dernière.

— Je vais te reposer par terre, Martin. Sinon, mon dos va ployer, et j'aurai l'air plus bossu que le mendiant de tout à l'heure.

Sitôt sur le sol, le petit garçon partit en courant retrouver son frère. Diane ne voulait pas à nouveau perdre ses précieux guides londoniens. Elle s'apprêtait à le suivre lorsqu'une voix vint susurrer à son oreille :

— Nous avons à parler, Diane de Loxley...

Elle se retourna prudemment, croyant avoir affaire au chevalier de Wendenal, et tomba nez à nez avec la broussaille vivante qu'elle avait aperçue dans la ruelle. Celle-ci avait dû profiter de la chanson pour se glisser sans être entendue dans le dos de la jeune fille.

— C'est toi que j'ai rossé et tu veux ta revanche, c'est ça ?

— Non, lui répondit le buisson, tu as dû en rosser un autre. Et je te déconseille d'essayer avec moi.

Diane tenta de voir son interlocuteur à travers les branchages, mais il s'y tapissait aussi bien qu'un chasseur à l'affût. Sa voix était jeune, mais possédait le pire accent londonien qu'il lui avait été donné d'entendre. On aurait dit que l'inconnu avait le nez à la place de la bouche.

— Comment me connais-tu ?

— Je connais tout le monde à Londres.

— Vraiment ? Alors tu sais qu'il vaut mieux ne pas chercher noises à un Loxley.

— Tu en as fait la démonstration. Mais crois-moi, pucelle, évite aussi de m'en chercher.

Diane fronça les sourcils et s'efforça de trouver à travers le costume de son mystérieux

interlocuteur le meilleur angle pour y lancer son bras si le besoin s'en faisait sentir.

— Et toi, puceau, quel est ton nom ? lui rétorqua-t-elle.

Le buisson émit un ricanement.

— Je vais te le dire, mais promets-moi de le garder pour toi.

— Je ne promets rien aux gens que je ne connais pas.

— Retourne-toi un instant et regarde les deux hommes qui se sont mêlés aux enfants de la troupe. Ceux qui justement se tiennent à côté de Martin et de Thomas.

Diane jeta un œil par-dessus son épaule et repéra les deux personnages. Ils portaient une dague à la ceinture, et étaient de l'espèce de ceux qui l'avaient pourchassée la veille.

La jeune fille perdit toute envie de plaisanter avec le buisson.

— Tu menaces ces garçons ?

— Je ne leur veux aucun mal. Je prends mes précautions, voilà tout... Au fait Diane, je préférerais le bliaud que tu portais hier.

L'adolescente pâlit en entendant cette remarque, car elle prit soudain conscience que sa miséricorde se trouvait encore dans la poche dissimulée de son autre robe, celle qu'Isabel irait sous peu porter au lavoir avec les vêtements crottés de la famille.

Elle était désarmée !

— Alors, ricana le buisson, tu veux bien me donner ta parole, maintenant ? Tu ne chanteras pas mon nom à tue-tête ?

— Tu as ma parole, grommela Diane. Je me hâterai même de l'oublier, ton sale nom.

— Tu as raison, Diane de Loxley, c'est un sale nom. Je m'appelle Tredekeiles.

— Quoi ? Celui qui t'a baptisé ainsi devait être ivre... Est-ce que ça a seulement un sens ?

— À Londres, ça en a un... Ça signifie : immonde, ignoble, répugnant, lubrique, tout ce qui dégoûte, qui fait honte, qu'on jette dans les ordures, qu'on voudrait voir disparaître.

Diane se tourna à nouveau. Les deux hommes étaient toujours en compagnie des enfants. L'un d'eux était même penché sur Martin et lui chuchotait quelque chose à l'oreille qui faisait s'esclaffer le garçonnet.

— Tu portes admirablement ton nom, dit-elle en surveillant le manège des sbires de Tredekeiles, car en ce qui me concerne, j'aimerais bien en effet que tu disparaisses.

— J'ai tout vu, hier. Tu t'es bien défendue. Joli coup de dague, rapide et sûr.

La curiosité de Diane fut aussitôt piquée au vif.

— C'est toi qui...

— Qui t'as aidée ? la coupa Tredekeiles. Non... moi, je t'aurais plutôt regardée te faire violer puis saigner, tout en buvant une pinte.

— Alors qui ?

— Je te le dirai à l'occasion, ça t'amusera... Écoute, je ne veux pas traîner ici trop longtemps. Retrouve-moi cette nuit derrière Saint-Paul... Et je te montrerai certaines choses.

Diane éclata d'un rire bravache.

— C'est la plus pitoyable proposition que l'on m'ait faite ! Garde au chaud ton anguille molle, je ne veux la voir à aucun prix !

— Il ne s'agit pas de ça, pauvre sotte, répliqua Tredekeiles d'un ton agacé. Je veux te guérir de ton aveuglement, je veux que tu voies ce qu'est vraiment Londres. Tu trames dans les rues, t'amuses avec des gamins morveux, fais ta fière dame, mais tu ne sais rien et ne veux surtout rien savoir, pas vrai ? Ton père, au moins, une fois dans son existence, il a ouvert les yeux ; mais toi, tu es bonne à quoi, dis-moi ?

Diane resta un moment sans voix, puis elle finit par articuler, les yeux baissés :

— Je suis bonne à soupirer...

— Alors, rejoins-moi cette nuit derrière la cathédrale Saint-Paul. Je te promets que tu ne croiseras aucun fâcheux dans les rues. Et peut-être que tu découvriras qu'il y a mieux à faire dans l'existence que de soupirer.

Tredekeiles exécuta un demi-tour et se faufila à travers la foule en imitant les inquiétants hululements des *jack-in-the-green*. Aussitôt, Diane se retourna vers la scène. Elle était folle d'inquiétude. Mais les deux hommes s'étaient volatilisés et elle vit avec soulagement Martin et Thomas qui marchaient gaiement vers elle, en échangeant des coups de coude.

La jeune fille se sentait totalement abattue par les paroles de celui qui se faisait appeler Tredekeiles. Et même la compagnie joyeuse des deux enfants de Will ne parvint pas à la guérir du sentiment de désolation qui à présent l'habitait.



Assis à la table de Will, Robin supportait sans broncher le regard croisé et lourd de reproches de sa propre fille et de son petit neveu.

— Père, tu avais dit à Thomas que tu irais le voir. Tu n'as pas tenu parole...

— Il fallait bien que j'aide Isabel à ranger son étal, répondit-il en contemplant la saucisse grillée que lui avait servie Will, il y avait de cela un moment déjà.

— Tu ne manges pas ? s'inquiéta son neveu. Tu es de nouveau souffrant ?

— Je vais très bien... Mais je n'ai pas faim...

Isabel, au bout de la table, ne pipait mot. Elle ne semblait pas avoir plus d'appétit que Robin.

— Ça s'est si mal passé que ça, à Smithfield ?

— Pas si mal, non, répondit évasivement la jeune femme.

— Ah, vous ne faites pas une joyeuse compagnie, ce soir, bougonna Will avant d'engloutir une demi-saucisse d'un seul coup de dents.

Diane était profondément troublée par le comportement de son père. Robin avait bien des défauts – sa fille lui en voyait en tout cas beaucoup –, mais il respectait toujours une parole donnée, même à un enfant. Que lui arrivait-il ?

— C'est moi qui ai écrit la pièce, révéla soudain Will, surtout dans l'espoir de meubler le silence pesant de la tablée.

— Je l'aurais deviné, lui dit Diane en se forçant à esquisser un sourire. J'ai reconnu ton sens très personnel de la métrique.

— Ah, je n'ai jamais rien entendu à cela... Je suis sans doute un piètre poète.

— Et frère Tuck, il était vraiment tel que tu le présentes ?

— Pire que ça ! Nous l'avons vu un jour manger en un seul repas, un canard entier, une poule, deux livres de mouton, quatre ou cinq truites, trois pains et un gros flan. Et je ne compte pas les fruits, le vin et la bière.

— Qu'est-il devenu ?

— Tu as vu les ermites aux portes de la ville ?

— Oui.

— Il est l'un d'eux. Il vit de l'aumône dans les murs d'Aldgate.

Diane songea à ces araignées humaines terrées dans des alcôves humides et n'ayant pour seule paille que du salpêtre, qui les avaient accueillis lors de leur entrée dans Londres. Comment le roi des gloutons, le plus gros mangeur d'Angleterre, pouvait-il être devenu l'un de ces anachorètes ? Lui qui était si gras qu'il devait choisir pour montures des bêtes à l'échine solide, sous peine de leur briser le dos... C'était aussi étrange que d'imaginer un homme devenir femme.

— Tu sais, Diane, poursuivit Will, les yeux levés vers les cochonnailles du plafond, les hommes sont inconstants, ils changent. La volonté du Seigneur est un mystère insondable. Et parfois, cela me terrifie... Alors, j'évite d'y penser trop souvent. Mais si je n'avais qu'un conseil à te donner, ma chère cousine, ce serait celui de ne jamais faire confiance à une créature animée.

— Mais toi, tu as bien fait confiance au porc, et ça t'a réussi.

— Mon travail, c'est la viande, pas l'élevage... Au bois, à la pierre, au métal, tu peux donner ta confiance. Ils sont faillibles, comme toute chose, mais, eux, au moins, ils ne te trahiront pas.

Diane acquiesça tout en regardant en coin son père qui paraissait de plus en plus absent. Les mots de Will s'adressaient autant à elle qu'à Robin, et la jeune fille sentit toute l'amertume qu'ils recelaient. Les larmes lui montèrent aux yeux lorsqu'elle comprit, avec l'implacable raison de son âge, que ce dont elle se languissait n'était pas Loxley, le château et ses terres, mais l'insouciance de son enfance.

Et il n'existait aucune route susceptible de la ramener à cet endroit-là.



Cette nuit encore, Robin répondit à l'appel de Sherwood et s'enfonça dans un grand rêve vert. Diane n'entendit toutefois pas s'élever le murmure de l'invocation au dieu cornu. Car, peu après complies, elle se leva, enfila ses vêtements, en prenant soin, cette fois, de récupérer sa dague dans le linge sale, et quitta la demeure de Will sur la pointe des pieds.

Le brouillard avait envahi les rues. Depuis les berges de la Tamise, il s'écoulait à travers les artères de la cité, ouatait les sons, effaçait la crasse, les tombereaux d'ordures, les rigoles qui débordaient de leur eau souillée. Il n'était pas très épais et avait tendance, au moindre souffle, à s'effiloche en volutes ondulantes qui ressemblaient à des fantômes.

Sitôt dehors, les narines de Diane furent agressées par l'odeur de vase, de poisson mort et d'excréments. Car tel était le parfum de la brume londonienne. Comme si la Tamise avait

décidé d'exhaler tous les méphitismes que charriait son cours.

Quand la jeune fille traversait une écharpe de brouillard, elle sentait sa moiteur écœurante gorger les fibres de sa robe, et un frisson fiévreux la traversait. En tout cas, ainsi que Tredekeiles l'avait prédit, il n'y avait pas un chat dans les rues. Juste ces longs spectres qui glissaient le long des façades ou qui rampaient sur le sol.

Diane n'eut aucun mal à se repérer, malgré la brume. Durant deux jours, elle avait appris à s'orienter dans la cité, et s'était familiarisée avec ses principaux axes. Et puis la cathédrale Saint-Paul était, avec la Tour Blanche, le plus haut édifice de Londres. Elle apparaissait au-dessus des toits et du brouillard comme le dos gibbeux d'un énorme monstre marin. Les flèches qui coiffaient ses arcs-boutants ressemblaient à des épines, et la lumière diffuse que l'on devinait à travers ses vitraux rappelait l'éclat irisé d'énormes écailles.

Diane se demanda si les architectes n'avaient pas cherché à évoquer le grand poisson ayant servi de vaisseau au prophète Jonas. La jeune fille ignorait que ce monstre de pierre vers lequel elle marchait en était à sa quatrième incarnation, et avait poussé sur les ruines de celles qui l'avaient précédée. Saint-Paul avait été détruite par le feu à trois reprises : en 675, alors quelle n'était qu'une modeste église en bois, en 962, puis en 1087, au tout début du règne de William II. Mais les Londoniens étaient opiniâtres. Sitôt les incendies éteints, ils se remettaient au travail.

Des échafaudages s'élevaient encore contre les murs de la cathédrale, et il restait des parties de toit à couvrir. Cela faisait pourtant presque cent vingt ans que l'on œuvrait à son édification.

Diane erra un moment, le nez en l'air, autour de cette baleine échouée dans la ville, hésitant entre effroi et admiration. Fallait-il une telle débauche de pierres pour rendre hommage à Dieu ? Elle louvoya entre les arcs-boutants, passant de l'ombre la plus noire à la clarté argentée que la lune peignait dans le brouillard. Tredekeiles tardait à se manifester, et Diane commença à se demander s'il ne s'était pas simplement joué d'elle.

Pourtant, l'adolescente n'avait pas hésité longtemps avant de quitter sa couche pour s'aventurer dans les rues, malgré le couvre-feu et les châtiments qui attendaient les coureurs de nuit. Elle ne voyait pas quel autre choix aurait pu être le sien. Soupirer, encore ? Jusqu'à rejeter assez d'air pour faire naître un vent nouveau ?

Enfin, alors que l'impatience la faisait jurer entre ses dents – elle se mettait à adopter certaines coutumes londoniennes –, Diane aperçut l'individu. Elle avait dû passer devant lui à plusieurs reprises. Il s'était sans doute tenu caché dans l'ombre, dos appuyé contre le mur de la cathédrale, jusqu'à ce qu'il juge avoir assez longtemps fait tourner la jeune fille en bourrique et daigne s'avancer hors des ténèbres.

— Je pensais que tu ne viendrais pas, dit-il à voix basse avec son inimitable accent.

— Alors, tu penses mal, Tredekeiles, lui répondit Diane en écarquillant les yeux pour parvenir à mieux distinguer son interlocuteur.

Celui-ci lui facilita la tâche en faisant un pas en avant. Il n'était pas très grand, plutôt filiforme, avec un visage pâle et osseux, une bouche très fine, des yeux peut-être verts ou bien cyan, difficile à dire dans la nuit, et des cheveux dont les mèches alternant le brun et le roux tombaient sur son front plat. Il devait avoir une vingtaine d'années, guère plus. Ses traits, son expression, ne ressemblaient en rien à ceux des pendants qui s'en étaient pris à Diane.

Tredekeiles portait un nom qui signifiait l'ignominie, mais il possédait des airs de prince plutôt que de malandrin.

Diane hésita toutefois à le trouver beau. Du moins, si elle admettait qu'il puisse être beau au sens commun du terme, elle voyait dans sa physionomie autre chose ; une ombre de bassesse, de crapulerie, une petite laideur cachée. Ce qui le distinguait des chevaliers de romans, figés dans leur perfection. Et tellement ennuyeux...

— Est-ce que tu es prête, Diane ? lui demanda-t-il, une main posée sur la hanche, un peu crânement.

— Prête à quoi ?

— À connaître le vrai visage de Londres.

— Mais pourquoi y tiens-tu ?

— Parce que tu es la fille de Robin des Bois et que tu t'es montrée capable de sauver ta peau... Et parce que tu me plais.

Diane considéra ces trois explications, mais aucune ne la satisfait vraiment. Sauf peut-être la dernière qui avait le mérite de la franchise.

— Tant que tu ne poses pas tes pattes sur moi, ça me va, dit-elle finalement.

— Je ne suis pas l'un de ces rats de ruelle. Je ne rançonne que les bourses, pas les corps... Suis-moi à présent. Je vais te montrer ce que cache cette cité. Mais sois prévenue. Ce spectacle-là, c'est celui de l'épouvante, et toute ta vie durant, tu t'en souviendras.

La plume tremble dans ma main tant la colère m'étreint encore. J'ai dû, avant le soir, assister à une grotesque farce jouée par une bande d'horribles marmots parmi lesquels se trouvait l'aîné de Will l'écarlate. Ils mériteraient tous de recevoir de ma main la bastonnade. Je leur apprendrai, moi, à chanter, et sur tous les tons de la liturgie.

On m'y dépeignait ridicule, pataud, incapable. Et les gens riaient à mes dépens. Voilà quelle est ma postérité. Robin, grâce à toi, on se gausse de moi jusqu'à Londres. Néanmoins, je ne dois pas me laisser emporter, sous peine de commettre un grave péché d'orgueil. Dieu a montré la voie qu'il me revenait de suivre, et rien ne doit m'en détourner.

À la fin de la représentation, Diane s'est entretenue avec l'un de ces histrions costumés que l'on appelle jack-in-the-green. Je n'ai hélas pu entendre ce qu'ils se sont dit. J'ai décidé de suivre l'homme-buisson quand il a quitté la place dans l'espoir d'en apprendre un peu plus à son sujet. Mais celui-ci m'a semé avec une telle facilité que je me demande s'il n'a pas fait usage d'un quelconque ensorcellement. Je n'ai retrouvé de lui que son costume, posé à la manière d'une hutte au milieu d'une ruelle.

Il me semble que la ville tout entière s'ingénie à tendre un traquenard à l'innocente enfant de Robin. Maudite cité ! Corruptrice ! Vile catin ! Ce ne sont pourtant pas les châtiments qui ont manqué de la frapper. Mais elle renaît toujours de ses cendres, animée d'une horrible vigueur que ni le sang ni le feu ne parviennent à entamer.

Un jour viendra, pourtant. Le ciel s'embrasera. Les anges furieux cracheront des flammes. Les clochers ne sonneront pas le tocsin, ils hurleront. Et cette fois, la mère des vices ne se relèvera pas. Et ceux qui ont tété ses mamelles durant tous ces siècles mourront au terme d'atroces agonies.

Dieu seul, alors, reconnaîtra les siens.

Cette nuit, je ne prendrai nul repos. Car mon instinct me souffle qu'un événement fâcheux va survenir. Depuis les volets entrouverts de ma triste chambre, je vois monter la brume. Et cela ne fait que confirmer mes inquiétudes, car le crime aime à se napper de brouillard.

Mais je saurai aussi en tirer profit.

CHAPITRE IX

Tredekeiles avait une façon très particulière de se mouvoir. On aurait dit qu'il imitait les volutes du brouillard, qu'il serpentait lui aussi contre les façades. Jamais il ne se tenait droit, ses genoux étaient toujours pliés, son dos courbé, sa tête rentrée dans les épaules. Son vêtement avait la même couleur que les murs de la cité, mélange de suie et d'argile rouge ; et à plusieurs reprises, Diane le perdit de vue. Tredekeiles réapparaissait alors comme si les ombres ou la brume venaient de l'engendrer, parfois à quelques mètres d'elle, parfois si près qu'il pouvait murmurer à son oreille.

— Londres est une cité de pierre, de feu et de sang, lui soufflait-il alors. Autrefois, on y adorait le dieu Mithra, né d'un rocher et portant dans une main un flambeau, dans l'autre un couteau. Ce sont les trois symboles secrets de Londres. Ce qui a été ne disparaît jamais. On construit sur le passé. Les morts sont toujours là, juste sous nos pieds... Tout comme les dieux qu'ils ont adorés.

Tredekeiles s'arrêta devant une épaisse grille de fer qui fermait une trouée carrée au milieu de Walbrook Street. Il s'agenouilla et invita Diane à l'imiter. Un air humide et froid montait entre les barreaux, et l'on entendait le grondement sourd de l'eau.

— La lune est haute. Regarde attentivement.

Il pointa son doigt vers l'obscurité. Diane aperçut en effet le cours bouillonnant de la rivière Walbrook qui passait sous la rue. Bien que son eau soit opacifiée par la saleté qu'elle charriait, il lui sembla distinguer son fond éclairé par la lune qui était presque au zénith. Celui-ci était jonché de ce que la jeune fille prit d'abord pour des morceaux de vaisselle. Mais lorsque ses yeux se firent aux ténèbres de cet égout, elle réalisa qu'il s'agissait de crânes humains englués dans la vase. Cette vision la glaça tout autant que la voix murmurante de Tredekeiles à son oreille.

— Lorsque le duc de Cornwall, Asclepiodotus, envahit Londres, il fit décapiter tous les Romains et jeter leurs têtes dans la Walbrook. Elles y sont toujours, par centaines. Personne n'a pris la peine de les en retirer et de les ensevelir. Sais-tu pourquoi ?

Diane, sans pouvoir détacher son regard des ossements, admit son ignorance.

— Parce que les vrais maîtres de la cité tiennent à ce que les habitants arpentent chaque jour un charnier.

— Les vrais maîtres ? Qu'entends-tu par là ?

— Le Guildhall^[8] est une coquille vide, Diane. Ceux qui ont le pouvoir, ceux qui président à la destinée des citoyens, qui décident quand le feu doit être allumé, quand la pierre doit pousser sur la pierre, quand les gorges doivent être tranchées, ne se montrent jamais. Mais cette nuit, tu les verras...

Tredekeiles se releva et tendit sa main à la jeune fille. Diane l'accepta après une brève hésitation, et ils repartirent se mêler aux basses danses de la brume.

— Dis-moi, interrogea Diane, pourquoi ne croise-t-on personne, pas même un veilleur ? Et les cloches, je ne les ai pas encore entendues sonner...

— Certaines nuits, les cloches ne sonnent pas, et il faudrait être fou pour mettre un pied dehors.

— Et toi, tu l'es, fou ?

— Moi, c'est différent. Maintenant, faisons silence.

Ils prirent la direction de la Tamise en suivant le cours souterrain de la rivière Walbrook. Diane ne pouvait s'empêcher de penser aux crânes qui reposaient sous la rue, elle avait l'horrible impression d'entendre craquer les os sous ses pieds, comme si elle les avait réellement foulés. Et chaque jour, il en était de même pour des milliers de passants. Ignoraient-ils la présence de cet ossuaire, ou faisaient-ils juste semblant ?

Le brouillard s'épaissit et sa puanteur ne fit que s'accroître. L'atmosphère devint terriblement pesante et pas seulement à cause de cette fétide humidité. Quelque chose dans l'apparence même de la ville était en train de changer. Les façades devenaient suintantes, les toits avaient l'air de s'avachir, le sol s'amollissait. Tout ceci n'était évidemment qu'une illusion des sens due à la brume et à la lumière froide de la lune, au silence aussi, tellement improbable. Diane entendait sa propre respiration pour la première fois depuis qu'elle était à Londres.

Ils débouchèrent sur Candlewick Street et se postèrent à l'angle d'une ruelle. Tredekeiles montra du doigt une petite cour pavée au sud de la rue. Au milieu de cette cour, comme une quenotte branlante dans une bouche édentée, se dressait une pierre taillée. Elle n'avait pas plus de deux ou trois pieds de hauteur et ressemblait à un chapiteau de colonne à peine dégrossi.

— C'est la pierre de Brutus le Troyen, chuchota Tredekeiles. Sais-tu que Brutus tua son père Aeneas d'une flèche, et que, plus tard, la déesse Artémis lui apparut en songe et lui ordonna de faire voile vers l'Angleterre pour y fonder une cité aussi puissante et magnifique que l'ancienne Troie ? Artémis que les Romains appelaient Diane... Curieuse coïncidence, tu ne trouves pas ? On dit qu'il a amené cette pierre avec lui. On prétend aussi que Londres disparaîtra lorsque ce caillou tombera en poussière...

— Pourquoi me racontes-tu ces légendes ? Ce n'est qu'une borne, comme il y en a à chaque carrefour.

— Tu fais erreur, Diane. C'est beaucoup plus qu'une simple pierre. Attends, sois patiente, ils vont venir. Et lorsqu'ils seront-là, ne te fais ni voir ni entendre d'eux, car tu scellerais notre destin.

— De qui parles-tu ?

— Des corbeaux... Taisons-nous, à présent. Il en va de notre vie.

Ils observèrent un moment la pierre. Était-ce donc ça, le fameux vrai visage de Londres, celui qui devait épouvanter Diane ? L'adolescente se demanda soudain ce qu'elle faisait là dans le brouillard qui commençait à lui glacer la chair. Elle en vint à regretter la tiédeur de son lit, les ronflements de Will, les murmures de son père...

Diane sentit soudain la main de Tredekeiles se refermer sur son épaule et esquissa une grimace. Les garçons sont tous les mêmes, ils ont beau faire serment, ils ne peuvent jamais s'empêcher de toucher. Mais, alors qu'elle s'apprêtait à tordre le bras au jeune homme, histoire de lui rappeler sa promesse, elle vit la noire silhouette d'un corbeau fendre la brume et se poser dans la cour, à quelques pas de la pierre. La jeune fille se tourna vers Tredekeiles dont le regard n'exprimait aucune lubricité, juste de la peur.

D'autres corbeaux vinrent se joindre au premier ; sept en tout, disposés en cercle autour de la pierre de Brutus. Comment de simples oiseaux pouvaient ainsi former une ronde parfaite, chacun se tenant à même distance de ses voisins ?

La respiration de Tredekeiles trahissait sa terreur. Diane l'entendait souffler à son oreille et pouvait sentir l'haleine poivrée qu'exhalait sa bouche.

La pierre rougissait ! Non pas telle une braise attisée par un soufflet, plutôt comme si du sang s'était mis à couler des porosités de sa matière.

Les corbeaux commencèrent alors à battre des ailes, très lentement, sans un bruit, et Diane, estomaquée, les vit grandir. Elle refusa d'abord de l'admettre : la fatigue lui jouait des tours, elle se croyait éveillée, mais rêvait peut-être, ou bien la brume l'avait rendue fébrile. C'était bien réel, Diane ne souffrait ni de fièvre ni de somnambulisme. Les oiseaux grandissaient sous ses yeux et l'usage de la raison n'y changeait rien. Ils avaient à présent la taille d'un enfant. Leurs corps s'allongeaient, leurs têtes s'élargissaient, les pattes frêles sur lesquelles ils se dressaient s'épaississaient.

Un mot vint à l'esprit de Diane : métamorphoses... Elle l'avait appris en lisant le grand poète latin Ovide l'hiver dernier. Quand les êtres se transforment par leur propre volonté ou par celle des dieux.

Et l'adolescente assistait à l'un de ces miracles quelle pensait n'exister que dans les songes.

La pierre de Brutus était à présent écarlate.

Les corbeaux poursuivaient leur métamorphose. Leurs ailes devenaient bras et leur plumage un épais et noir tissu. De l'apparence première, il ne restait que le bec : un rostre lustré au milieu de ce que l'on pouvait à présent appeler un visage.

Tredekeiles appuya ses lèvres sur l'oreille de Diane. Il murmura aussi bas que possible :

— Les voilà, les vrais maîtres de Londres...

Puis sa bouche glissa sur le lobe pâle de l'adolescente et y déposa un baiser. Diane resta impassible. Il aurait pu l'embrasser sur la bouche qu'elle n'aurait pas plus réagi tellement cette diablerie accaparait son esprit.

Les corbeaux avaient cédé la place à des hommes aux corps lourds vêtus d'épaisses robes noires et de capuchons. Leurs becs qui saillaient là où auraient dû se trouver leurs nez pouvaient encore passer pour des masques, mais il émanait d'eux une flagrante inhumanité.

Ils n'avaient d'humain que l'apparence.

Et la jeune fille en fut pleinement persuadée lorsqu'elle les entendit parler dans un latin qui n'avait rien de commun avec celui dont on usait dans les églises. Elle le comprenait toutefois. Leurs voix n'étaient pas des croassements comme on aurait pu l'imaginer, mais elles ne semblaient pas sortir de leurs bouches, et Diane eut l'impression que les écharpes de brume qui glissaient sur la rue discutaient à leur place.

— Seigneur de la pierre, feu qui dévore la terre, sang qui rougit le ciel, eaux sombres de Tamesas^[9]... O grand roi aux sept noms, père des géants, hideuse est ta force, hideux est ton pouvoir. Les vierges saignent lorsque tu souffles sur elles depuis la colline de Ludgate ; les murs se fissurent sous tes pas ; les morts se lèvent de l'argile pour te saluer comme nous te saluons. Tu es Londos. Férocité des férocités. Tu es le roi Lud. Tu es les portes et les murailles de Caer Lud. Tu es la viande crue et les dents qui la dévorent... Dis-nous, ô Mithra, ce qui te fait frissonner. Désigne nos ennemis pour que nous soyons en mesure de les exterminer.

Un à un, les sept corbeaux touchèrent la pierre de Brutus du bout de leurs doigts gantés, et celle-ci commença à tourner sur elle-même avec un bruit de meule. Lorsque l'adolescente la vit s'élever, pied après pied, jusqu'à la hauteur des toits des maisons alentours, elle réalisa que la pierre n'était que l'extrémité visible d'une sorte d'obélisque plantée dans le sol de Londres.

La colonne projetait sur la rue une ombre carmin à la manière d'un gnomon^[10] de cadran solaire, et celle-ci pointait droit en direction du nord.

— Je n'avais jamais assisté à ça, soupira Tredekeiles d'une voix plus sonore qu'il ne l'aurait souhaitée.

L'un des corbeaux, celui qui se tenait le plus près de la chaussée, tourna la tête vers l'angle de la rue. L'air se figea dans la gorge de Diane et un frisson d'effroi lui parcourut l'échine. L'incube, le démon, de quelque espèce qu'il soit, scruta les ténèbres d'un regard dont la jeune fille ne distinguait que l'éclat.

« Il ne me voit pas, se répéta-t-elle à plusieurs reprises pour essayer de s'en convaincre, je suis cachée, il ne peut me voir, il fait trop sombre dans ce coin de rue... » Mais une autre voix dans son esprit lui suggérait au contraire, avec une épouvantable logique : « Certaines bêtes voient parfaitement même dans la nuit la plus noire. Les corbeaux ont peut-être ce don... »

— *Quidam*, souffla brusquement le corbeau sans toutefois esquisser un geste.

Les autres se retournèrent aussitôt, et l'ombre du gnomon pivota également de quelques degrés pour indiquer l'angle de la rue, comme le bâton dans les mains d'un sourcier. Diane vit avec horreur son extrémité s'allonger vers ses pieds et ceux de Tredekeiles. Cette ombre rougeâtre ressemblait à une longue étoffe de soie recouvrant la chaussée sans épouser ses formes.

Ils reculèrent de quelques pas, mais n'osèrent pas prendre la fuite. La jeune fille sentait que ses jambes, qui flageolaient sous l'effet de la peur, seraient de toute façon incapables de la porter.

— Malheur aux audacieux, jeta l'un des corbeaux.

— Sur eux, le sang et le feu, dit un deuxième.

« Nous sommes morts, pensa Diane. Et moi, je ne veux pas mourir ici, dans cette cité. »

Les doigts de la jeune fille se refermèrent sur la poignée de la dague qu'elle portait à la

ceinture dans un fourreau de cuir. Mais à quoi bon... Sa terreur était si intense que le plus infime geste lui coûtait une énergie considérable.

Une douleur aiguë s'éveilla dans son ventre et Diane sentit son sang couler le long de sa cuisse. Elle baissa les yeux. La pointe de l'ombre écarlate touchait à présent le bout de son pied. Entre ses jambes, un filet de sang sinuait vers le reflet de l'obélisque. Et ceci défiait la logique, car la rue était en légère pente et le liquide aurait dû couler dans l'autre sens.

Les regards des corbeaux convergeaient vers elle... vers elle seule ! Ces êtres n'avaient que faire de Tredekeiles. L'adolescente était l'unique objet de leur attention.

Plusieurs noms furent prononcés. Ils n'étaient qu'une suite de sons gutturaux, de rauquements. Il aurait fallu à Diane deux gorges et deux langues pour les répéter. S'agissait-il de mots magiques, de malédictions ou des noms secrets de divinités anciennes ? En tout cas, elle se sentait comme un fantassin sans armure qui voit fondre sur lui une volée de flèches.

Le sang de la jeune fille entra en contact avec l'ombre sur le sol, et celle-ci, brusquement, se détourna. Elle glissa contre les façades de Candlewick Street, précédée d'un léger souffle d'air qui fit grincer les volets clos, puis se figea à nouveau en indiquant cette fois l'est.

Les corbeaux se turent. Diane les vit hésiter. Ils semblaient ne plus savoir vers où se tourner.

Tredekeiles saisit la jeune fille par le poignet. Il avait les doigts glacés. Il la tira vers la ruelle en essayant de dire quelque chose, mais de sa gorge, étreinte par la peur, ne sortit qu'un souffle. Diane trébucha. Ses genoux refusaient de se plier. Son corps était aussi souple que celui d'un épouvantail. Elle parvint quand même à faire quelques pas, le cou tordu vers la cour et son obélisque pivotant. Les corbeaux ne la regardaient plus, mais l'adolescente ne se sentait pas pour autant libérée de la terreur qu'ils lui inspiraient.

Diane clopina à la suite de Tredekeiles qui, lui, avait recouvré l'usage de ses jambes.

— Presse-toi, pantela-t-il, nous avons une petite chance...

Il tourna sur la droite, dans une ruelle boueuse bordée de maisons aux toits de chaume. Il poussa d'un coup de pied une barrique aux arceaux défaits et révéla à la base d'un mur aveugle une sorte de soupirail.

— Glisse-toi là-dedans.

Diane n'en avait aucune envie. Le soupirail avait l'allure d'une bouche édentée attendant avec gourmandise que l'on pousse vers elle les ordures de la rue.

Tredekeiles cracha un juron et la jeune fille le vit plonger dans l'ouverture. Il disparut un instant dans les ténèbres du soubassement, puis ses bras tendus ressurgirent.

— Viens !

Diane entendit un battement d'ailes et un croassement tout proche. Quel genre de corbeau était-ce ? Elle n'eut pas envie d'attendre qu'il se pose pour le savoir. Elle s'accroupit, attrapa les mains de Tredekeiles, et se laissa englober dans cette bouche noire aux exhalaisons de moisissure et d'urine.



La jeune fille ne parvenait à voir que la lunule du soupirail à hauteur de son visage. Le reste était plongé dans les ténèbres. Le sol sous ses pieds émettait des bruits spongieux. Quelque part, de l'eau gouttait.

— Où sommes-nous ?

L'écho de sa question, pourtant murmurée, la surprit. Il n'en finissait pas de résonner avec l'ampleur d'un chant montant du cœur d'une cathédrale.

— Dans mon royaume, lui répondit Tredekeiles.

« Je tombe sur un prince et il faut que ce soit celui des culs-de-basse-fosse », pensa Diane qui commençait à recouvrer ses esprits et le tempérament qui va avec.

— Ton royaume pue, dit-elle.

— C'est exact. Mais je n'en ai pas d'autres. L'odeur qui écoëure ton joli petit nez est celle de la misère... Tu ne t'es pas demandé où vont tous ces mendiants, ces indigents qui peuplent les rues de Londres, lorsque la nuit tombe ? Ils vont en mon royaume.

Deux étincelles éclairèrent fugacement les voûtes et les murs d'une cave, puis une flamme, qui avait bien du mal à s'élever tant l'atmosphère était humide, se mit à crépiter au bout d'une torche. Une fumée fuligineuse à l'odeur d'amadou vint caresser le plafond.

La lumière de la torche que venait d'allumer Tredekeiles avec un briquet à silex accentuait les reliefs de son visage. Il semblait alors plus vieux qu'il n'en avait eu l'air sous la clarté de la lune.

Diane distingua sur sa gauche un couloir aux murs de guingois, aussi bas qu'étroit. Tredekeiles s'y glissa en laissant derrière lui un panache de fumée, et la jeune fille n'eut pas d'autre choix que de le suivre ; elle ne tenait aucunement à se retrouver seule dans l'obscurité.

Le sol d'argile ocre était jonché de morceaux de bois, de tessons, d'ossements de bêtes et de briques cassées. Les chausses de Diane s'y enfonçaient et elle devait à chaque pas consentir à un effort supplémentaire pour arracher ses pieds de cette gangue.

La douleur s'était dissipée dans son ventre, et son sang avait cessé de couler, mais elle se sentait affreusement sale, souillée, à l'image de ce qui l'entourait. Il y avait de longues tramées de vase brune sur sa robe et les mèches de ses cheveux qui battaient contre ses épaules étaient raidies par la boue.

— Londres est comme une pièce de monnaie, commença à réciter Tredekeiles tel un bonimenteur au discours bien rodé. Elle a un côté face et un côté pile. Tu es à présent du côté pile, Diane, celui de la mauvaise fortune, celui qu'on ne veut pas voir lorsque la pièce jetée retombe dans la paume.

— Pourquoi prétends-tu que c'est ton royaume ? lui demanda Diane. Pour m'impressionner ? J'ai passé l'âge, tu sais. Ce sont les enfants qui s'inventent des royaumes.

— Les enfants et les gens qui ne possèdent rien...

Tredekeiles s'arrêta et se tourna vers Diane. Comme ils se tenaient tous deux courbés, leurs fronts se touchèrent presque. La jeune fille pouvait sentir la chaleur de la torche dont la lumière dansait sur sa joue.

— Quoi ? jeta-t-elle avec une pointe d'agacement.

— Je voulais te regarder... Tu es très belle... Et je n'ai jamais vu une telle beauté par ici. Dans ce royaume de laideur, la jeunesse n'existe pas. Les enfants naissent flétris. C'est

étrange, car je t'y trouve malgré tout à ta place.

— Sans doute parce que je suis épuisée et couverte de crasse, et que j'essaye vainement de comprendre tes propos. Tu me montres des choses, mais tu ne m'expliques rien. Ces diableries, là-haut, qu'était-ce ?

— Je l'ignore... Ils se réunissent chaque début de mois autour de la pierre de Brutus, ils parlent mais je n'entends rien à leur latin. En tout cas, je n'avais jamais vu s'élever la pierre.

— Ces corbeaux sont ceux qui nichent sur la Tour Blanche ?

— Peut-être bien... Tu es allée voir la Tour Blanche de près ?

Diane hocha la tête et demanda :

— Sert-elle vraiment de prison à des géants ?

— Oui... Gog et Magog. Ils gisaient autrefois sous l'abbaye de Westminster. Les moines bénédictins veillaient sur leur sommeil. D'autres l'avaient fait avant eux. Mais Guillaume le Conquérant les a déplacés dans la forteresse dont il avait ordonné l'érection. Il espérait que leur seule présence mettrait Londres et ses habitants à ses pieds...

— Et c'était mal les connaître, n'est-ce pas ?

— Pour sûr... Les douves, c'est le roi Richard qui les a fait creuser au retour de sa captivité. Quelque chose avait commencé à troubler le sommeil des géants. Je m'en souviens, j'étais gamin. Chaque nuit, ou presque, on les entendait gronder... Même les corbeaux n'osaient plus nicher sur les créneaux... À la même époque, ton père menait sa petite bande et se faisait une place dans la légende.

« Si Tredekeiles était enfant à cette époque, alors il doit avoir entre vingt et vingt-cinq ans », calcula Diane. À la lumière de la lune, elle lui aurait donné moins, dans le halo de la torche, dix ans de plus. Mais peut-être qu'il lui mentait, qu'il inventait ces histoires dans le seul but de l'impressionner. Les garçons ont toujours tant de choses à raconter, et quand on y regarde de plus près, on ne voit que vanteries, crâneries, orgueil et désirs inassouvis.

— Si ces deux géants existent vraiment, comment de simples douves pourraient les arrêter ? demanda-t-elle. Ce serait pour eux aussi aisé de les enjamber que pour nous de franchir un caniveau.

— Ce ne sont pas des douves ordinaires. Sur les centaines d'ouvriers qui ont travaillé à leur creusement, bien peu ont été revus ensuite.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il y a eu beaucoup trop d'accidents... Du sang a coulé dans ces douves. Des cadavres y ont été abandonnés.

— Selon toi, elles auraient été ensorcelées ?

— Après ce que tu as vu cette nuit, tu doutes encore que ça ne puisse pas être le cas ?

— Je suis comme Pyrrhon, je doute de tout, et même de ce que j'ai vu. Londres n'est que spectacle et illusion. Cette ville est peuplée d'acteurs. Et dans ton genre, tu n'es pas le moins doué... Bon... Si nous restons encore une minute de plus comme deux bossus qui s'admirent, je n'arriverai plus jamais à déplier mon dos... Je suis fatiguée, Tredekeiles, et je voudrais rentrer chez mon cher cousin et me remplir le ventre de sa mortrewe. C'est dire ma lassitude.

Le jeune homme esquissa un sourire. Puis ses lèvres s'avancèrent. Mais la main de Diane s'interposa avant qu'elles n'aient atteint les siennes. Tredekeiles se contenta d'embrasser sa

paume, ce qui eut l'air, au demeurant, de le satisfaire.

— Je me disais bien, soupira Diane en s'essuyant la main sur son bliable. Tu as encore la plupart de tes dents, il me semble. Ça me peinerait que tu te mettes à les semer comme des miettes de pain rassis.

— Alors, vraiment, je ne te plais pas ?

La jeune fille haussa les épaules.

— J'ai croisé pire que toi...

Tredekeiles abdiqua sans ajouter mot. Il fit volte-face et reprit sa marche à travers le couloir. Diane ressentit alors un vague embarras.

En un autre lieu, moins sombre et moins puant, peut-être que sa main serait restée sur sa hanche.

CHAPITRE X

Jamais, en arpentant les rues de Londres, Diane n'aurait soupçonné ce qui se trouvait en dessous. Le petit château de Loxley possédait bien des souterrains, mais ils se réduisaient à une antichambre et un couloir qui débouchait derrière un muret à quelques yards de la demeure. Enfant, Diane les empruntait régulièrement pour aller jouer dans les pâtures. Ces souterrains ne lui inspiraient aucune peur. Leur plus grand péril se résumait à quelques toiles d'araignées.

Mais ce qu'elle découvrit à la sortie du terrier argileux à travers lequel Tredekeiles l'avait guidée, la laissa sans voix.

— Ceci est mon palais, lui annonça le jeune homme en levant bien haut la torche.

Dans le rougeoiement de la flamme conjugué à ceux d'autres feux qui brûlaient çà et là, lui apparurent des murs de pierre pourvus de niches surmontées de frontons, ainsi que des colonnes cannelées qui supportaient de larges voûtes nervurées de briques dont la faible lumière ne révélait que la base.

Plusieurs de ces colonnes s'étaient effondrées, et les énormes pierres taillées qui constituaient leur fût gisaient pêle-mêle. Les murs avaient également subi les outrages du temps. Partout s'ouvraient de larges fissures qui vomissaient un mélange d'argile et de moellons. C'était à travers ces béances que des passages avaient été dégagés. Ceux-ci rayonnaient dans toutes les directions et Diane supposa qu'ils menaient à d'autres caves semblables à celle dans laquelle elle s'était engouffrée.

— Un temple, souffla la jeune fille ébahie, c'est un temple, n'est-ce pas ? Mais où sommes-nous exactement ?

— Sous la colline de Ludgate. Au-dessus de nos têtes, il y a la cathédrale Saint-Paul. Lorsque les cloches de la cathédrale sonnent, on a l'impression qu'elles sont suspendues à la voûte. Crois-moi, la première fois, c'est impressionnant. Mais le temple n'est qu'une parcelle des souterrains. Au cours des siècles, bien des chambres et des couloirs ont été creusés ou déblayés...

— Comment un temple peut-il se retrouver enseveli au cœur d'une colline ?

— Je l'ignore. Peut-être que ce sont les géants qui l'y ont enterré... Peut-être que la colline s'est ouverte pour l'engloutir...

Tredekeiles commença à marcher vers la partie centrale du temple. Diane l'y suivit, affligée à l'idée d'avoir l'air d'un chiot craintif talonnant son maître.

Au pied des colonnes, dans les niches, à l'entrée des passages, sur les tertres formés par les éboulements, il y avait des gens – hommes, femmes, enfants –, tous vêtus de haillons. Certains dormaient, d'autres faisaient cuire des morceaux de viande sur les braises de petits foyers, quelques-uns s'occupaient en jouant aux dés, et tout cela dans un silence recueilli. Même les bébés vagissaient en sourdine.

Ces gens ressemblaient à des ombres, des esquisses. Ils avaient l'air de ne faire qu'un avec la terre et la pierre moisie. Et si certains n'avaient pas bougé ou émis quelques bruits, Diane ne les aurait même pas remarqués.

Les mendiants de Londres, les lépreux, les estropiés, ceux qui avaient perdu leur toit ou n'en avaient jamais eu, ils étaient tous là. Et, sans doute pour la première fois de son existence, la jeune fille les observait vraiment, ces parias, sans détourner les yeux. Car d'ordinaire, le regard ne se pose jamais sur celui à qui on donne l'aumône, on n'a de considération que pour sa propre charité. Et on repart content, en se hâtant d'oublier ce pauvre corps avachi sur le parvis de l'église ou dans un coin de rue.

Un garçonnet à qui il manquait la jambe droite était assis sur une couverture maronnasse, entre deux colonnes. Il avait retroussé ce qui lui faisait office de braies et exhibait son moignon qui n'était pas encore totalement cicatrisé. Un homme, son père peut-être, se tenait à ses côtés, debout sur une béquille.

L'enfant leva les yeux vers Diane. Il ne devait pas avoir plus de six ans, mais son visage était celui d'un vieillard. La jeune fille s'arrêta et soutint le regard du garçon sans avoir idée de ce qu'elle espérait y trouver.

Tredekeiles revint sur ses pas pour chuchoter à l'oreille de Diane :

— On t'a sans doute raconté que les mendiants mutilent leurs enfants pour mieux apitoyer les braves gens. C'est un mensonge. Enfin, dans la plupart des cas... Ce garçon a été mordu par un chien et sa blessure s'est infectée. Nous avons dû nous résoudre à lui trancher la jambe... Alors, Diane, le trouves-tu assez pathétique à ton goût ? N'as-tu pas la bourse qui te démange ?

— Plutôt le poing... Où veux-tu en venir, bon sang ?

— À l'horreur, rétorqua glacialement Tredekeiles. Derrière, tu vois cette femme ? Elle ne te rendra pas ton regard, s'étant crevé les yeux quand elle avait à peu près ton âge. Parce que des étudiants, un soir de beuverie, se sont amusés à la violer. Un passe-temps comme un autre, hein ? Un veilleur passait par là. Que crois-tu qu'il a fait ? S'est-il porté au secours de la pauvre enfant ? Non, il s'est mêlé aux étudiants. Une mendiante, une misérable, ce n'est pas vraiment un crime que de la prendre contre son gré. Une confession et l'on est pardonné... Cette fille n'a plus supporté de voir le monde ensuite. Elle a préféré les ténèbres... Tu veux que je t'en raconte d'autres, Diane ? Des histoires comme la sienne, il y en a mille ici.

Diane détacha son regard de celui de l'enfant. Elle n'y avait de toute façon rien vu, à part un horrible abîme.

— Tu me reproches d'être fille de seigneur, Tredekeiles, de ne pas être née misérable ? Tu crois que le malheur ne m'émeut pas ? S'il y a une histoire que j'aimerais connaître, c'est bien la tienne...

— Mon histoire est sans intérêt.

— Tu es un habile bavard. Tu dis ne rien entendre au latin, mais je crois que tu mens. Tu as fréquenté les écoles, peut-être même l'université. Tes parents voulaient faire de toi un clerc, je suis sûre. Tu n'es pas plus né dans la misère que moi.

— C'est juste. Mon père était un riche négociant en tissu. Il fut aussi l'un des conseillers municipaux de Londres. Dans son district, il aimait plus que tout faire arracher la nuit les toits de chaume des maisons les plus pauvres, au prétexte que de telles couvertures favorisent les incendies. L'hiver en particulier, l'effet en est très revigorant, surtout sur les plus jeunes. Quand la neige tombe sur les berceaux, que l'on ne peut même plus retirer les langes d'un enfant car ceux-ci ont gelé et adhèrent à sa chair. Quel homme formidable fut mon père... J'ai fini par m'en choisir un autre. Un certain Robin des Bois dont les récits des hauts faits parvenaient jusqu'à Londres. J'ai rêvé bien des fois que j'étais son fils.

— Voici donc la raison... Alors, je ne t'intéresse que parce que je suis sa fille...

Tredekeiles ne répondit rien. Il se contenta de regarder Diane avec un air satisfait. Quelqu'un, près du mur, fut pris d'une violente quinte de toux qui résonna dans le temple en déflagrations orageuses, avant de s'achever sur un long râle.

— Encore un qui s'apprête à voyager au fil de la Tamise, jeta le jeune homme sans paraître plus ému.

Puis il reprit sa marche vers le fond du temple. Diane ressentit le fulgurant désir de repartir dans l'autre sens. Mais elle continua pourtant à le suivre, un peu par lassitude, fascinée aussi par tant de noirceur et de mystère.

Il s'arrêta devant une tenture constituée de plusieurs voiles cousus de gros fil. Cette draperie devait marquer la limite de l'opisthodomée, la partie arrière du temple, celle qui était autrefois réservée aux prêtres. Tredekeiles souleva un pan de tissu et s'inclina avec une révérence moqueuse en laissant passer devant lui la jeune fille.

— J'ai un cadeau pour toi, Diane. Mais je me demande si tu en es vraiment digne...

Dans l'opisthodomée, toutes les colonnes à une exception étaient couchées. Des grumes de chêne les avaient remplacées pour assurer l'intégrité de la voûte qui, sans ce renfort, se serait certainement effondrée. Comment avait-on pu apporter ici des troncs d'arbres entiers ? Ces pièces de bois étaient en tout cas âgées de plusieurs siècles.

Des meubles s'accumulaient contre les murs en échafaudages branlants. Un ruisseau qui semblait sourdre du sol traversait la salle, et de petites grenouilles à la peau terne s'y baignaient. Une table sans pieds faisait office de pont. Dans le fond, se trouvait une chaire ouvragée dont le siège était recouvert d'une épaisse pelisse. Cinq pliants en bois étaient disposés autour de ce trône. Une statue de marbre se dressait à côté. Il était difficile d'en identifier le sujet car il lui manquait les bras et son corps avait été atrocement peinturluré. On lui avait même ajouté des seins modelés dans de l'argile, et un sexe féminin entouré de brins de paille.

Tredekeiles franchit la table d'une démarche princière dont le ridicule fit glousser Diane. Il tira hors du bric-à-brac insensé qui reposait contre les murs un long coffre sculpté. De part et d'autre de la serrure en fer, des médaillons montraient des scènes de chasse au cerf.

Le jeune homme poussa le coffre vers Diane, avant de venir s'asseoir sur la chaire.

— Ouvre-le...

Une expression sardonique se peignit sur le visage de la jeune fille.

— C'est ta salle du trône, je suppose...

— On peut dire ça. Tout ce que tu vois ici a été volé à de riches marchands, seigneurs, ecclésiastiques de Londres et de ses environs.

— Et tu accumules tout ce fatras pour le seul plaisir de le voir pourrir ?

— En quelque sorte.

— Ce coffre, c'est aussi le produit d'un larcin ?

Tredekeiles opina.

— Ne me dis pas que ton père n'a jamais offert à la douce Marianne quelques bijoux ou vêtements volés.

Le regard de Diane se fit assassin.

— D'abord, ma mère n'était pas « douce ». Elle avait beaucoup de caractère, et si Robin lui avait fait cadeau d'un bijou volé, elle le lui aurait fait manger, et pas nécessairement par la bouche. Et ce que mon père soustrayait aux nantis, il le redistribuait aux pauvres. Tout ce mobilier qui moisit ici, lui, il l'aurait changé en farine pour nourrir les ventres des affamés.

Tredekeiles émit un petit ricanement avant de se laisser aller contre le dossier de son trône.

« C'est le mot farine ou le mot affamé qui le fait rire ? », s'interrogea Diane, de plus en plus excédée par le comportement de son hôte.

— Au début, nous vendions les meubles... jusqu'à ce que l'homme avec qui l'on négociait, un Français, nous trahisse. Ce qui coûta la vie à quelques-uns de mes meilleurs voleurs. Alors, maintenant, on se contente de les accumuler. Ça fait du bois pour le feu... S'il te plaît, jette au moins un œil à mon cadeau. Rien ne te force à l'accepter.

Diane alla jusqu'au coffre et souleva prudemment le couvercle sans cesser de jeter de fréquents et noirs regards à Tredekeiles, qui se grattait le cou tout en l'observant de biais. La jeune fille avait la ferme intention de refuser, et le plus dédaigneusement possible, ce présent, quel qu'il fût.

À l'intérieur du coffre, un arc long reposait sur une fourrure d'hermine.

Et c'était indiscutablement le plus bel arc que Diane eût jamais contemplé. Même l'arme de son père n'aurait pu rivaliser avec celle-ci. Elle passa ses doigts le long du bois : de l'if au grain le plus fin, ouvragé à la perfection, avec des courbures d'une symétrie sans défaut. Ses extrémités étaient munies de petites cornes noires, un raffinement qui améliorait l'amortissement de la corde et par conséquent la puissance d'éjection de la flèche.

Le coffre contenait aussi un carquois plein. Les empennages qui dépassaient démontraient également la grande maîtrise de l'artisan qui les avait fabriqués. Les sections de plumes d'oie, collées et ligaturées, étaient toutes parfaitement similaires. Sous le carquois, dépassaient un brassard de cuir clouté et un gant de tir d'une incroyable finesse. Il y avait aussi deux cordes soigneusement enroulées.

— Mon cadeau te plaît-il ?

— Où l'as-tu trouvé ?

— Chez un petit noble d'Aldwych... Il n'a jamais dû s'en servir autrement que pour esbroufer ses visiteurs. Je trouve plus juste qu'il revienne à quelqu'un qui saura en faire usage.

Diane souleva l'arc pour apprécier son parfait équilibre. Son cœur battait fort à présent.

Elle n'avait plus qu'une envie : entendre le grincement de la corde que l'on arme.

— Je suis heureux qu'il te convienne.

— Je donnerais tout ce que j'ai pour connaître le nom de l'artisan qui l'a fabriqué. Car cet homme a été inspiré par Dieu.

— Par Dieu ou par Artémis... Il me semble qu'en matière d'arc, elle s'y connaît mieux que notre Créateur... Mais, je t'en prie, bande-le.

Diane ne se fit pas prier. Elle déroula l'une des deux cordes et mit l'arc en tension sans aucune peine. Le bois était souple mais avait néanmoins un incomparable ressort. Elle ajusta ensuite le brassard et enfila le gant. Il était un peu grand pour sa main. Elle décida donc de s'en passer. Tant pis pour la peau de ses doigts.

Absorbée par sa tâche, mais également fourbue (le jour allait bientôt poindre), Diane ne prêta aucune attention aux quatre personnages qui venaient de s'extirper des amoncellements de meubles sous lesquels ils dormaient. La jeune fille ne les découvrit que lorsqu'elle se redressa pour armer la corde à vide, une flèche imaginaire pointée en direction du visage de Tredekeiles.

— Je ne t'ai pas présentée à mes ministres, déclara-t-il avec grandiloquence.

— Ne te sens surtout pas obligé, répliqua Diane sans pour autant interrompre son geste.

— Mais j'y tiens... À commencer par le plus fidèle d'entre tous : Bigbenn^[11].

L'homme ainsi désigné s'approcha de la chaire. Il portait bien son surnom, car une épouvantable cicatrice barrait son visage de la tempe au menton. Son torse, ses bras et son cou avaient la carrure de ceux d'un géant, mais ses jambes étaient incroyablement grêles. On aurait dit le produit contre-nature d'un échassier et d'un pachyderme.

— Tu fais dans la morveuse, maintenant, grogna-t-il en regardant Diane comme on contemple un rat mort flottant dans une soupière. Je croyais que c'était plutôt l'affaire de Berdfaeder^[12]...

L'intéressé, puisqu'on le nommait, s'approcha à son tour. Il portait une tunique de laine grisâtre semblable à celle d'un moine cistercien. Difficile de se faire une idée de son visage : une barbe poivre et sel en occultait la plus grande partie. Celle-ci remontait jusque sur ses pommettes et lui rentrait visiblement dans les narines. Quant à sa bouche... Diane se figura que Berdfaeder devait quand même en posséder une lorsqu'il se mit à parler d'une voix aux douces inflexions qui reposait un peu de l'âpreté de l'accent londonien.

— On est en droit, mon brave Bigbenn, de préférer la rosée du matin à l'eau des égouts, dit-il en esquissant peut-être un sourire, car sa barbe se plissa à hauteur de sa bouche. Bienvenue, jouvencelle, dans cet horrible caveau voué à l'hérésie...

Un nain, qui n'était guère plus grand que le cadet de Will, se glissa aux côtés de Berdfaeder. Ce dernier tapota affectueusement sur son crâne dévoré par une pelade qui y dessinait un archipel de mèches de cheveux.

— Cutaegl^[13] est le meilleur de nous tous, expliqua le barbu. Il est aussi, et de loin, le plus bête. Son esprit est en tout point proportionnel à son corps. Ce qui est admirable, convenons-en.

Le dénommé Cutaegl dévisagea Diane de ses yeux ronds et saillants, ouvrit la bouche et

émit un rot si long et puissant qu'il aurait mérité qu'un savant lui consacrer un ouvrage. Le nain parut en tout cas très content de son éructation, car il se mit ensuite à rire et à postillonner tout en agitant les doigts sous son épais menton.

— Il faut reconnaître, concéda Tredekeiles, que Cutaegl n'a pas beaucoup d'esprit. Mais il est capable de crocheter n'importe quelle serrure... si on lui montre où est le trou.

— Ouais, grommela Bigbenn, il sait aussi chanter l'Alléluia avec le cul. Peut même faire les deux en même temps quand il est dans de bonnes dispositions.

Diane, qui avait finalement laissé la corde de son arc se détendre, considérait les « ministres » de Tredekeiles avec un mélange équitable d'accablement, d'angoisse et d'amusement. C'était le genre de lascars qui s'exhibaient dans les foires de village. Elle avait bien des fois assisté à ces pitoyables spectacles qui n'amusaient que les niais et les sots... Ils allaient souvent par quatre : le géant à la force supposée surhumaine, le nain qui multipliait les pitreries vulgaires, le clerc défroqué qui, entre deux prêches, s'en allait chercher l'amour dans les champs et les pâtures, et le magicien qui souvent se brûlait la manche avec ses poudres ignées...

Le quatrième ministre incarnait ce dernier rôle. Mais il était si maigre que Diane mit un certain temps à remarquer sa présence. Comme il se tenait de côté, la jeune fille ne voyait de lui qu'une tranche fine. Il avait ainsi l'air d'une simple marotte : une tête ronde plantée au bout d'un bâton avec quelques tissus pour figurer les vêtements. Il daigna finalement tourner la tête après que les autres eurent cessé de parler. Son visage était anémié et décharné. Sa bouche semblait presque dépourvue de lèvres. Ses yeux, par contre, étaient soulignés d'épais cernes qui donnaient à son regard une importance excessive.

— Lui, dit Tredekeiles, c'est Galdorgalere^[14]. Je crois qu'il a autrefois signé un pacte avec le Diable ou quelque chose comme ça...

— Je n'ai rien signé du tout, se récria le personnage. Ma mère était une sorcière et elle m'a offert au Diable quand je tétaiis encore son sein. J'aurais préféré, croyez-moi, un meilleur parrain.

Sa main disparut dans sa manche, puis en ressortit, munie d'une petite fiole dont l'homme fit sauter le bouchon avant de la vider en émettant des bruits de succion.

— Tous tes poisons finiront par avoir ta peau, lui lança Bigbenn.

— Ce que les ignorants appellent poisons, les sages les nomment médecines. Ce n'est qu'un peu de liqueur de belladone, ça m'aide à oublier que mon âme est damnée...

— Messieurs ! déclara souverainement Tredekeiles en se levant de sa chaire. Permettez-moi de vous présenter Diane, fille de Robin de Loxley.

— Loxley ! rota trois fois de suite Cutaegl, sans reprendre son souffle.

— Vous êtes assurément la plus jolie vierge des dessous de Londres, roucoula Bredfaeder en s'écartant de son petit compagnon car ses derniers rots venaient de loin.

Bigbenn se moucha dans ses doigts, admira un instant sa morve, puis déclara :

— Robin, c'était pas celui qui volait les pauvres ? J'ai fait ça aussi... dans le temps... Mais c'était pas très rentable.

— Non, pathétique crétin, le corrigea Galdorgalere. Il volait les riches et il donnait l'argent aux pauvres.

— Voilà une idée ! Faire en sorte que les pauvres deviennent riches pour pouvoir les voler ensuite et en tirer un bon profit. Ton père en avait dans la tête, ma petite ! Si j'avais eu son esprit, ma vie aurait été meilleure...

Depuis ces dernières heures, Diane s'était astreinte à ne pas soupirer. Mais face à cette compagnie, l'adolescente sentit que sa mauvaise habitude la reprenait.

Elle soupira donc et cela lui fit grand bien.

— Robin est le meilleur archer d'Angleterre, dit alors Tredekeiles en s'adressant à la jeune fille. Qu'en est-il de toi, Diane ? Mérites-tu l'arc que je viens de t'offrir et le temps que je te consacre ?

Diane hocha la tête.

— Sans doute pas... Je ne mérite qu'une chose : rentrer au plus tôt chez mon cousin.

— Et si j'en décidais autrement ?

Il y avait de la perfidie dans le ton de Tredekeiles. L'adolescente fronça les sourcils. Son corps se tendit et les battements de son cœur redoublèrent. Elle essaya toutefois de conserver son calme et répliqua posément :

— Le motif de cette équipée nocturne n'était donc que de me mener dans un traquenard ? Vous espérez quoi ? Une rançon ? Mon père n'est qu'un petit seigneur désargenté. Par contre, il se fera un devoir de tous vous tuer, si je ne m'en suis pas chargée avant lui.

— Je ne t'ai pas tendu de piège, Diane. Enfin, on ne peut pas vraiment appeler ça un piège. Je souhaite juste connaître ta valeur... Bigbenn, cette fille commence à me lasser, brise-lui la nuque, s'il te plaît.

Le géant aux pattes grêles acquiesça d'un bref mouvement de tête et se précipita sur Diane, ses énormes mains dressées comme les deux vantaux ouverts d'un carcan. Briser des nuques était une activité qui l'enchantait ; entendre craquer des vertèbres, sentir s'exhaler le dernier souffle, voir les yeux tourner dans les orbites. Jusque-là, il avait tordu de gros cous bien solides, jamais celui d'une frêle jeune fille.

Un cou de gamine, ça ne devait guère être plus résistant que celui d'un poulet.

Galdorgalere détourna les yeux ; à jeun, il détestait la violence. Berdfaeder joignit les mains et murmura une prière dans sa barbe touffue. Cutaegl agita ses doigts boudinés comme pour crocheter une invisible serrure à cinq garnitures.

Diane ne laissa paraître aucune frayeur. Son esprit s'était préparé à cette trahison. En imagination, elle avait déjà plié les genoux, saisi une flèche dans le carquois, encoché celle-ci, tendu la corde de l'arc et visé l'œil gauche de Bigbenn. Et ceci en moins d'un souffle.

Son corps n'eut aucun mal à reproduire ce que son esprit avait déjà répété.

Le trait siffla, emporta un bout de l'oreille gauche du géant avant qu'il ne soit parvenu à portée de l'adolescente, et se ficha dans le dossier de la chaire à moins d'un pied de Tredekeiles, qui ne cilla pas.

Bigbenn se figea, ses yeux tournèrent prudemment vers sa gauche. Il vit le sang couler sur son épaule, porta les mains à son oreille et se mit à rugir :

— Sale chienne ! Maudite ribaude ! Tu m'as défiguré !

Diane avait déjà encoché une nouvelle flèche. Mais l'adolescente se sentait profondément mortifiée d'avoir raté sa cible. Elle avait visé l'œil et non l'oreille. Si Robin avait été présent, il

l'aurait sermonnée jusqu'au crépuscule.

Elle se campa plus solidement sur ses pieds, augmenta la tension de l'arc et se fit la réflexion que les fers des flèches auraient mérité un affûtage.

— Si tu fais un pas de plus, ce n'est pas une oreille dont il faudra faire ton deuil, dit-elle à Bigbenn en alignant son trait sur l'entrejambe du géant.

Celui-ci, haletant, les dents serrées et les lèvres retroussées, obtempéra.

Tredekeiles se mit à applaudir. Cutaegl l'imita en tanguant d'un pied sur l'autre.

— Félicitations, Diane ! Rapidité, précision, sang-froid... Tout ce que j'espérais de la fille de Robin. Bigbenn, arrête donc de grogner. Tu as un bout d'oreille en moins, la belle affaire. Remercie plutôt Diane de ne pas t'avoir embroché la cervelle.

Le géant balafré se retourna, une main pressée sur la tempe, et lança un regard haineux au prince des mendiants et coquins de Londres.

— Tu savais qu'elle serait plus rapide que moi, hein ?

— Disons que je l'espérais... Ah, Bigbenn, pourquoi fais-tu cette vilaine tête ? À ma place, tu aurais agi de la même manière.

— Peut-être pas, gronda sourdement le géant en reprenant néanmoins sa place près de Tredekeiles.

Galdorgalere déboucha une autre de ses petites fioles. Ses manches devaient en receler toute une collection car, lorsqu'il bougeait les bras, on entendait des tintements de verre. Il s'approcha de Bigbenn avec l'intention de s'occuper de sa blessure, mais ce dernier le repoussa en pestant.

Diane profita de ce moment de flottement pour débander son arc. Elle fit distraitemment tourner la flèche entre ses doigts et s'empara du carquois. Puis elle arma de nouveau et visa cette fois le front de Tredekeiles.

— Tu veux me tuer ?

— J'y songe en effet...

— Tu as déjà tué quelqu'un, Diane ?

— Non, mais être le premier devrait flatter ton orgueil.

— Tu ne le feras pas. Oh, ce n'est pas le courage qui te manque. Mais je crois simplement que je commence à te plaire.

— Oui, comme me plaisent la fiente de poule et la bile de poisson.

Tredekeiles hocha la tête en soupirant, puis s'exclama :

— Cutaegl !

Le nain rota brièvement comme pour confirmer qu'il était effectivement là.

— Tu vas guider cette jeune fille jusqu'au passage de Threadneedle Street. C'est à deux pas de la rue des Charcutiers. Tu retrouveras sans peine ton chemin, Diane. Et j'espère te revoir demain soir.

Les doigts de l'adolescente laissèrent filer la corde. La flèche passa si près du crâne de Tredekeiles que son léger souffle souleva une mèche de ses cheveux. Elle arracha un des ornements qui décoraient le haut de la chaire, une pièce de bois en forme de gland qui rebondit sur le sol et roula entre les jambes courtaudes de Cutaegl.

Le prince des mendiants n'avait pas bronché.

— Tu ne me reverras pas, jeta Diane.

Le bandit se contenta d'un sourire. La jeune fille nota toutefois qu'une perle de sueur coulait sur son front. Avait-elle vraiment envisagé de l'abattre ? Elle aurait été incapable de le dire. En tout cas, Tredekeiles avait douté de son propre sort durant au moins un instant, et Diane ressentit à cette idée une certaine jubilation.

Le nain trotta jusqu'à elle en jonglant avec le gland qu'il s'était empressé de ramasser. Il le laissa finalement choir dans le ruisselet et fit signe à l'adolescente de le suivre. Diane observa un moment encore les visages du prince des mendiants et de ses grotesques ministres. Galdorgalere semblait flotter hors du monde, la belladone commençait à faire son effet. Bigbenn avait le regard évasif d'un gamin que l'on aurait remis à sa place. Bredfaeder se donnait des airs pieux, les mains jointes, les yeux levés vers un ciel absent. Et Tredekeiles continuait à afficher une arrogance exaspérante.

« Quelle triste compagnie », songea-t-elle avant de tourner les talons, précédée par Cutaegl qui marquait des signes d'impatience.

Quand ils eurent franchi la grande tenture qui séparait le cœur du temple de l'opisthodomé, le nain s'arrêta un instant et se tourna vers Diane. Celle-ci eut alors la surprise de l'entendre dire d'une voix parfaitement compréhensible :

— Merci de ne pas avoir tué Bigbenn. Je l'aime bien, cet idiot, et ça m'aurait un peu chagriné de le perdre. Il ronchonne à présent, mais c'est pour ne pas perdre la face. Tu as gagné son respect. Et ça, crois-moi, même Tredekeiles ne l'a pas obtenu.

— Les autres, ils savent que tu joues au nigaud ?

— Plus ou moins... Mais, pour être franc, j'ai mes hauts et mes bas. Parce que ça va, ça vient, là-dedans, vois-tu, dit-il en cognant ses phalanges sur son crâne pelé. J'ai été très souvent battu quand j'étais... moins grand que maintenant. Mon père et puis mon oncle, ils n'arrêtaient pas.

— Et ta mère ?

— Elle se contentait de les encourager... Ça pouvait pas éternellement durer. Alors, j'ai fini par y mettre un terme... le jour où je les ai saignés tous les trois dans leur sommeil. J'ai pas fait que les saigner d'ailleurs... Enfin, des fois, les choses ne sont plus très nettes dans ma tête. Sans compter tous mes soucis de digestion.

Pour illustrer son propos, il rota et péta simultanément. Le résultat n'était pas particulièrement harmonieux et Diane esquissa malgré elle une grimace.

— Au fait, lui lança le nain, tu aimerais voir pourquoi on me surnomme « queue de vache » ?

— Eh bien... pas vraiment, non, lui répondit la jeune fille.

Cutaegl haussa les épaules, mais il parut un peu déçu.



Diane dut encore, en sa compagnie, parcourir un long boyau maçonné qui croisait la rivière

Walbrook. Une passerelle constituée de trois planches pourries permettait heureusement de la franchir au sec. En traversant, Cutaegl baissa sa torche vers la surface de l'eau et montra les crânes qui parsemaient le fond, une attention dont la jeune fille se serait bien passée, car elle avait presque oublié le récit de Tredekeiles.

Ils n'étaient pas les seuls à arpenter ce boyau. Quelques mendiants y patientaient, attendant que les cloches sonnent prime, l'heure pour eux de sortir dans les rues de Londres et d'exhiber avec science leur misère. Car la mendicité était un métier comme un autre, qui possédait ses règles, ses coutumes et ses savoir-faire. Chacun, Diane l'apprit de la bouche de Cutaegl, avait sa propre spécialité. L'estropié vrai ou faux – certains savaient en effet escamoter un de leurs membres en le cachant sous des plis de vêtement ou une paillasse, ils se fabriquaient même de faux moignons avec de la peau de cochon – ; le fou qui s'accrochait des clochettes au pied, imitait les bruits des animaux ou mangeait des ordures et de la terre ; le galeux qui se faisait un devoir d'être le plus répugnant possible ; la « Vierge-Marie » qui avait pour habitude de mendier avec un nourrisson dans les bras ; la « Marie-Madeleine » qui s'offrait aux hommes pour le prix d'une pinte de bière... et bien d'autres encore. Sans compter ceux qui savaient délester leur bienfaiteur de sa bourse ou de ses bijoux tout en singeant à la perfection le plus affreux désespoir.

Il y avait toutefois une espèce à part, ombre parmi les ombres, dont les larmes et la détresse n'étaient jamais feintes. Ceux-là, des femmes en majorité parfois accompagnées d'enfants, n'étaient pas nés mendiants. Beaucoup avaient été spoliés de leurs biens, avaient brusquement connu la disgrâce par la volonté de plus puissants qu'eux. Ils s'étaient résolus à trouver refuge sous la terre et se tenaient à l'écart des autres, prostrés, le regard vide, à la fois morts et vivants. Et Diane réalisait en les contemplant à quel point la frontière qui séparait ces deux états était ténue.

Enfin, la jeune fille devina la lumière de l'aube, une clarté un peu rosée qui tombait d'un soupirail sous lequel on avait placé un tonneau en guise de marche. Elle commençait à se sentir comme Orphée remontant des Enfers. Sa vision était floue, ses jambes chancelantes. Si elle s'était assise, elle se serait endormie sur-le-champ.

Elle eut encore la force d'arracher à l'argile un vieux bout d'étoffe et d'y envelopper son arc et son carquois.

Cutaegl, dont l'esprit s'était de nouveau égaré à en croire l'expression de profonde crétinerie qu'il arborait, lui fit un petit signe de la main, auquel elle répondit. Puis il tourna les talons. Diane se hissa sur le tonneau et se glissa dans la rue qui était déjà noire de monde. La vie de la cité, après cette étrange nuit de silence et de brume, avait repris son cours bruyant. On ne lui prêta pas la moindre attention.

« Je suis moi aussi devenue une ombre », songea la jeune fille en laissant la lumière du jour rincer son visage.

Malgré le vacarme et les cris, il lui sembla alors entendre monter du soupirail un alléluia ample et cristallin.

Cutaegl lâchait sans doute du lest.

Jamais la plume ne m'a paru si lourde dans ma main, jamais le parchemin n'a été si rugueux et accidenté. Car, maintenant, j'en ai la certitude, le Diable a pris ses quartiers dans Londres.

Diane a fait une escapade nocturne. Je ne saurais dire à quelle heure de la nuit, car les cloches étaient muettes. Je l'ai suivi dans le brouillard, prêt à dégainer, m'attendant au pire. Folle enfant ! N'a-t-elle nulle conscience des risques ? Son père, ce chien bâtard, ne l'a-t-il jamais mise en garde ?

Et tout cela, pour retrouver un garçon plus âgé qu'elle. Pas un brave jeune homme, digne et sage ; non, plutôt un de ces séducteurs, que dis-je, corrupteur qui l'aura séduite au coin d'une rue, en lui contant je ne sais quelle faribole. J'ai d'abord songé à le traîner par le cou autour de la cathédrale, à le battre du plat de l'épée, peut-être à le balafrer histoire de lui faire passer l'envie de dépraver les vierges. Mais il ne l'a pas touchée. Ils ont simplement échangé quelques mots. Elle l'a appelé Tredekeiles. Il faudra aujourd'hui que je me renseigne à son sujet.

Ensuite, ils ont erré dans les rues jusqu'à ce terne caillou planté dans la chaussée que l'on appelle la Pierre de Brutus. Je me suis posté à l'angle de Saint Swithins Lane, et ce à quoi j'ai assisté... Seigneur ! Je croyais ne pas être sujet à la peur. Cette nuit, pourtant, je l'ai rencontrée sous l'aspect de sept corbeaux qui se sont sous mes yeux changés en hommes. Ces démons ont surpris Diane et ce garçon, et malgré toute ma volonté, je n'ai pas osé bouger.

J'ai pensé te perdre, Diane. Et je ne l'aurais pas supporté. D'abord Anne, ma chère fille, ensuite, toi. Mais Dieu a entendu ma détresse, et Il a fait en sorte que les démons se tournent vers moi. J'ai senti sur mon corps glisser le poids de leurs maléfices.

Diane et le coquin qui l'a menée dans cette sinistre nuit ont alors pris la fuite. Et j'ai fui à mon tour, entendant dans mon dos le battement des ailes, le croassement de ces bêtes sorties de l'Enfer où j'aurais souhaité avoir la force et le pouvoir de les ramener. Je suis parvenu à me réfugier dans la chapelle Saint-Edmund. Ils ne m'y ont pas suivi, car, comme tous les êtres infernaux, ils craignent le Créateur.

J'ai attendu en priant à genoux.

Puis j'ai décidé de retourner dans les rues à la recherche de Diane, terrifié à la perspective que les démons frustrés s'en prennent une nouvelle fois à elle. Je ne l'ai pas retrouvée, pas plus que je n'ai revu ces choses. Mais il était écrit que cette nuit serait nuit de diablerie et qu'aucune vision infernale ne me serait épargnée.

En effet, en remontant vers le nord, j'ai vu surgir du brouillard une silhouette, et je me demande encore si ce n'était pas le Diable en personne. Cet être avait deux jambes et deux bras, mais rien d'autre en lui ne rappelait l'humain. On aurait dit une vivante statue taillée dans un épais buisson. Je me suis caché dans une ruelle. S'il n'y avait eu cette brume, j'aurais pu distinctement le voir, car il est passé à quelques coudées de moi.

Des choses rampaient autour de ses pieds. J'ai d'abord pensé à des serpents. Mais j'ai ensuite vu qu'il s'agissait de lierres et de ronces qui remuaient comme les tentacules infects d'une pieuvre.

Et dans la rue, des feuilles se sont mises à tomber. Oui, au passage de cet être, il pleuvait des feuilles vertes, printanières, à peine écloses du bourgeon. Aucun vent ne soufflait pourtant. L'une d'elles est tombée sur ma main, elle était gluante de sève, et j'ai dû me gratter jusqu'au sang pour la décoller de ma peau.

Je ne sais pas où ce Diable Vert – car il convient, je crois, de l'appeler ainsi – se rendait. Je ne l'ai pas pris en chasse. Je suis rentré à l'auberge, et j'attends à présent, le cœur étreint par l'angoisse, de voir enfin Diane rentrer chez son cousin.

Une chose encore au sujet du Diable Vert. Il en émanait une odeur que je reconnaîtrais entre mille.

Celle de la forêt de Sherwood.

CHAPITRE XI

Thomas et Martin furent les premiers à sauter au cou de Diane. Elle se retint à la table pour ne pas basculer avec eux. Puis ce fut au tour d'Isabel et de Will qui mouraient d'inquiétude depuis qu'ils avaient constaté, un peu avant l'aube, l'absence de la jeune fille. Isabel avait d'ailleurs arpenté tout le quartier à sa recherche, craignant le pire.

— Ma fille, dit-elle en caressant les joues crasseuses de Diane, n'es-tu pas folle d'être sortie au cœur de la nuit ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Et dans quel état es-tu ?

L'adolescente n'eut la force que de bredouiller quelques mots avant de se laisser choir sur le banc, face à Robin, le seul à ne pas s'être levé lorsqu'elle avait poussé la porte de la maison.

Le seigneur de Loxley leva des yeux inexpressifs vers sa fille. Sa face était blême. Will et son épouse se tournèrent vers lui, attendant une réaction de sa part.

— Tout le monde s'est fait beaucoup de souci, finit-il par ânonner comme s'il ne comprenait qu'à peine les mots qu'il prononçait.

— Je sais, répondit Diane dans un murmure. Je m'excuse. Je ne voulais pas vous causer de tracas... J'ai agi sottement...

— Au moins, tu l'admet, se contenta de répliquer Robin avant de baisser la tête pour observer un nœud dans le bois de la table auquel il semblait accorder plus d'intérêt qu'à sa propre fille.

Diane était beaucoup trop épuisée pour s'émouvoir de l'étrange atonie de son père. En temps normal, sa conduite lui aurait donné droit à un sermon d'une bonne heure. Puis Robin l'aurait étreinte en lui chuchotant à l'oreille qu'elle était ce qu'il possédait de plus précieux et en lui faisant promettre de ne jamais recommencer. Sans doute aurait-il aussi invoqué la mémoire de Marianne.

Isabel posa devant elle un bol de soupe au lard, un petit déjeuner ordinaire dans la maison de Will.

— Tu n'as pas mangé je suppose, tu dois être affamée...

— Merci, Isabel, mais je suis trop fatiguée pour avaler quoi que ce soit... Je vais aller me mettre au lit...

La jeune fille se releva, son arc empaqueté sous le bras, et gravit l'échelle avec lenteur. Une

seule image occupait son esprit : celle d'un lit, d'un matelas douillet, d'un traversin bien rembourré... Elle traîna les pieds jusqu'à sa couche avec l'impression d'avoir des poids d'une demi-livre pendus à ses paupières. Elle posa son paquet derrière le paravent, puis alla jusqu'à la fenêtre avec l'intention de fermer les volets intérieurs.

Quelque chose crissa sous ses pieds. Diane, la tête dodelinant d'une épaule à l'autre, baissa les yeux.

Le sol, entre le lit et le mur, était jonché de feuilles.

« Quand j'aurai un peu dormi, je passerai le balai », songea-t-elle simplement avant d'agripper les volets.

Ceux-ci refusèrent de pivoter. Ils n'étaient pourtant pas attachés à leurs crochets. Diane s'ébroua, et se força à maintenir ses paupières ouvertes. Elle tira plus fort, et l'un des vantaux céda avec un bruit semblable à celui d'un tissu qui se déchire.

Entre le volet et le mur, un lierre avait poussé en collant ses ventouses à la fois sur le bois et la maçonnerie. Sa tige centrale serpentait jusqu'au rebord de la fenêtre. Confuse, incapable d'organiser ses pensées, Diane se pencha au dehors.

La plante prenait racine dans la rue et recouvrait une moitié du mur d'un abondant feuillage.

La jeune fille n'avait pourtant aucun souvenir de ce lierre. Elle resta un moment courbée, les coudes appuyés sur le rebord, à suivre des yeux les mouvements turbulents de la foule. Une vive sensation de vertige la traversa. Diane se tapota les joues, parvint à dégager l'autre volet après avoir exercé plusieurs tractions, ferma la fenêtre et s'effondra sur le lit toute habillée, une jambe pliée, l'autre pendant sur le côté.

Elle s'endormit aussitôt, entendant confusément monter du rez-de-chaussée, les éclats d'une vive discussion entre Robin et son neveu.



— Je ne te comprends pas, Robin ! Ta fille fugue en pleine nuit et tu as l'air de t'en moquer !

Will marchait d'un bout à l'autre de la pièce, les mains croisées dans le dos. Robin était toujours abîmé dans la contemplation d'un défaut du bois. S'il avait pu y enfouir la tête, il l'aurait sans doute fait.

— Es-tu malade ? Veux-tu que j'aille quérir un docteur ? Je t'en prie, dis-moi !

— Non... Je me sens bien... Juste un peu las... J'ai... J'ai de drôles de rêves en ce moment... Je parlerai à Diane plus tard...

— Permets-moi d'insister. Ton état n'a rien de normal.

— Non, non... C'est inutile, je t'assure...

Will se tourna vers son épouse.

— Isabel, s'il te plaît, va chercher le docteur Hunter de Fulham. C'est l'un des meilleurs de Londres.

Le corps de Robin se tendit et il haussa le ton :

— C'est inutile, je te dis ! Je ne veux pas voir de médecin ! Ils ne sont bons qu'à vous vider

de votre... sève.

— Comme tu veux, Robin, sembla abdiquer Will en adressant toutefois un signe de la main à Isabel.

Celle-ci acquiesça, retira le tablier qu'elle avait enfilé pour préparer la collation du matin, et quitta la maison en silence. Thomas et Martin rejoignirent leur mère dans la rue. Ils n'avaient pas envie de rester en compagnie de leur grand-oncle pour qui ils avaient momentanément perdu toute admiration.

— Robin, je dois me rendre à mon atelier, déclara Will quand son épouse et ses garçons furent partis. La viande n'attend pas. Mais je t'en conjure, veille sur ta fille.

Le seigneur de Loxley leva lentement la tête. Un rictus tordait ses lèvres, et ses yeux brillaient d'un éclat glauque.

— Tu as raison, Will, la viande n'attend pas...

Le charcutier observa un instant son oncle, avec l'impression désagréable d'héberger dans sa demeure un complet étranger.

Pour une fois, il fut soulagé de quitter son foyer.



Le sommeil de Diane fut aussi noir que le royaume de Tredekeiles. Aucun rêve ne vint l'égayer ou le troubler. Et les cloches de toutes les églises de Londres auraient pu sonner à s'en décrocher qu'elles ne seraient pas parvenues à réveiller la jeune fille.

Elle aurait tant aimé que ces douces ténèbres s'éternisent.

Des cris épouvantables la tirèrent de son sommeil, un peu avant midi. Ils montaient du rez-de-chaussée : les hurlements d'un homme qui voit sa dernière heure venir.

L'engourdissement qui accompagne habituellement le réveil disparut aussitôt du corps de Diane. Elle dégaina sa miséricorde et se précipita jusqu'à l'échelle, submergée par la panique. Elle songea tour à tour à Tredekeiles et ses hommes, aux corbeaux, aux vauriens qui l'avaient poursuivie, à son mystérieux sauveur dont elle ne connaissait toujours pas l'identité. Tout représentait une menace potentielle.

L'adolescente glissa le long de l'échelle au risque de se rompre les os, fit volte-face, le bras parcouru de tremblements involontaires, prête à défendre féroce la vie de ceux qu'elle aimait, et resta pétrifiée.

Un homme, richement vêtu, un havresac passé autour de son épaule, était affalé sur la table. Il se débattait comme un damné. Et Robin était penché sur lui, les mains serrées autour de son cou. De la bouche ouverte du seigneur de Loxley s'écoulait une bave épaisse et bilieuse. Les veines de son front saillaient et ses yeux roulaient dans ses orbites. Il n'avait pas seulement l'air d'un fou, il ressemblait à un chien enragé ou à quelque chose de plus sauvage encore que Diane n'aurait su nommer.

L'autre homme poussa soudain un hurlement suraigu, et ce qui ressemblait à l'extrémité d'une jeune ronce hérissée d'épines encore souples jaillit de sa joue gauche dans une éclaboussure de sang.

Diane entendit alors son père souffler quelques mots qui, en la circonstance, résonnaient hideusement :

— La viande n'attend pas...

Le cœur de l'adolescente cahota comme si des doigts invisibles s'amusaient à le presser. Elle vivait un cauchemar éveillé, le plus grotesque des cauchemars. La foire souterraine de Tredekeiles, les maléfices des corbeaux, tout cela n'était rien ; son esprit parvenait encore à apprivoiser ces visions, à leur trouver un peu de raison. Mais ce qui se déroulait devant ses yeux n'était que folie furieuse. Diane ne pouvait ni l'accepter ni le concevoir. Les souvenirs heureux de son enfance se précipitaient en elle. Les jeux, les câlineries, les consolations, toute cette douceur dont son père l'avait toujours enveloppée, même lorsque la souffrance infinie d'avoir perdu son épouse l'avait plongé dans une longue nuit. Jamais, pas un instant, Robin n'avait cessé de chérir sa fille, la mettant à l'abri de sa propre peine, lui épargnant les misères du deuil, s'ingéniant chaque minute à la tenir hors de portée de la mort qui hantait le château.

Et maintenant, cette soudaine démente !

— Père ! gémit-elle, alors que des larmes cascadaient sur ses joues sales. Qu'est-ce que tu fais, père ?

Elle avança d'un pas, leva un bras tressaillant, et posa sa main sur l'épaule de Robin.

— Père... Je t'en prie...

Robin frémit à ce contact, mais continua à écraser la gorge de l'homme en grondant cette phrase absurde : « La viande n'attend pas. »

Diane se mit à claquer des dents, un froid morbide l'envahit. Elle se demanda un instant si la solution n'était pas d'imiter la femme que lui avait montrée Tredekeiles : se crever les yeux pour ne plus contempler l'inacceptable.

— Oh, maman, maman ! sanglota-t-elle avec sa voix d'enfant, celle qu'elle croyait ne plus jamais entendre.

Sa vision s'obscurcit, les sons lui parvinrent déformés, et la pièce commença à tourner autour d'elle. L'adolescente fut prise de nausées, un spasme arqua violemment son dos, puis l'air refusa brusquement d'emplir ses poumons.

« Je suis en train de mourir », songea-t-elle presque avec détachement, car cela lui apparaissait en définitive comme la meilleure échappatoire.

Elle sentit son corps heurter le sol et ses membres tressauter convulsivement.

Ensuite, les ténèbres la recouvrirent de leur linceul.



Diane s'éveilla pour la deuxième fois de la journée. Elle était allongée sur son matelas, les mains croisées sur son ventre, la nuque bien calée sur le traversin. Robin se tenait au pied du lit et la regardait.

Son visage était celui d'un père aimant, inquiet, attentif, et Diane y chercha vainement les traces de la folie qu'elle y avait vue.

— Tu m'as fait peur, lui dit-il.

— Moi ? parvint-elle à soupirer. Je t'ai fait peur ?

— Tu t'es effondrée devant moi... Un médecin est venu t'examiner. Il a conclu que tu étais épuisée et que tu avais besoin de prendre un long repos. Je ne sais pas ce que tu as fait durant la nuit, et je suppose que tu ne m'en parleras pas...

Les mots de Robin sonnaient platement, sans émotion. Sa fille les entendait comme une rengaine serinée au loin.

— En tout cas, tu avais raison, poursuivit-il sur le même ton détaché, quelle idée j'ai eu de t'amener à Londres ! Je vais aller en quête de ce coquin de Walrid et dès que je l'aurai trouvé, nous rentrerons à Loxley.

Diane respira longuement, puis tourna la tête vers la fenêtre. Les volets étaient entrouverts. Le lierre avait disparu, mais la jeune fille remarqua de petites piquûres dans le pisé de la maçonnerie.

Elle reporta son attention sur son père. Les mots eurent du mal à s'échapper de sa bouche, mais elle parvint quand même à les cracher comme on crache une arête de poisson que la langue peine à attraper.

— Qu'est-ce qui s'est passé en bas ? Que faisais-tu à cet homme ?

— De quoi parles-tu, Diane ?

— Je n'ai pas rêvé. De ça, je suis sûre. Tu étais en train de tuer un homme... Enfin, ce n'était pas vraiment toi...

— Tu as eu des visions. À part le médecin, aucun homme n'est venu. Nous sommes seuls ici depuis ce matin...

— Non, père, tu me mens.

Diane se redressa.

— Ma fille, tu délirés...

— C'est toi, le fou, père. Tu parles en dormant, tu récites des espèces d'invocations au dieu Pan, à Sherwood... Je crois que tu n'es plus là, dans ce corps, que quelqu'un d'autre a pris ta place. Un démon.

Le mot, pourtant lourd de signification, ne fit même pas sourciller Robin.

— Je vais demander à ce médecin de revenir, car ton mal est plus sérieux qu'il ne semblait le croire... Non, je vais plutôt en trouver un autre plus compétent.

La jeune fille se leva, ouvrit les volets et regarda le mur extérieur. Le lierre était toujours à sa place. Diane trouva même que sa feuillure avait pris de l'ampleur.

— Et ce lierre ?

— Quoi ? Les murs de notre château en sont couverts. Qu'est-ce qui t'étonne ?

— Hier encore, il n'y en avait pas sur ce mur. D'ailleurs, je n'en ai vu nulle part pousser à Londres.

L'adolescente se glissa derrière son père qui restait planté au pied du lit à observer le matelas d'un air incrédule, puis descendit l'échelle.

Au rez-de-chaussée, tout était à sa place. Aucun signe de violence. Diane inspecta la table, puis le sol, à la recherche de la moindre trace de sang. Elle n'en trouva pas, mais remarqua sous l'un des tréteaux une goutte ambrée qui ressemblait à du miel. Elle la recueillit sur le

bout de son doigt et la renifla. La matière était collante et dégageait une odeur végétale.

De la sève.

La jeune fille leva les yeux vers le plafond. Les saucisses qui faisaient la fierté de Will étaient recouvertes de moisissures et le lard avait pris une vilaine teinte verdâtre.

Robin la rejoignit. Il arborait toujours cette expression rassurante, paternelle. Diane aurait aimé y croire, et même se laisser en conscience abuser par elle.

Mais l'adolescente n'y parvenait pas. « La viande n'attend pas », cette phrase hantait son esprit. Ça devait être le genre de profession de foi que se répétaient les asticots dans la terre des cimetières.

Elle se tourna vers son père qui lui sourit.

— Tu vois, il ne s'est rien passé ici. Vers midi, tu es descendue et à peine avais-tu posé un pied par terre que tu t'évanouissais.

— Il faut que je sorte, grogna Diane.

Cette fois, Robin exprima un peu de colère contenue, comme si son rôle de père lui était soudain revenu en mémoire.

— Quoi ? Il n'en est pas question. Une fois a suffi. Et tu as eu beaucoup de chance de ne pas croiser le guet. Ne me dis pas que tu as envie de rejoindre le malheureux Petit Jean dans la prison de Londres.

Diane fit la sourde oreille. Elle remonta à l'étage pour prendre le paquet qui contenait l'arc et le carquois, redescendit, le posa sur la table, puis se lava hâtivement les cheveux et le visage dans le peu d'eau propre qui restait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lui demanda Robin en montrant l'étoffe crasseuse qui entourait le présent de Tredekeiles.

— Une chose sur laquelle je peux au moins compter, lui répondit sèchement la jeune fille en essorant sa chevelure.

Quand ses cheveux cessèrent de ruisseler, elle saisit le paquet puis regarda une dernière fois son père. Un instant elle douta d'elle-même. Robin avait l'air si sincèrement accablé et décontenancé. Elle eut envie de se laisser aller contre lui et de pleurer.

— Pardonne-moi, souffla-t-elle en étouffant un sanglot.

La jeune fille se retourna et posa la main sur la clenche de la porte d'entrée.

— Diane, je t'interdis de sortir ! Ce n'est pas moi qui suis devenu fou, c'est toi !

Diane serra les dents, ouvrit la porte et la claqua derrière elle.

Robin avait peut-être raison. Mais qu'est-ce que cela pouvait changer ?

Diane a regagné la maison de son cousin un peu après l'aube. Je l'ai observée depuis la fenêtre de ma chambre. Elle avait la mise d'une gueuse, cela faisait peine à voir. Au moins, suis-je momentanément rassuré sur son sort.

J'ai donc pris, l'esprit tranquillisé, le chemin de la prison de Londres pour m'entretenir avec son administrateur. Eu égard à mon rang et mes anciennes responsabilités, il a daigné m'éclairer sur le garçon dénommé Tredekeiles. J'ai apprécié, après cette affreuse nuit, de retrouver la douce atmosphère des geôles. Je n'ai toutefois pas rendu d'autre visite à Petit Jean. On m'a dit qu'il allait très mal, et que la date de son exécution avait été avancée. Que m'importe. Il est le dernier de mes soucis.

Le vrai nom de Tredekeiles est Matthew Davis, fils de Samuel Davis, un commerçant fortuné qui fut cinq années durant conseiller municipal. Un homme d'excellente réputation qui dépensa sans compter son temps et son argent à lutter contre le crime et la mendicité dans son district. Samuel Davis a rendu son âme à Dieu, il y a trois ans, laissant sur cette terre une épouse, deux fils et trois filles.

Matthew est le cadet de cette famille. Son père le promettait à des études de médecine, mais il semble qu'il n'ait pas suivi cette voie. Le garçon a quitté le domicile familial quelques semaines après la mort de son père et n'a donné depuis lors aucune nouvelle à sa malheureuse mère, dont je ne peux que partager en pensées l'affliction.

Il se ferait dorénavant appeler Tredekeiles et ne se montrerait que rarement au jour. Des rumeurs prétendent qu'il est devenu « prince des mendiants » et qu'il habite dans les sous-sols de la cité, là où personne ne s'aventure jamais.

Prince des mendiants... Quel titre absurde !

On le soupçonne d'avoir participé à plusieurs vols, violences, et saccages. Mais il n'a jamais été pris sur le fait. Il serait en affaire avec des criminels qui ont, eux, plusieurs fois mérité la potence. La longue liste de leurs forfaits a suffi à me glacer le sang.

Diane, folle enfant, pourquoi t'es-tu acoquinée avec un tel individu ? Ton funeste père ne te suffisait pas ? Quoi qu'il en soit, je dois mettre un terme à cette relation avant qu'elle ne te perde. Et je ne vois qu'une manière efficace et définitive d'y parvenir.

Il me faut tuer ce Tredekeiles.

CHAPITRE XII

— Elle reviendra pas.

— Je t'assure que si.

Assis sur un tabouret qui peinait à supporter son poids, le géant Bigbenn, les mains sur les hanches, l'air aussi plaisant qu'un bourreau au travail, cracha entre ses pieds. Il y avait déjà sur le sol une bonne dizaine de ses glaviots.

Dans son alphabet personnel, le crachat était la vingt-septième lettre.

— Tredekeiles, tu es trop sûr de ton charme. J'te l'accorde, tu es beaucoup moins laid que moi ou Cutaegl ou Galdorgalere. Pour ce qui est de Berdfaeder, je ne pourrais en jurer, j'ai jamais vraiment vu son visage... Mais cette fille ne reviendra pas.

Le prince des mendiants, sur son trône volé dans lequel étaient toujours plantées les deux flèches qu'avait décochées Diane, émit un ricanement.

— Bigbenn, tu ne connais rien aux filles. Si l'on excepte celles qui se tiennent à quatre pattes, qui sont couvertes de laine et qui poussent des bêlements... Diane reviendra. Pas seulement pour mon charme. Mais parce que le sang de son père coule dans ses veines.

— Ah oui, le fameux Robin... On peut dire que tu nous en auras rebattu les oreilles. Enfin, ce qui reste des miennes.

— De toute façon, nous avons besoin d'elle.

— Que tu dis...

— Nous n'avons plus d'hommes fiables. La bande à Hollar a convaincu tous les voleurs de Londres de ne plus travailler avec nous.

Bigbenn cracha de nouveau, un peu plus loin cette fois.

— Hollar, un de ces jours, je ferai de sa tête un moulin à vent. Mais faut les comprendre aussi, les gars, quand la moitié d'un butin est distribué aux loqueteux, ça donne pas trop envie de se porter candidat.

— Mais toi, tu es toujours à mes côtés, lui rappela Tredekeiles.

— On a chacun nos raisons. J'aime la richesse, si je pouvais, je me baignerais chaque jour dans l'or. Mais y a une chose que j'aime encore plus. C'est donner un avant-goût de l'Enfer à ces gens qui m'ont toujours méprisé, regardé comme si j'étais le plus dégoûtant des bestiaux.

Ils se croient à l'abri, une place assurée à la droite de Dieu, parce qu'ils peuvent s'acheter messes et indulgences. J'ai jamais appris à lire, alors je sais pas trop ce qui est dit dans les Saintes Ecritures, mais je pense que Dieu ne veut pas de ces gens-là en son Royaume. Et moi, je m'occupe de le leur rappeler.

Tredekeiles hocha la tête. Puis il attrapa la bouteille de stingo, une bière relevée avec du poivre, posée au pied de la chaire, en but une gorgée et la passa à Bigbenn qui lui fit un sort rapide.

— Quand même, dit-il en laissant tomber dans son gosier les dernières gouttes, s'en prendre au sire Sheldon... On a jamais osé faire un coup comme ça...

— Et ça te fait peur ?

Un gros rire agita le poitrail de Bigbenn.

— Moi ? La peur, c'est la première chose dans ma vie à quoi j'ai tordu le cou. Non, j'ai pas peur, Tredekeiles. Mais ça va pas être une mince affaire.

— C'est pourquoi nous avons besoin des talents de Diane.

Bigbenn se tut puis, en levant la tête, il lança un lourd glaviot qui atteignit le ruisseau coulant à travers la salle.

— Si la glaire était une arme, tu serais un redoutable guerrier, déclara une voix au timbre féminin.

Diane venait de soulever le lourd pan de voile qui séparait l'opisthodomée du reste du temple. La jeune fille était précédée de Cutaegl qu'elle avait croisé alors qu'il péchait Dieu sait quoi dans le sombre courant de la rivière Walbrook. Elle n'avait pas réussi à lui arracher le moindre mot, à part un rot qui déployait avec une grande justesse toutes les notes du *Kyrie eleison*^[15].

Tredekeiles se tourna vers Bigbenn avec un air satisfait. Ce dernier haussa les épaules avant de jeter la bouteille de bière derrière lui.

Diane s'avança. Elle portait le carquois en bandoulière, et l'arc bandé dans la main droite.

Le prince des mendiants se leva et lui fit une révérence un peu narquoise.

— Je t'avais dit que tu reviendrais...

— Épargne-moi tes commentaires, Tredekeiles... Tu prétends tenir mon père en grande estime. Alors, tu dois m'aider.

— Eh bien, cela tombe à point. Car j'ai également besoin de ton aide.

— Écoute-moi d'abord. Je crois que mon père est victime d'un sortilège. Les corbeaux pourraient-ils en être les auteurs ?

— Qu'entends-tu par sortilège ? lui demanda le prince des mendiants.

— Que Robin n'est plus lui-même, et qu'autour de lui, il se passe des choses que je ne peux expliquer.

Tredekeiles se leva de sa chaire et jeta à l'adresse des amas de meubles :

— Galdorgalere ! Sors de ton cercueil ! Tes lumières nous seraient utiles !

Un coffre posé en équilibre sur un banc ouvragé grogna quelque chose d'inintelligible, puis le couvercle se souleva, et la silhouette longiligne de Galdorgalere s'éleva comme une colonne de fumée s'échappant d'une cheminée : un fantôme livide, aux yeux injectés de sang et aux

maines tremblantes.

— Ah ah ! ricana Bigbenn. La résurrection des morts ! Y a pas un jour ici où on assiste pas à un miracle !

— Tu as raison, lui répondit d'une faible voix l'herboriste et thaumaturge de la bande. Chaque jour, je meurs et ressuscite... Mais j'ai beau naviguer sur les eaux noires de l'au-delà, j'entends tout...

— Tu es censé t'y connaître en diableries, envoûtements et malédictions, lui dit Tredekeiles. Alors, peut-être seras-tu en mesure d'éclairer Diane...

Galdorgalere tourna la tête vers la jeune fille. Les muscles de son visage étaient si relâchés que ses joues semblaient couler sur ses mâchoires.

— Ah, souffla-t-il, oui, Diane, je me souviens. Pleine de bravoure et d'intelligence... De quoi souffre ton père ? A-t-il le feu en lui ? Son ventre est-il gonflé ? Vomit-il des aiguilles ou des osselets ? As-tu vu une petite chose hideuse et velue perchée sur ses épaules ?

— Rien de tout ça, répondit la jeune fille.

Diane eut quelque scrupule à se confier à cet épouvantail qui flottait plus qu'il ne se tenait debout dans le coffre qui lui servait de lit. Néanmoins, elle se mit à raconter les événements récents, l'étrange langueur de Robin, ses récitations nocturnes, le lierre dans le lit et contre le mur, et l'affreuse scène dont elle avait été témoin ce matin même.

À aucun moment Galdorgalere ne parut l'écouter. Il donnait plutôt l'impression d'être attentif à des voix qui ne chuchotaient qu'à ses propres oreilles.

Quand elle en eut fini, une subite excitation s'empara du thaumaturge. La peau de son visage se retendit, une lueur de vie s'alluma dans ses yeux, et il sauta par terre en faisant cliqueter toute la verroterie que cachaient ses manches. Là, il renifla comme s'il avait cherché à aspirer son propre nez et cracha une chose que même Bigbenn n'aurait pu produire. Ça ressemblait à une pleine bolée de goudron.

Le géant grimaça.

— Tu me répugnes, Galdorgalere. J'arrive pas à croire que tu avais cette fiente dans la gorge.

— Et encore, tu n'as pas vu ce que je suis capable de pondre... Diane, ce dont souffre ton père n'a rien d'un envoûtement ordinaire. S'il n'y avait les végétaux et cette sève que tu as trouvée sur le sol, on pourrait soupçonner les corbeaux. Mais leur pouvoir est celui de la pierre, du sang et du feu. Eux, ils ne font pas naître les plantes, ils les flétrissent... Je ne pense pas que Robin ait contracté ce mal dans cette cité. Je crois qu'il l'avait en lui bien avant.

— Ça a pourtant commencé après que nous ayons franchi les portes de Londres, lui rétorqua la jeune fille.

— Cette ville est bâtie sur les morts, son argile n'est que putréfaction, les dieux s'y font concurrence et certains datent d'un temps où les hommes n'avaient même pas de mots pour les nommer. Ici, les choses que l'on croyait à jamais endormies s'éveillent parfois.

Galdorgalere étala du bout de son pied la glaire noire.

— Que puis-je faire, alors ? demanda Diane, suffoquée par sa propre impuissance.

— Il est encore trop tôt pour le dire. On ne peut lutter contre un envoûtement si l'on ignore ce qui en est la cause, et l'on ne peut en connaître la cause que lorsque le mal est à son

paroxysme.

— Mais il l'est !

— Je crains que non, hélas...

— Nous t'aiderons, intervint Tredekeiles sans cacher son impatience. Mais nous avons une affaire en cours qui ne peut attendre. Et tes talents nous seraient infiniment précieux.

Diane doutait fort que le prince des mendiants et sa bande puissent lui être d'un quelconque secours. Mais sur qui d'autre aurait-elle pu compter dans cette cité ? Son cousin ? Un charcutier qui composait de sottes chansons ! Les autres compagnons de Robin ? L'un était incarcéré dans la prison de Londres, le second avait perdu la raison et vivait dans un mur.

Il ne lui restait que cette compagnie qui semblait tout droit sortie d'un charivari de carnaval.

Son seul réconfort était de sentir l'arc dans sa main, d'imaginer la trajectoire ondulante d'une flèche filant vers l'œil rond d'une cible de paille et se fichant en son centre.

Elle baissa les yeux vers la rature luisante qu'avait tracée Galdorgalere sur les dalles du temple, et, une fois de plus, toujours fidèle au surnom dont l'avait affublée son père, soupira avant d'articuler :

— C'est quoi, cette affaire si pressante ?



Bigbenn avait disposé une table devant le trône de Tredekeiles. Cutaegl s'était aussitôt glissé en dessous. Depuis lors, il rotait en sourdine, pendant que les autres se penchaient sur un plan dessiné sur du vélin de la plus belle qualité.

Galdorgalere en était l'auteur et Diane resta stupéfaite devant le luxe de détails et la finesse de son trait. On y voyait la Tamise, un grand champ labouré, un verger où pas un arbre ne manquait, une vaste demeure cernée d'une enceinte, ses dépendances, ses jardins et plusieurs petits personnages qui y vaquaient, y compris poules, chiens et moutons.

— Les plus fortunés ne vivent pas dans Londres, expliqua Tredekeiles à Diane. Ils craignent trop les révoltes et les incendies, et préfèrent se faire construire des palais à Strand, sur la berge occidentale de la Tamise, au nord de l'abbaye de Westminster. La demeure et les terres que tu vois sont celles du sire Sheldon. As-tu déjà entendu parler de lui ?

— Non, son nom ne me dit rien.

— Il fut le conseiller du roi Richard, et l'un des précepteurs de son neveu, Arthur de Bretagne, avant de devenir le courtisan favori du roi Jean. Il possède des terres dans toute l'Angleterre. C'est aussi la pire des vipères. Il a affamé plus d'hommes, de femmes et d'enfants que le plus rude des hivers. Il y a dix ans, Sheldon rendit une courtoise visite au jeune Arthur, emprisonné à Rouen. Après qu'il en fut reparti, le garçon fut retrouvé mort dans sa cellule... Son rôle à Londres est des plus troubles. Les corbeaux le visitent, c'est une certitude. Son intendant recrute souvent des filles pauvres comme servantes. Il y en a certaines qu'on ne revoit jamais...

— Il fraye avec le Diable, jugea utile d'ajouter Galdorgalere en agitant le bout de sa langue entre ses maigres lèvres.

— Tu n'en sais rien, le rabroua Tredekeiles. Et je me moque bien du Diable. La fortune du sire Sheldon est immense. Cette nuit, nous allons lui en prélever une partie. Nous savons qu'il garde dans sa demeure plus de pennies d'or qu'il n'en faudrait pour ensemençer tous les champs de Fulham à Holborn.

Berdfaeder, comme si le mot « or » avait suffi à le faire apparaître, vint alors se joindre à la bande. Il scruta Diane des pieds à la tête, l'œil humide et la barbe hérissée, avant de roucouler :

— Dieu a entendu ma prière. Oui, mon enfant, j'ai prié toute la matinée en l'église de Saint-Bride pour que ta grâce enchante de nouveau mon regard.

Il se pencha alors, et remonta le bas de sa robe sur ses jambes qui étaient couvertes d'un pelage assez semblable à celui de son visage. Diane, craignant qu'il n'exhibe un objet qu'elle n'avait aucune envie de voir, détourna la tête. Mais Berdfaeder se contenta de tirer de sa bure grise un ciboire et une coupelle en argent qu'il posa sur la table.

— Pour nos œuvres...

Diane fit mine d'ignorer le produit de cette rapine sacrilège et se pencha de nouveau sur le dessin de Galdorgalere.

— Qu'est-ce que c'est que cette bande sur les murs du bâtiment ?

— Une frise de marbre poli, lui apprit le magicien. Elle fait tout le tour de la demeure et n'offre aucune prise. C'est, je suppose, pour empêcher un éventuel grimpeur d'atteindre le toit.

— Pourquoi tenez-vous tant à passer à l'action cette nuit ? Dans une semaine, ce sera la nouvelle lune. Les ténèbres seront alors profondes.

— Parce que Sheldon est absent de son castel, et qu'il a emmené avec lui la plupart de ses hommes d'armes. Mais il sera de retour d'un jour à l'autre... Le temps n'est pas fameux ; avec un peu de chance, la lune sera voilée par les nuages.

— Et quel est votre plan ?

— Passer par la Tamise. Comme tu le vois, il y a un moulin et un ponton. Si nous longeons avec un esquif la berge depuis l'amont, en nous laissant porter par le courant, voiles affalées, le moulin nous cachera des guetteurs qui se trouvent dans les tourelles d'angle et nous pourrons accoster sans nous faire voir. Ensuite, tu n'auras aucun mal à les abattre.

— Les abattre ? se récria Diane. De ça, il n'est pas question.

— Parce que tu crois que ton père ne l'a jamais fait ?

— Jamais sans y être contraint... De toute façon, votre plan est stupide. N'importe quel voleur ou assaillant agirait ainsi. Et Sheldon doit fort bien le savoir. Qui vous dit qu'il n'y a pas de guetteurs dans le moulin ou en amont ? Et cette porte, au-dessus du ponton, c'est un véritable goulet d'étranglement. Tout cela n'est qu'une illusion de faiblesse, un piège tendu aux sots.

— Et toi, fillette, tu penses avoir mieux à proposer ? grogna Bigbenn.

Diane laissa courir son regard sur le dessin de Galdorgalere, puis elle hocha la tête, et affirma :

— Oui, j'ai mieux.

J'ai fini par m'accoutumer à la bière et au brouet servis midi et soir à La Corde de Chanvre. Suis-je en train de devenir un Londonien ? Dieu m'en préserve !

Vers sexte, il m'a semblé entendre des cris venant de la maison de Will, mais il régnait un tel brouhaha dans la rue que je ne peux en être certain. Était-ce une dispute entre Diane et son père ? En tout cas, peu de temps après, la jeune fille est sortie. Elle avait les yeux rouges. J'aimerais connaître la raison de ces larmes. Peut-être Diane prend-elle enfin conscience de la vraie nature de Robin. J'ai de nouveau hésité à l'aborder. Mais le moment n'est pas encore venu. Je l'ai suivie jusque dans Threadneedle Street et l'ai vue s'engouffrer dans un discret soupirail.

C'est sans doute l'un des chemins qui mènent à ce prince des mendiants dont je scellerai bientôt le sort.

J'ai résisté au désir de la suivre dans ces terriers. Je dois auparavant réfléchir, échafauder un plan. À quoi bon agir si c'est pour périr au premier traquenard que les gueux me tendront ? Car Dieu sait quel dédale se cache sous Londres.

Sois bien prudente, Diane.

D'inquiétantes rumeurs sont parvenues à mes oreilles alors que j'errais à travers la cité à la recherche d'autres passages souterrains. Trois cadavres ont été découverts à l'aube. À Saint Paneras Lane, une porteuse d'eau qui s'était rendue le matin au puits a été retrouvée, morte étouffée, la bouche remplie de glands. Un peu plus loin, près de Candlewick Street : un ivrogne pendu à une enseigne. Et ce n'était pas une corde qui lui serrait le cou mais une solide ronce. Enfin, sur les quais de la Tamise, un marin étranger. On lui a arraché les yeux pour les remplacer par des châtaignes.

Le Diable Vert que j'ai aperçu la nuit dernière est sans nul doute l'auteur de ces abominables méfaits.

J'ai noté d'autres signes. De la mousse entre les pavés, des fougères au pied des murs, du lierre accroché à des façades. Les fêtes de mai sont pourtant achevées. Les guirlandes de feuilles ou de fleurs ont été retirées, les jack-in-the-green ont jeté leurs costumes, les arbustes autour desquels les gens dansaient ont été débités pour faire du petit bois. Quand je suis arrivé à Londres, il n'y avait pas tant de verdure. La cité change de couleur. Suis-je le seul à m'en apercevoir ?

Et cette odeur d'humus, d'humidité, de sous-bois qui semble partout flotter. Elle me ramène vingt ans en arrière, à Sherwood, dans ses inextricables broussailles. Je revois mes hommes tombant sous le tir d'invisibles archers. Cette forêt était notre ennemie plus encore que les bandits qui y avaient trouvé asile. Elle se faisait leur complice : chaque arbre, buisson, souche, parterre de feuilles mortes, cercle de champignons, brindille, mare, fondrière moussue... Autant de pièges qui nous étaient tendus. C'est une armée de bûcherons que j'aurais dû lever !

Las. Laissons Londres étouffer sous les sortilèges. Le Diable vient toujours reprendre ce qui lui appartient. Dieu seul jugera.

*Ce soir, je me ferai mendiant, je me couvrirai de hardes et me roulerai dans l'ordure.
Et j'irai prêter allégeance à mon prince.*

CHAPITRE XIII

La nuit était telle que Diane l'avait redoutée : beaucoup trop claire. Accrochée à la voûte céleste, la lanterne lunaire illuminait les champs et l'eau poisseuse de la Tamise. Au contraire de ce que Tredekeiles avait prédit, on ne voyait errer que de rares nuages poussés par un vent paresseux.

Juste un beau ciel étoilé et un froid assez mordant pour un début de mois de mai...

« Folie... Folie... », se répétait Diane en avançant prudemment à travers un champ labouré. L'image de son père l'obsédait, et, à chaque pas, elle doutait un peu plus de sa propre raison. Peut-être que tout était rentré dans l'ordre, qu'une chaude bolée l'attendait sur la table de Will, que Robin buvait de la bière poivrée en sa compagnie, que Walrid avait frappé à la porte pour annoncer à son maître qu'il était fin prêt à les ramener à Loxley. Et au lieu d'être en leur compagnie, de partager ce dernier repas avec son cousin et sa famille, la jeune fille s'apprêtait à participer à un pillage en règle de la maison d'un puissant seigneur, risquant pour ce crime la potence ou pire encore...

Pendant qu'ils s'étaient équipés dans le temple, piochant dans le trésor accumulé hauts-de-chausse, guêtres de cuir et pourpoints sombres, Tredekeiles avait pris un malin plaisir à décrire à Diane le genre de supplices que l'on réservait à ceux qui se rendaient coupables de tels méfaits. Au gré des caprices des juges, l'on pouvait être méticuleusement démembré, pièce par pièce, lentement écrasé dans une presse à fruits, écorché vif, fouetté jusqu'à ce que les os soient mis à nu... Le répertoire du théâtre de la cruauté était plus riche à Londres que celui des farces ou des mystères sacrés.

Néanmoins, malgré toute son angoisse et tous ses doutes, Diane était possédée par un sentiment d'exaltation qu'elle ne parvenait pas à taire. Son cœur battait la chamade. Ses sens étaient plus aiguisés qu'à l'habitude. Sans doute était-ce aussi pour cela que la nuit lui paraissait si claire, que la terre remuée dégageait une si forte odeur, que le moindre clapotis du fleuve ou hululement lointain parvenait à ses oreilles avec une acuité redoublée.

Elle se sentait comme un chat ou un rapace nocturne occupé à traquer le mulot.

La bande avait quitté Londres après qu'eurent sonné matines, en suivant un passage certainement très ancien à en juger par l'état de délabrement de ses murs ; peut-être un égout datant de l'époque des Romains. En tout cas, la vase qui s'y écoulait avec la lenteur d'une

cohorte de limaces dégageait une odeur affreuse. Ils avaient rapidement franchi le pont de la rivière Fleet qui formait à la confluence de la Tamise une sorte d'estuaire bordé de quais, puis avaient bifurqué à travers champs pour éviter la route de Westminster.

Diane était accompagnée de Bigbenn, de Cutaegl et de Tredekeiles qui s'abstenait, depuis un moment, de toute crânerie. Il semblait au contraire très nerveux, sans doute agacé par l'ascendant que Diane avait pris sur ses ministres.

Galdorgalere et Berdfaeder les avaient devancés au crépuscule et devaient déjà se trouver à leur poste. Du moins, l'adolescente l'espérait, car elle craignait en vérité que Berdfaeder n'ait eu la soudaine envie de faire acte de piété dans l'église de Saint-Clément qui se trouvait sur sa route. Autrement dit de la piller, ou que Galdorgalere ait sombré dans l'une de ses transes sous l'effet de la belladone.

Si Robin avait dû en son temps composer avec pareille bande, Diane n'aurait sans doute jamais vu le jour.

Le petit palais du sire Sheldon se profilait au bout du champ. Il était en tout point fidèle au dessin exécuté par le magicien. Un donjon de deux étages se dressait au nord, face à eux. Il était coiffé d'un toit de tuiles assez pentu, percé d'une cheminée. On voyait aussi les tourelles d'angle aux deux extrémités du mur d'enceinte et le moulin dont la roue immobile trempait dans le cours de la Tamise.

Le regard de Diane se porta sur le grand châtaignier qui poussait derrière le mur à une vingtaine de yards de la tour. Là encore, le sens de l'observation de Galdorgalere s'était avéré remarquable. Il avait même reproduit à la perfection la forme noueuse du tronc et les plus épaisses branches.

La petite bande fit une halte et s'agenouilla dans la terre humide qui fumait légèrement pour observer un nuage flottant doucement vers la lune. Il n'était pas très dense car on voyait à travers la cicatrice scintillante de la voie lactée.

— Allons-y, souffla Diane lorsque le nuage eut voilé l'astre nocturne, faisant un peu faiblir sa luminosité.

Le groupe se précipita vers le mur. Leurs vêtements sombres les rendaient indistincts, mais si un observateur s'était à cet instant appliqué à scruter le champ, ils n'auraient pas échappé à sa vigilance. Heureusement, le guetteur qui se tenait dans la tourelle la plus proche de la Tamise était tourné vers le fleuve, celui de l'édicule opposé surveillait la route de Westminster.

Diane et la bande de Tredekeiles parvinrent sans encombre au pied de l'enceinte. Bigbenn réajusta sur ses épaules le sac de toile qu'il portait, prit une motte de terre qu'il effrita entre ses paumes, et cracha sur sa droite, sur sa gauche, puis devant lui.

C'était un peu sa manière de se signer.

— Ce mur n'offre pas beaucoup de prises, murmura Diane.

— Bien assez pour moi, lui répondit Bigbenn avant de se lancer dans l'escalade.

Pendant que ses bras puissants soulevaient sans peine tout le poids de son corps, ses longues jambes filiformes, étonnamment souples, cherchaient prudemment les meilleurs appuis. Le voir à l'œuvre offrait un curieux spectacle : on aurait dit deux corps distincts cousus l'un à l'autre au niveau du bassin.

Il parvint au faîte du mur en quelques secondes, sans effort. L'extrémité de la ramure du châtaignier le cachait du guetteur de la route, mais il aurait suffi que celui du fleuve se retourne pour que le rôdeur soit découvert.

Bigbenn s'accroupit, tira de son sac une corde et la déroula jusqu'au sol. Diane fut la première à le rejoindre. Le géant lui tendit sa lourde main et l'aida à se hisser. Pendant que Cutaegl grimpait à son tour le long de la corde avec une déconcertante facilité pour quelqu'un ayant des jambes si petites et contrefaites, la jeune fille encocha une flèche et, sans tendre la corde, mit en joue la silhouette du guetteur. Elle espérait de tout cœur qu'il ne lui prenne pas l'envie de regarder par-dessus son épaule.

Depuis sa position, elle voyait en contrebas l'angle nord du moulin, et il lui sembla deviner l'éclat d'une pointe métallique dans l'une des ouvertures. Sans doute l'extrémité d'un carreau d'arbalète. Son instinct ne l'avait pas trompée. Des arbalétriers occupaient le moulin et devaient surveiller le fleuve en aval aussi bien qu'en amont.

Si Diane et les autres avaient suivi le plan du prince des mendiants, ils seraient tous morts à l'heure qu'il est.

Tredekeiles les rejoignit en haut de l'enceinte. Il fit en sorte de se blottir contre Diane, qui, sentant son souffle contre sa nuque, lui administra un coup de coude dans le menton. Le jeune homme ne s'en émut pas et continua à humer les cheveux de l'adolescente.

Maintenant, il leur fallait attendre laudes sans se laisser gagner par le doute et la fièvre. Cutaegl, en tout cas, n'émettait aucun vent, ce qui tenait du miracle. Galdorgalere lui avait administré une décoction censée momentanément le guérir de ses flatulences. Il semblait que la potion soit efficace.

De l'autre côté du mur se trouvait un jardin de plantes médicinales divisé en parcelles rectangulaires. Le nuage ayant poursuivi sa route, la lune brillait à nouveau de tout son éclat, et Diane distinguait parfaitement les petites fleurs bleues des touffes de bourrache, les différentes espèces de menthe, les feuilles pâles des sauges, et les tiges raides des fenouils. Certaines plantes, toutefois, lui étaient inconnues.

Les cloches de Saint-Clément se décidèrent enfin à sonner laudes, suivies, dans le lointain par celles de Saint-Bride. Le groupe s'ébranla aussitôt. Le carillon ne durerait pas éternellement. Cutaegl fut le premier à se glisser dans la frondaison du châtaignier. Tredekeiles puis Bigbenn prirent la suite. Une branche craqua sous le pied du géant et chut au pied de l'arbre. Mais le sol herbu étouffa le bruit, et même les volailles qui occupaient le poulailler voisin n'en furent pas alarmées.

Diane fermait la marche, avançant à rebours, prête à tirer sur la sentinelle, ce qu'elle ne souhaitait à aucun prix. C'était la condition qu'elle avait fixée au reste de la bande : ne pas faire couler le sang. Seul Bigbenn y avait trouvé à redire : « Pas de sang, soit, mais je peux quand même casser quelques nuques ? Parce que ça saigne pas vraiment quand je brise une nuque, ou juste un peu, par le nez... »

Avec soulagement, la jeune fille s'enfonça à son tour dans la feuillure printanière de l'arbre. Le guetteur n'avait pas quitté le fleuve des yeux.

Le plus dur restait toutefois à venir.



Dans le clocher de Charing Cross, Galdorgalere était confortablement assis sur le ventre gras du sonneur. Il se rafraîchissait le gosier avec un petit cordial à base de pavot et de digitale ; la même mixture dont il s'était servi pour endormir le bonhomme qui ronflait d'ailleurs très fort et, de temps à autre, bougonnait le prénom d'une femme. Le pavot inspire toujours de jolis rêves.

Le thaumaturge leva les yeux vers la corde qui pendait au-dessus de sa tête. Puis il recueillit sur le sol un peu de cire fondue, la malaxa et l'enfonça dans ses oreilles.

Il n'avait jamais sonné les cloches et craignait de devenir sourd.



Diane rejoignit Cutaegl au sommet de l'arbre et cala son dos contre le tronc. Elle posa ensuite trois flèches sur ses genoux. Leurs fers étaient du type que l'on nommait « barbel » : des pointes pourvues de deux longs crocs. Au bout des hampes étaient nouées des ficelles de soie torsadée. Diane attachait leur autre extrémité autour du tronc en mesurant avec son bras la longueur qu'il convenait de laisser libre. Trop courte, les flèches n'atteindraient pas la cheminée ; trop longue, elles risquaient de tomber bruyamment le long du conduit.

Elle encocha une première flèche, regarda un moment la cheminée du donjon à laquelle elle faisait face, puis ferma les yeux en imaginant la trajectoire de son tir, tenant compte de la forme si particulière de la pointe et de l'encombrement de sa traîne de soie.

Les cloches de Charing Cross se firent entendre. Que les églises sonnent l'heure avec un décalage n'était guère inhabituel, et les sentinelles ne s'en inquiétèrent pas.

Diane leva son arc, le banda et décocha sa flèche. Sans même regarder le résultat de son tir, elle arma la suivante et répéta son geste. Le premier trait retomba vers l'intérieur de la cheminée. Son fer tinta une fois en heurtant la pierre, un son assez ténu pour pouvoir se confondre avec celui des cloches.

Les deux autres flèches atteignirent pareillement leur cible.

Le visage de Cutaegl se fendit d'un large sourire. Diane remarqua à cette occasion qu'il possédait une dentition parfaite, d'une blancheur d'albâtre, comme celle des dents de lait d'un jeune enfant. Sa seule beauté se cachait derrière ses lèvres.

Sous ses pieds, la jeune fille entendit Bigbenn murmurer :

— T'avais raison, Tredekeiles, elle est douée, la morveuse.

Les cloches de Charing Cross cessèrent de battre. Diane commença à tirer prudemment sur les ficelles. Il fallait maintenant que les crocs de ses flèches veuillent bien se cramponner aux pierres faîtières de la cheminée. Si l'une sautait hors du conduit, elle dévalerait le toit et le bruit ne manquerait pas d'éveiller l'attention des sentinelles.

Durant l'après-midi, Diane avait fait de nombreux essais dans le temple, sur une fausse cheminée montée avec quelques pierres, subissant les objections croisées de Tredekeiles et de Bigbenn. Ce dernier ne voulait pas en démordre : « Pourquoi s'embêter à tirer des flèches

quand on peut lancer un grappin ? » Il avait d'ailleurs tenu à en faire la démonstration. Mais le grappin, s'il s'avérait efficace, produisait en retombant un bruit que tous les clochers de la route de Westminster n'auraient suffi à couvrir. Sans compter qu'une fois sur deux, Bigbenn, malgré une certaine habileté à ce jeu, manquait le conduit.

Les crocs des barbels mordirent la pierre que la suie acide avait fini par éroder. Diane se risqua à soumettre les ficelles à une vive et brève traction. Les fers semblaient tenir en place. Pendant ce temps, Bigbenn attachait une solide corde autour de la taille de Cutaegl.

— Je t'interdis de péter ou de roter, lui souffla à l'oreille le colosse.

Le nain hocha la tête. Il était pourtant dans l'une de ses périodes où son intelligence se réfugiait dans son gros intestin. Mais il se souvenait vaguement de ce qu'on attendait de lui ; la voix de Diane, si douce et patiente, résonnait encore sous son crâne pelé. Il s'agrippa donc aux trois câbles de soie qui jetaient entre le donjon et l'arbre un fil arachnéen, et, sans la moindre appréhension, commença la traversée, en agitant les jambes comme s'il nageait la brasse.

Cutaegl était le plus léger de la bande. Trois flèches s'avéraient toutefois nécessaires pour supporter son poids, sans quoi les ficelles ou les hampes finissaient par céder ainsi que les différents essais de Diane l'avaient démontré.

La jeune fille, Tredekeiles et Bigbenn retinrent leur souffle en regardant le nain progresser le long du triple filin. Parvenu à mi-parcours, il s'arrêta et contempla alternativement le sol et le ciel avec un air extatique.

— Qu'est-ce qu'il fait, ce crétin ? gronda sourdement Bigbenn tout en faisant signe à Cutaegl de continuer.

Mais le nain paraissait ravi d'être ainsi suspendu entre ciel et terre. Cela lui donnait l'impression d'être aussi grand que le donjon, de pouvoir enfin regarder le monde de haut, d'avoir les étoiles et la lune à portée de main. Pendant un instant, il fut même très tenté d'essayer d'en attraper une.

Heureusement, la voix de Diane allait et venait dans sa mémoire : « Tu vas jusqu'à la cheminée et tu y attaches solidement la corde. » Et Cutaegl ne voulait en aucun cas la décevoir. Le nain reprit donc sa progression et parvint sans encombre sur le toit. Les trois flèches avaient supporté son poids.

Cutaegl dénoua la corde autour de sa taille et l'attacha ainsi que Diane le lui avait plusieurs fois expliqué. Il réalisa même un nœud digne d'un marin accompli. Bigbenn fit de même autour du tronc, en tendant la corde au maximum. Puis il donna son sac à Tredekeiles. Ce dernier, sitôt qu'il l'eut ajusté sur ses épaules, se hissa à hauteur de câble et ajouta à sa charge le carquois et l'arc de Diane, que la jeune fille lui céda avec réticence.

Le prince des mendiants posa son pied gauche sur la corde, les bras tendus à l'horizontale, et commença à avancer le long de cet étroit chemin aérien qui émettait sous la tension d'imperceptibles grincements. Le bout de ses doigts frôlait les fils de soie qui dessinaient sur sa droite une fragile rambarde contre laquelle il aurait été périlleux de s'appuyer.

Tredekeiles avait révélé son talent de funambule à Diane durant l'après-midi, mais la jeune fille n'y avait guère cru. « Encore une vanterie destinée à m'éblouir ! », avait-elle pensé. Il lui fallait à présent admettre son erreur. Le jeune homme était même doué : il progressait rapidement et jamais son équilibre ne chancelait malgré le barda qu'il portait. Le regarder

suffisait toutefois à donner le vertige à Diane qui finit par détourner les yeux. Sans compter que le fait d'être contrainte de ressentir de l'admiration pour Tredekeiles lui portait sur les nerfs.

Le jeune homme prit enfin pied sur le toit. Sans perdre de temps, il sortit du sac de Bigbenn une seconde corde, l'attacha à la première et la fit glisser le long du conduit.

C'était à présent au tour de Diane de franchir le vide qui séparait le châtaignier du donjon. Cette perspective lui nouait le ventre. Pourtant, chaque fois qu'elle décochait une flèche, son esprit accompagnait le trait, le chevauchait à travers des vides bien plus vastes et profonds.

Tredekeiles l'observait, le sourire aux lèvres.

« Il aimerait me voir flancher », se dit-elle.

Cela suffit à la décider. Elle s'agrippa à la corde par les mains et les chevilles, les yeux tournés vers le ciel. Une étoile filante traversa la voûte céleste comme une flèche enflammée et cette vision apaisa ses craintes. Diane progressa avec une relative aisance et fut presque surprise quand elle se retrouva sur le toit. Elle récupéra son arc et son carquois et s'adossa à la cheminée pour surveiller le guetteur de la tourelle nord.

Depuis le sommet du donjon, on voyait la courbe de la Tamise, les brumes qui flottaient sur les marais de Lambeth, les sombres murailles de Londres, les clochers qui dardaient leurs pointes ouvragées comme de monstrueuses canines et la Tour Blanche dont le reflet faisait une nappe laiteuse à la surface du fleuve.

La cité en devenait presque belle aux yeux de Diane.

Bigbenn rejoignit à son tour ses compagnons. Il se pencha par-dessus le conduit de la cheminée et murmura :

— Je passerai jamais là-dedans... À tous les coups, je vais rester coincé, et à la prochaine flambée, mon cadavre sera fumé comme une tranche de lard.

Le colosse avait raison : la cheminée était trop étroite pour son torse épais.

— Nous continuerons sans toi, alors, lui dit Tredekeiles en s'engageant dans le conduit. En attendant, fais-toi tout petit. Et prépare-toi à nous aider à remonter de pleins sacs d'or.

Bigbenn hocha la tête et se recroquevilla derrière la cheminée. Mais, même avec les genoux pliés sous le menton, il semblait plus volumineux que le conduit.

Cutaegl, suivi de Diane, s'enfonça à son tour dans la trachée de pierre qui puait la suie grasse. La descente à travers le conduit fut très brève, mais cela suffit à suffoquer l'adolescente et à lui mettre en bouche un désagréable goût de charbon et de viande fumée.

En posant ses pieds dans la couche de cendres qui recouvrait le fond de l'âtre, entre deux chenets coiffés de têtes de griffons, elle entendit Tredekeiles haleter :

— Par saint Alexis ! Mais qu'est-ce que c'est ?

La jeune fille passa sa tête hors de la cheminée. Une fenêtre vitrée laissait entrer la lumière de la lune, et l'on distinguait sans mal la pièce et son mobilier. Diane avait encore une fois vu juste. Les appartements de Sheldon se situaient bien au dernier étage du donjon.

Les seigneurs aiment toujours se percher le plus loin possible des communs, et Sheldon ne faisait pas exception à la règle. Ses goûts en matière de décoration étaient toutefois d'un genre plus original.

Il y avait en effet de quoi invoquer un saint.

Et même le Seigneur Tout-Puissant.

Mon trait est maladroît car mon écritoire est un fût brisé de colonne, et la pénombre qui m'entoure est si dense que c'est à peine si je vois la pointe de ma plume. Mes vêtements dégagent une horrible pestilence, des puces et des poux me ponctionnent le sang. Mais, au moins, ne me distingué-je en rien des malheureux qui m'entourent.

Le royaume de leur « prince » n'est qu'une nécropole peuplée d'ombres. Même le plus inique des suzerains n'oserait laisser ses sujets dans un si triste état. Tredekeiles, tu es comme Robin qui cache sa véritable nature. La misère nourrit ton orgueil démesuré. Tu ne la guéris pas, tu l'entretiens, ne la soulageant avec parcimonie que lorsque cela t'arrange.

Tromperie, fausseté ! J'aimerais le crier à l'oreille de ces gens. Mais je crains qu'ils ne soient sourds à mes mots.

Ils m'ont toutefois appris que Tredekeiles, accompagné de ses hommes et d'une jeune fille armée d'un arc, a quitté son repaire au milieu de la nuit. Dans quel but ? Personne n'a voulu me le dire. J'aurais dû agir avec plus de célérité. Si je ne m'étais pas égaré dans les boyaux gluants du sous-sol de Londres...

J'attends leur retour, mon épée cachée sous les hardes qui me couvrent.

Il y a, quand j'y songe, une certaine ironie à cette situation. Moi, autrefois montré du doigt, appelé oppresseur, tyran, je m'apprête à tuer un despote, à libérer les mendiants de Londres de son joug, et Diane de sa perverse influence.

Le comprendra-t-elle ? Voudra-t-elle seulement m'écouter ?

Seigneur, inspire-moi, aide-moi à trouver les mots... Et si ces ruines païennes doivent être mon tombeau, si je dois pourrir dans une terre non consacrée, prends-moi en pitié et ouvre-moi les portes de Ton Royaume.

CHAPITRE XIV

En temps normal, Tredekeiles n'aurait eu d'yeux que pour le lit à courtines aux pieds épais et ouvragés qui trônait au milieu de la chambre du sire Sheldon, ou l'armoire à huit portillons avec ses ferrures d'argent qui occupait l'angle proche de la porte, ou encore la banquette, couverte d'un tapis pourpre et d'épais coussins brodés d'or, disposée sous la fenêtre. Mais aussi précieux que soit ce mobilier seigneurial, il ne pouvait détacher son regard du mur auquel il faisait face.

Diane subissait une même fascination. Seul Cutaegl semblait indifférent. Lui, il n'y avait que les serrures qui l'intéressaient. Et l'armoire, en particulier, avec ses multiples panneaux, en possédait beaucoup, plus que le nain n'en avait jamais vues réunies en un seul meuble. Sourire béat aux lèvres, il se dégourdissait les doigts en pianotant dans le vide.

Du sol au plafond, des centaines de plumes d'un noir irisé étaient plantées à intervalles réguliers dans l'enduit plâtreux qui recouvrait le mur. Cet assemblage évoquait une herse hérissée de pointes. Combien avait-il fallu plumer de corneilles ou de corbeaux pour l'obtenir ?

— Tu crois que ce sont les corbeaux de Londres qui ont fait don à Sheldon de leurs pennes ? demanda Diane.

— Je l'ignore, lui répondit Tredekeiles. Mais je n'aime pas ça. Trouvons ce que nous sommes venus chercher et décampons.

Attentif à ne pas faire craquer le plancher, le jeune homme avança jusqu'à l'armoire. C'était un chef-d'œuvre d'ébénisterie. Chaque panneau serti de ferrures ouvragées s'ornait d'une scène sculptée. Sur les sept premiers, on assistait aux supplices qui attendaient les pécheurs en enfer, avec un atroce luxe de détails. Le huitième panneau, en haut à gauche, montrait le Diable assis sur un trône de feu, semblant veiller sur la bonne exécution des tortures.

Tredekeiles regretta de ne pas être en mesure d'emporter cette magnifique armoire qui aurait été du plus bel effet à côté de sa chaire.

— Par lequel commencer ? murmura-t-il.

— Par le châtiment des avaricieux, proposa Diane en montrant l'un des panneaux où des diables jetaient des damnés dans des chaudrons bouillonnants.

Le jeune homme acquiesça.

— Cutaegl, à toi de jouer.

Le nain émit un rot étouffé et tira de ses chausses deux crochets métalliques. Tredekeiles pointa du doigt la serrure. Cutaegl se mit aussitôt au travail. Cela lui prit moins de temps pour en venir à bout que s'il avait été en possession de la clé.

Il recula avec un air triomphal et laissa Tredekeiles ouvrir le portillon. La déception du prince des mendiants fut grande. La niche ne contenait qu'un gros livre. Il le feuilleta rapidement pour en évaluer sa valeur et grogna :

— Un livre de comptes...

Découvrir les sommes prodigieuses qui y étaient reportées ne fit qu'attiser un peu plus sa convoitise.

— Celle-là, fit-il en montrant la serrure du panneau suivant qui exposait le châtiment des colériques. Des démons les embrochaient avec délectation.

Cutaegl la crocheta avec la même aisance que la précédente. Aussitôt que le panneau fut ouvert, s'échappa une horrible odeur de charogne et d'œuf pourri.

Sur la tablette étaient posées de petites poupées difformes modelées dans la cire. Des poils, des ongles, des esquilles d'os s'y trouvaient mêlés. Des clous rouillés étaient plantés dans leurs bustes ou leurs têtes.

— Sorcellerie, lança Tredekeiles en grimaçant. Galdorgalere avait raison : Sheldon pactise avec le Diable.

Le jeune homme voulut refermer le portillon, mais Diane l'arrêta.

— Attends... Il y a des noms inscrits sur ces poupées.

L'adolescente se saisit de la plus proche. Elle eut quelque mal à l'arracher de la tablette car elle y était collée par un mélange d'albumine et de sang séché.

— Tu ne devrais pas toucher à ces saletés, lui conseilla Tredekeiles.

Un nom était effectivement gravé dans la cire.

— Haggerty, déchiffra Diane.

— Haggerty, dis-tu ? Je le connais... C'est un mercenaire. Du genre à trancher la gorge de sa propre mère si la paye est bonne.

La jeune fille s'empara d'une autre poupée.

— Toker...

— Idem. Un mercenaire. Certaines guildes font parfois appel à lui pour régler des problèmes de... disons... concurrence déloyale.

La voix de Diane trébucha lorsqu'elle voulut lire le nom d'un troisième poupon qui avait un clou enfoncé dans la tête et une veine séchée nouée autour du cou.

— Pe... tit... Jean... L'ancien compagnon de mon père est parmi ces horreurs ! Je sais qu'il attend son exécution prochaine dans la prison de Londres. Mon cousin n'a pas tenu à me révéler son crime tant celui-ci semble horrible.

— Moi, je peux te le dire. Petit Jean a massacré sa compagne et l'enfant quelle portait dans son ventre... Visiblement, il a été envoûté et poussé à la folie.

Diane, la main tremblante, saisit une à une les autres poupées, persuadée qu'elle y trouverait le nom de son père. Mais ne figuraient que ceux d'hommes de main connus pour

leur peu de morale. Haletante, éprouvant à la fois soulagement et dépit, la jeune fille reposa les poupées de cire dans la niche, ne conservant que celle de Petit Jean.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Sheldon se sert de ces gens pour des actions douteuses. Et c'est par la magie qu'il les tient... et qu'il se débarrasse d'eux quand le besoin se fait sentir.

— Y a-t-il un remède à ce genre d'envoûtements ?

— Ça, il faudra le demander à Galdorgalere. Mais guérir Petit Jean du sortilège ne le sauvera pas pour autant de la potence...

Diane n'ajouta mot. Elle songea : « Moi, je l'en sauverai », et glissa la poupée dans l'escarcelle qu'elle portait à la ceinture.

Le crochetage des serrures se poursuivit. Chaque portillon offrait son lot de déception et d'effroi. L'un révélait des documents sans valeur marchande, titres de propriétés, reconnaissances de dettes, l'autre des bocaux contenant des organes desséchés, des mèches de cheveux ou des veines flottant dans la saumure.

Derrière le panneau du châtiment des gourmands, sur lequel des démons enfournaient des crapauds dans la bouche distendue des damnés, Tredekeiles mit la main sur quelques parures précieuses. Mais sa fébrilité allait croissant. Il bougonnait sans cesse :

— Sheldon, où caches-tu ton or, maudit chien ?

Ne restait à ouvrir que le panneau du Diable en majesté. Cutaegl eut plus de mal à le crocheter. La serrure était-elle d'un modèle plus compliqué, ou bien le nain commençait-il à se fatiguer ? Il n'en dit rien et parvint quand même à la faire céder après s'y être repris trois fois.

— C'est forcément là, soupira Tredekeiles.

Mais le portillon ne révéla qu'une niche vide.

Le jeune homme retint un cri de colère.

— Je sens l'or, pourtant, tout proche...

Il se précipita vers le lit, souleva le matelas rembourré de duvet, jeta à terre les coussins de la banquette, tapa sur le coffrage. Ses pieds, qui avaient perdu toute légèreté, faisaient gémir le parquet. S'il y avait des gens à l'étage en dessous, ceux-ci ne pouvaient manquer de l'entendre.

— Tredekeiles, il faut abandonner, l'enjoignit Diane. L'or n'est pas ici.

— Il l'est ! lui rétorqua le prince des mendiants d'une voix bien trop sonore.

Son regard s'arrêta brusquement sur le contre-feu au fond de la cheminée. La plaque de métal, recouverte d'un mélange de rouille et de suie, ne comportait aucune décoration. Cette austérité avait de quoi surprendre dans la pièce.

Tredekeiles esquaissa le même genre de sourire qui plissait les gueules monstrueuses des démons sculptés sur l'armoire.

Il s'agenouilla dans la cendre du foyer, tenta de faire bouger le contre-feu avec ses mains gantées, puis, n'y parvenant pas, inséra la pointe de sa dague entre la plaque et la maçonnerie. Il n'eut guère à forcer. La plaque se descella à la première traction. Tredekeiles l'empêcha de basculer en y appuyant son épaule et appela Diane à la rescousse. À eux deux, ils purent la déposer en douceur dans le tapis de cendres volatiles.

Le contre-feu cachait une niche assez profonde, creusée dans l'épais mur du donjon. Sans hésiter, Tredekeiles s'y glissa et rampa en s'aidant de ses coudes parmi les débris de pierre et de mortier.

— Un coffre, jeta-t-il, euphorique, je le savais !

Puis un frémissement agita ses jambes qui dépassaient de la paroi et le ton de sa voix changea brutalement :

— Oh, par Dieu ! Diane, sors-moi de là, vite !

La jeune fille le saisit par les chevilles et le tira hors de la cachette dans un nuage de cendres qui envahit toute la pièce. Tredekeiles tenait entre ses bras repliés un coffret noirci qui paraissait peser lourd. Malgré cette découverte, le visage du jeune homme n'exprimait rien d'autre que la plus vive épouvante.

Hagard et haletant, il s'adossa au chambranle de la cheminée. Son pourpoint était couvert de poussière et d'une substance grasse qui dégageait une odeur fétide.

— Qu'as-tu vu ? lui demanda la jeune fille, alors que Cutaegl prenait l'initiative de s'attaquer à la serrure du coffre sans qu'on ait eu besoin cette fois de la lui indiquer.

— L'horreur... derrière le coffre... il y avait des corps... des morceaux... à demi brûlés... entremêlés... Tu te souviens, je t'ai parlé de ces servantes qu'on ne revoit jamais... Je crois qu'elles sont là, dans ce trou...

Diane déglutit péniblement. Elle eut, un instant, envie d'aller y voir à son tour. Comme s'il avait deviné son intention, Tredekeiles lui fit non de la tête. Puis il se redressa et s'épousseta en grimaçant de dégoût.

— Je vais brûler son palais, à ce fils de putain ! gronda-t-il.

— Oooooor ! rota alors Cutaegl en soulevant de ses mains potelées le couvercle du coffre dont la serrure n'avait pas longtemps résisté à son talent.

Celui-ci débordait de pennies d'or frappés au visage du roi Jean et du roi Richard. De quoi acheter tous les commerces d'une avenue londonienne. Tredekeiles, bien qu'ébranlé par sa macabre découverte, ne put se retenir d'y plonger ses mains et de laisser ruisseler les pièces entre ses doigts.

Diane, quant à elle, regardait ce trésor d'un œil atone. Elle ne voyait dans les reflets de l'or, dans le profil ciselé des rois, que la misère de ceux qui jamais ne toucheraient ce métal. La faim, le froid, la maladie, les femmes qui meurent en couches ou qui ne peuvent, faute de lait, nourrir leur nouveau-né, la mort personnifiée qui hante les campagnes, un cercueil sur l'épaule, la roue de Fortune qui ne tourne jamais... Voilà quels étaient les ingrédients alchimiques qui donnaient naissance à ce minerai si convoité. Changerait-il la vie des mendiants du sous-sol, quand chacun aurait reçu dans sa paume l'une de ces pièces ? Diane en doutait.

Elle pensa à son père, à Petit Jean, aux pauvres filles brûlées dans la cheminée de Sheldon... Et le seul mot qui lui vint à l'esprit fut « impuissance ».



Bigbenn hala à travers le conduit de la cheminée les sacs de cuir que Diane et Tredekeiles remplissaient hâtivement de pièces d'or. Leur poids était conséquent, mais le colosse les soulevait comme s'il s'était agi de traversins. Il dut se mordre les lèvres pour résister à l'envie de s'esclaffer joyeusement.

Ayant déposé trois gros sacs et deux plus petits derrière la cheminée, Bigbenn aida Cutaegl à s'extirper du conduit. Tredekeiles sortit en second. Le géant lui trouva la mine bien pâlichonne pour quelqu'un venant de faire main basse sur un pécule princier. En outre, son vêtement exhalait une puanteur que même Bigbenn, qui avait eu tant de fois le nez cassé, sentit distinctement.

Diane s'engagea à son tour dans le foyer. Elle se figea un instant, les mains sur la corde, face au trou qui béait à ses pieds. Songeant aux sombres secrets découverts dans la chambre, une pensée la traversa. Tredekeiles avait déclaré que Sheldon était en relation avec les corbeaux...

Et s'il était en réalité l'un d'entre eux ?

La jeune fille entendit alors un léger froufroutement dans son dos. Elle se retourna et promena son regard sur la pièce mise sens dessus dessous : le coffre vide qui bâillait, les coussins jetés sur le sol, le matelas renversé, les portillons de l'armoire ouverts...

Et le mur hérissé de plumes.

La voix étouffée de Tredekeiles l'enjoignant de se presser résonna dans le conduit. Diane n'y prêta même pas attention. Car, sous ses yeux effarés, les plumes battaient lentement, coordonnées comme les rames d'une antique galère. Le mur tout entier semblait prendre vie.

Elle n'eut alors plus aucun doute quant à la nature du sire Sheldon. Ce n'était pas seulement un nobliau s'adonnant par intérêt ou perversité à la sorcellerie.

« Nous venons de piller la demeure d'un des sept maîtres de Londres, songea Diane avec affolement, et il va nous le faire payer très cher. »

La jeune fille sentit entre ses doigts la corde se tendre. Instinctivement, elle la serra. Bigbenn la halait comme il l'avait fait avec les sacs d'or. Sur le mur, les plumes s'agitaient avec de plus en plus de frénésie, et le son qu'elles produisaient, et dont l'écho accompagnait Diane dans le conduit, ressemblait à s'y méprendre à celui d'une volée d'oiseaux.

Tredekeiles la tira sans ménagement hors de la cheminée.

— Tu n'as pas pu t'empêcher de regarder dans le trou, hein ? lui souffla-t-il presque hargneusement.

L'adolescente fit un signe de dénégation et parvint juste à murmurer :

— Ne traînons pas...

Bigbenn s'harnacha avec les trois sacs les plus lourds. Tredekeiles et Cutaegl s'occupèrent des deux autres. Pendant ce temps, Diane récupéra les trois barbels qu'elle avait décochés. Elle coupa les traînes de soie et remplaça les flèches dans le carquois.

Bigbenn fut le premier à se lancer dans le trajet du retour. Malgré sa force phénoménale, il peina terriblement ; même une mule aurait renâclé à porter la charge dont il s'était encombré. Son front se couvrit de sueur et la cicatrice qui barrait son visage prit une teinte violacée. Les sacs battaient contre son dos, leurs lacets lui sciaient les épaules. Chaque centimètre parcouru au-dessus du vide coûtait au colosse des efforts surhumains.

Diane et Tredekeiles suivaient sa progression avec angoisse, craignant que la corde ne

casse, que la cheminée ne s'écroule ou encore que le poids des sacs ne vienne à bout de la résistance de Bigbenn. Ils soupirèrent de soulagement en le voyant s'enfoncer sous le couvert protecteur du châtaignier.

Le géant s'assit à califourchon sur une branche et reprit son souffle, la tête basse, les bras ballants, un filet de bave dégoulinant le long de son menton.

Diane prêta de nouveau l'oreille aux bruits de volière qui montaient du conduit. Ils avaient indiscutablement gagné en intensité. Tredekeiles les entendait aussi. Il lui jeta un regard interrogatif. Pour seule réponse, la jeune fille tira prudemment une flèche de son carquois et l'encocha. Sur sa hampe était attaché un petit sifflet taillé dans une section de sureau.

Cutaegl s'engagea à son tour sur la corde, s'y tractant à la seule force des mains comme il l'avait fait à l'aller.

Le bruit s'intensifia encore, évoquant une nuée d'étourneaux fondant sur un champ labouré. Les guetteurs des deux tourelles d'angle se retournèrent, la tête d'abord levée vers le ciel, cherchant vainement à distinguer le passage d'une volée d'oiseaux. Celui qui était chargé de surveiller la route fut le premier à remarquer la corde tendue entre l'arbre et le donjon, et la petite silhouette qui y était accrochée et qui s'y démenait pour avancer.

— À l'intrus ! cria-t-il en secouant furieusement une clochette.

Son alarme fut reprise par les guetteurs des autres tourelles d'angle.

— Lance le signal ! s'exclama Tredekeiles.

Diane décocha sa flèche en direction de la lune. Le trait fila en émettant un sifflement aigu avant de retomber vers le verger qui s'étendait au sud de la demeure. La jeune fille encocha aussitôt une nouvelle flèche et se tourna vers la sentinelle du fleuve.

L'homme tenait une arbalète et visait Cutaegl qui n'était plus qu'à quelques mètres du châtaignier. Des exclamations s'échappaient des fenêtres de la demeure, des lanternes étaient allumées en hâte : la maisonnée se réveillait. Et même si la plupart des gens d'armes de Sheldon étaient censément absents, celle-ci comptait encore bon nombre de combattants. Sans parler de ceux qui se cachaient dans le moulin.

Diane marqua un infime temps d'hésitation. Elle n'avait jamais tiré sur un homme, du moins jamais avec la claire intention de le tuer. La jeune fille décocha malgré tout sa flèche, la vit traverser l'obscurité, ondulant doucement tel un serpent qui rampe vers une proie endormie, et sentit en esprit l'impact violent du fer dans la chair. Un goût de sang, illusoire, envahit sa bouche, s'ajoutant à celui de la suie qui y stagnait encore.

L'homme bascula vers le jardin, sans même lâcher un cri, la gorge traversée de part en part. Entre ses doigts, il tenait encore son arbalète... à la corde détendue.

Suspendu dans le vide, Cutaegl penchait la tête vers son ventre avec un air de douloureuse incrédulité. L'empennage d'un carreau saillait de son nombril comme si une fleur venait d'y éclore. La pointe dépassait de son dos, et du sang en coulait en un filet continu.

— Cutaegl ! rugit Bigbenn en secouant avec fureur la frondaison du châtaignier.

Le nain tourna son regard vers son compagnon. Ses yeux brillaient d'une intelligence retrouvée.

— Dorénavant, mon ami, tu roteras pour moi, soupira-t-il.

Puis ses doigts s'ouvrirent et il tomba. Lorsqu'il heurta lourdement le sol, le sac attaché sur

son dos éclata. Les pièces d'or jaillirent et retombèrent en pluie sonnante autour de lui.

Le guetteur de la route s'échinait encore à armer son arbalète quand il vit fondre sur lui un géant en larmes, ivre de colère, couvert de feuilles de châtaignier, et alourdi par cent cinquante livres d'or. Bigbenn le heurta de plein fouet, avec la puissance d'un taureau furieux, et le projeta en contrebas, ainsi qu'une partie de la maçonnerie de la tourelle.

Tredekeiles tira Diane par l'épaule.

— Profitons-en !

— On ne peut pas laisser Cutaegl, protesta la jeune fille.

— C'est fini pour lui... Qu'est-ce que tu veux faire de plus ? Lui fermer les paupières ?

La rudesse de Tredekeiles heurta l'adolescente. Mais il avait indiscutablement raison.

Les deux voleurs franchirent rapidement le vide entre le donjon et l'arbre. Le prince des mendiants, avec sa charge sur le dos, s'abstint cette fois de jouer aux funambules. Diane perdit la plupart de ses flèches qui glissaient, les unes après les autres, hors du carquois.

Quelques hommes surgirent de la demeure et se précipitèrent au pied de la tour. Tirés du lit par l'alarme, ils n'avaient eu que le temps d'enfiler une cotte, et couraient jambes nues à travers le jardin de plantes médicinales. Ils ne prêtèrent que peu d'attention aux deux silhouettes qui progressaient au-dessus d'eux, préférant se jeter sur les pièces d'or répandues dans l'herbe autour du corps du malheureux Cutaegl.

Tredekeiles et Diane rejoignirent Bigbenn au bout du mur. Une carriole venait de l'est sur la route de Westminster en soulevant une longue traînée de poussière. Berdfaeder tenait les rênes et il menait le cheval à une allure qui aurait certainement forcé l'admiration de Walrid le charretier.

Depuis la direction opposée, accourait Galdorgalere, encore qu'il eût plus l'air de flotter au-dessus de la route que d'y cavalier. Derrière lui, du côté du verger, une immense gerbe d'étincelles s'éleva avant de retomber en averse aveuglante sur l'enceinte sud. Le magicien se serait bien arrêté pour admirer sa diversion pyrotechnique, mais le carreau d'arbalète qui vint siffler à son oreille avant de se planter dans un bas-côté l'en dissuada.

Lorsqu'il aperçut ses compagnons, Berdfaeder ralentit et s'arrêta à l'angle du mur. Bigbenn et Tredekeiles jetèrent les sacs à l'arrière de la voiture avant d'y sauter. Diane les imita, après avoir passé à Bigbenn son arc et son carquois qui ne contenait plus qu'une flèche. Elle atterrit bien involontairement dans les bras du prince des mendiants, mais n'eut ni la force, ni vraiment l'envie de le repousser. Galdorgalere, hors d'haleine, grimpa à son tour et s'affala sur les sacs d'or en baragouinant des paroles incompréhensibles.

— Et Cutaegl ? demanda Berdfaeder.

— Mort, lui répondit Tredekeiles.

Le clerc défroqué se signa d'un geste rapide, puis il fit exécuter un demi-tour au cheval et le lança au galop en direction des murailles de Londres.

À l'arrière, Diane jeta un dernier regard vers le donjon du sire Sheldon. Un corbeau était perché au sommet de la cheminée. Sa silhouette se détachait nettement sur l'orbe entamé de la lune.

La jeune fille se laissa aller contre Tredekeiles qui n'en attendait pas tant. À cet instant précis, elle ressentait un si grand besoin de tendresse que les bras décharnés d'un lépreux

auraient pu la contenter.

CHAPITRE XV

Les sacs avaient été vidés sur la table où s'étalait encore le dessin de Galdorgalere. Chacun regardait ce tas d'or, mais sans plus de gaîté ou de convoitise que s'il avait été constitué de grains de blé. D'ailleurs, le trésor ne brillait pas de mille feux, n'étincelait même pas dans la faible lumière des lampes à huile.

Ces pièces qui avaient coûté la vie à Cutaegl semblaient à présent bien ternes.

— Faudrait quand même les compter, suggéra Berdfaeder.

— Ça presse pas, lui répondit Bigbenn.

Tredekeiles était affalé sur son trône et ne pipait mot. Le thaumaturge, assis sur un tabouret, retournait dans sa main la poupée de cire que Diane venait de lui confier. Il était d'humeur moins maussade que ses compagnons ; sans doute à cause de toutes les drogues qui stagnaient encore dans son sang.

— Un bien vilain poupon, dit-il en tenant l'effigie par le bout d'une jambe.

— Est-ce que tu peux faire quelque chose ? lui demanda la jeune fille.

— C'est un maléfice mineur... Aussi aisé à tisser qu'à détisser...

Galdorgalere sortit de sa manche une petite bourse qu'il dénoua entre ses cuisses. Elle contenait du gros sel. Il arracha le clou planté dans la tête de la poupée et combla le trou avec une pincée de cristaux. Puis il déchira une bande de tissu dans son propre vêtement qui, à en juger par son état, avait déjà dû servir à cet usage.

— Berdfaeder, bénis-moi ça, veux-tu ?

Le moine prit l'étole loqueteuse, l'embrassa, murmura une courte prière et y versa de l'eau bénite contenue dans la fiole ventrue qu'il portait toujours à la ceinture, en plus d'un chapelet, d'une croix et d'une matraque en bois de chêne.

— Voilà, mon fils.

— Je suis pas ton fils, marmonna le thaumaturge en reprenant le bandage humide et en l'enroulant autour de la poupée jusqu'à ce que celle-ci ressemble à une petite momie. Bon... C'est fait... Tu n'as plus qu'à l'enterrer dans une terre consacrée et le maléfice sera définitivement brisé.

— C'est tout ? s'étonna Diane.

— Qu'est-ce que tu espérais ? Que la foudre tombe du plafond ? Que des anges soufflent dans des trompes d'or ? La sorcellerie est une chose mesquine. Un peu comme du brouet de seigle... Tu aimes le brouet de seigle ? Moi pas.

La jeune fille récupéra le poupon et se hâta de le cacher dans son escarcelle.

— Et pour mon père ?

— Les forces en œuvre sont d'une autre nature. Quant à savoir laquelle...

Tredekeiles daigna sortir de sa sombre rêverie.

— Nous tiendrons parole, dit-il. Nous aiderons Robin si cela nous est possible. Sans toi, nous n'aurions pu réussir ce coup.

— Sans moi, Cutaegl serait peut-être encore en vie, répliqua péniblement Diane.

— On sait tous ce qu'on risque à ce jeu... De quoi te sens-tu le plus coupable ? De la mort de Cutaegl ou de celle de l'homme que tu as abattu ?

Diane considéra un instant la question. Sur le coup, tuer un homme l'avait emplie d'horreur, mais l'impression s'était vite estompée ; elle n'avait duré que le temps de décocher sa flèche... Un remords éphémère.

En vérité, la jeune fille ne se sentait coupable que d'une chose : d'avoir abandonné son père.

Le rideau se souleva et un mendiant qui portait un chaperon répugnant et une tunique trouée pénétra en boitant dans l'opisthodomé. Des mèches noires dépassaient de sa cagoule. On ne voyait de son visage qu'un menton barbu et des joues maculées de crasse.

— Qu'est-ce que tu veux, l'ami ? lui lança Tredekeiles alors que Berdfaeder jetait prestement une couverture sur le tas d'or.

— Pardon, seigneur, pardon, mais je dois m'entretenir avec vous, répondit d'une voix affreusement chevrotante le mendiant.

Il retint une quinte de toux et continua à avancer en traînant la jambe.

— Tu choisis bien mal ton moment. Et puis pourquoi m'appelles-tu seigneur ? J'ai un nom, tout comme toi.

— C'est juste, fit le mendiant en franchissant le ruisseau. Tredekeiles est ton nom.

Le prince des mendiants se tourna vers Bigbenn et lui glissa :

— Donne quelques pièces à cet homme et raccompagne-le hors d'ici.

Le géant hocha la tête. Tout en fouillant dans sa bourse, il s'avança vers l'homme qui bredouilla des remerciements et des excuses.

— C'est mon plaisir, grogna Bigbenn avant de lui administrer un coup de poing dans le visage si puissant que l'homme fut projeté plusieurs mètres en arrière et retomba lourdement dans la fange du ruisseau.

Le colosse se précipita sur lui, le saisit par le haut de sa tunique et lui cogna plusieurs fois la tête contre les dalles du sol avant de lui arracher son chaperon, révélant à la fois le visage contusionné de William de Wendenal et l'épée qu'il portait à la ceinture.

— Qu'est-ce que tu croyais, crétin ? aboya Bigbenn en le giflant à trois reprises avec le geste d'un bûcheron maniant la cognée. Qu'il suffit de sentir la merde pour passer pour un mendiant ?

Le shérif cracha du sang et tenta de portersa main à la poignée de son arme. Bigbenn l'immobilisa sous son talon et pesa dessus jusqu'à ce que l'homme se mette à hurler de douleur.

Diane ne reconnut pas immédiatement l'intrus. Il faut dire que les coups de Bigbenn avaient quelque peu remodelé son visage et ce n'était pas en sa faveur.

— Je te présente ton sauveur, lui dit Tredekeiles en se levant de son siège. Le célèbre shérif de Nottingham...

— Mon sauveur ?

— C'est cet homme qui t'a débarrassée de tes poursuivants l'autre jour. Un fameux épéiste, je dois dire. Mais un fieffé imbécile, fidèle en cela à sa légende.

Bigbenn dégaina l'épée du chevalier et la jeta loin de lui. Puis il libéra la main du shérif sur laquelle sa chaussure avait laissé une marque violacée.

— Qu'est-ce que je fais ? Je l'achève ?

— C'est à Diane d'en décider, répondit Tredekeiles.

Le géant ronchonna. Le prince des mendiants perdait la tête. Confier un tel choix à une fille ! Elle allait certainement vouloir qu'on l'épargne, le privant, lui, du doux plaisir de briser une nuque. Pour se calmer, il donna un coup de poing dans le ventre du chevalier et le laissa gésir, les pieds dans le ruisseau, la bouche et le nez dégoulinant de sang.

Diane serra les mâchoires. Tredekeiles lui imposait une nouvelle épreuve. Il était bien à l'image des autres garçons qui avaient essayé de la séduire : vaniteux et manipulateur. L'adolescente regrettait infiniment de s'être laissé aller dans ses bras. Elle se jura de ne plus commettre cette erreur.

William de Wendenal, gémissant, se redressa sur ses coudes. Son œil gauche était poché et refusait de s'ouvrir. Le droit regarda la jeune fille avec un tendre émoi. Il ouvrit ses lèvres fendues. Deux de ses dents branlaient.

— Diane... Je... Je t'en prie... Écoute-moi...

— Pourquoi devrais-je vous écouter ? Depuis que je suis née, je vous vois, tel un fantôme, errer autour du château de mon père. Nous ne pouvons faire un pas sans vous trouver dans notre dos, plus collant qu'une sangsue. Je ne vous ai jamais craint, chevalier de Wendenal ; petite, je vous trouvais même amusant. Mais j'ai grandi, et vous ne m'amusez plus. Votre seule présence rappelle sans cesse à mon père un passé qui le ronge, qui *nous* ronge. À travers vous, Robin voit Sherwood... et Marianne. Vous n'êtes qu'un pauvre fou.

— Oui, hoqueta le shérif, peut-être suis-je fou... comme tous les hommes inspirés par Dieu... Diane, je ne suis là que pour toi, pour t'éviter de commettre les mêmes criminelles erreurs que ton père. Ce n'est pas ta destinée...

— Mais qui êtes-vous pour en préjuger ?

— Écoute... J'ai eu une fille autrefois, elle s'appelait Anne. Tu lui ressembles tellement ; tu as ses yeux... Ils étaient si doux. Il suffisait qu'elle me regarde pour que toutes mes peines s'effacent... Tu as raison, Diane : Robin, Sherwood, tout cela appartient au passé. Ainsi que moi-même. Il aurait sans doute mieux valu que nous ne quittions jamais cette forêt et que nos corps disparaissent pour toujours sous les feuilles mortes. Mais toi, tu es le présent. Tu es la grâce. Ne laisse pas les malfaisants t'entraîner sur des chemins qui te conduiraient tout droit

en Enfer.

— Bon, ronchonna Bigbenn, les bras croisés sur le torse, je lui tords le cou ou pas ?

Diane s’avança vers le shérif. Elle était profondément troublée. Ces derniers temps, la jeune fille n’avait entendu que mensonges, tromperies, duplicités... Et les paroles de William sonnaient avec une tragique sincérité. Elle eut peine à l’admettre, mais cet homme était la dernière chose qui semblait stable, immuable dans sa vie, alors que tout le reste s’effondrait autour d’elle.

Elle s’accroupit devant lui et constata qu’il pleurait.

— Tu peux les laisser me tuer, Diane, c’est sans importance... Mais jure-moi que tu quitteras ce lieu et n’y remettras jamais les pieds.

La jeune fille ne répondit pas. Elle passa simplement le bras du shérif autour de ses épaules et l’aida à se remettre debout.

Bigbenn cracha devant lui avant de grogner :

— J’en étais sûr...

— Je rentre chez mon cousin, annonça Diane.

— À ta guise, lui répondit Tredekeiles dans un haussement d’épaule. Il y a une part du butin qui te revient, mais je suppose que tu n’en veux pas.

— Tu supposes bien. Que ma part aille aux pauvres ou à qui te chante, je m’en moque.

— Quoi que tu penses de moi, sache que je tiendrai parole. Quand tu en sauras plus sur les enchantements qui accablent ton père, reviens nous voir.

Diane acquiesça brièvement.

— Je suis désolée pour Cutaegl, dit-elle en s’adressant plus particulièrement à Bigbenn.

Puis la jeune fille se retourna et marcha vers la tenture qu’un courant d’air animait d’un léger frémissement. Le shérif tenait à peine sur ses jambes et pesait lourd sur ses épaules. Elle l’entendit murmurer à son oreille :

— Maintenant, je sais que je ne me suis pas trompé...

Diane aurait aimé pouvoir en dire autant.



William de Wendenal, qui possédait la constitution d’un ours, fut rapidement en mesure de marcher sans le soutien de l’adolescente. Diane lui en fut reconnaissante, car elle était épuisée et craignait à chaque pas de tomber avec lui.

Le visage du shérif n’était que bosses et tuméfactions. Du sang coulait encore de l’arrière de son crâne. Quand ils franchirent la passerelle jetée par-dessus la rivière Walbrook, William cracha l’une de ses dents dans l’eau glauque. Elle rejoignit en tournoyant toutes celles qui jonchaient déjà le fond.

— Vos blessures sont sérieuses, s’inquiéta Diane.

— Ce n’est rien... Vraiment rien... Et la douleur m’aide à penser... Dis-moi, cet arc sur ton dos, il est magnifique.

— Mais volé.

— J'ai l'impression qu'à Londres, aucun bien n'est jamais acquis honnêtement.

— Mon cousin est un honnête homme.

— Will l'écarlate ? Ah ah ! Après tout, pourquoi pas... Dans la cité des fous, les bandits deviennent honnêtes et les braves gens sont des criminels...

Diane et le shérif n'échangèrent plus une parole jusqu'au soupirail de Threadneedle Street. Celui-ci semblait obstrué et ne laissait passer qu'un filet de jour. Diane grimpa sur le tonnelet qui servait de marche et découvrit que ce qui occultait l'orifice était un épais lierre dont les tiges serpentaient le long du mur de la cave.

— Le Diable Vert, souffla William dans son dos.

— De quoi parlez-vous ?

— De la chose qui hante Londres, je l'ai aperçue l'autre nuit...

La jeune fille écarta la plante et laissa la lumière pénétrer dans le soubassement. La matinée était déjà bien entamée, mais la rue était étrangement silencieuse. Diane ne voyait passer aucune paire de jambes affairée, aucune roue de charrette. Dans un dernier effort, elle s'extirpa de la cave.

Entre les pavés de la rue, de l'herbe, des trèfles et des fougères avaient poussé. Le lierre qui bouchait le passage s'étirait jusqu'aux toits et tapissait entièrement les façades de plusieurs maisons.

William sortit à son tour et contempla cette verdure de son seul œil valide.

— C'est son œuvre, dit-il.

Diane ressentit le besoin de toucher cette végétation, pour s'assurer de sa réalité. L'herbe était douce, encore humide de rosée, comme celle d'un sous-bois ombragé. S'en dégageait une agréable odeur de chlorophylle et d'humus.

La jeune fille se mit à marcher lentement vers la rue des Charcutiers. Les fougères frôlaient délicatement ses mollets. À force d'arpenter la pierre et la terre stérile, elle avait fini par oublier combien il était doux de marcher sur une couverture végétale.

Le shérif la suivit d'une démarche boitillante, répétant sans se lasser ce vocable évocateur : Diable Vert. Par le passé, songeait Diane, certains avaient dû donner un tel nom à Robin.

L'invasion végétale s'arrêtait à la limite de Bishopsgate Street, large rue qui conduisait à la porte nord de la cité. On y voyait des passants, quelques échoppes étaient ouvertes, mais les voix braillardes avaient cédé la place à des murmures inquiets. Personne ne courait, on ne se bousculait pas, même les chiens et les cochons se tenaient sages.

Diane descendit l'avenue puis tourna dans la rue des Charcutiers. Le shérif la talonnait toujours. Elle se demanda comment Will allait accueillir l'homme ; certainement pas de la manière la plus courtoise. Quant à son père... Elle préférait ne pas trop y penser.

La jeune fille passa devant l'atelier de son cousin. Il était fermé, ainsi que la plupart des commerces. Elle remarqua un attroupement au croisement où se trouvaient la maison de Will et l'auberge de *La Corde de Chanvre*. Cela n'augurait rien de bon. Diane pressa le pas. Des hallebardiers formaient un cordon autour de la demeure et tenaient à distance les nombreux curieux qui, là encore, échangeaient des paroles à voix basse, ce que l'adolescente n'aurait jamais cru possible de la part de Londoniens.

Elle comprit rapidement ce qui excitait leur curiosité. Tout un pan de la toiture avait disparu sous l'épaisse frondaison d'un chêne dont le tronc devait se trouver au cœur même de la maison. Des fenêtres de l'étage débordaient des ronciers qui pendaient jusqu'au sol en longues chevelures épineuses.

Diane se fraya un chemin parmi les curieux en usant de la méthode éprouvée des enfants de Will : coups de coudes et écrasements de pieds. La porte gisait dans la rue, poussée hors de ses gonds par une énorme broussaille que deux hommes s'acharnaient à attaquer à la hachette. Un corps reposait sous un drap, juste devant l'entrée. La jeune fille sentit ses entrailles se nouer. Son premier réflexe fut de se précipiter pour découvrir le cadavre, mais la main du shérif la tira en arrière.

— Non, Diane, lui chuchota-t-il, ne te fais pas remarquer. Surtout pas de lui...

Il montra discrètement du doigt un personnage qui se tenait dans l'angle, en compagnie d'un prêtre. Il était habillé d'une robe de velours de grande valeur, une ceinture dorée ceignait sa taille et il portait sur la tête un chaperon à longue queue dont il laissait nonchalamment l'extrémité pendre sur son bras replié. Mais Diane remarqua surtout ses yeux aux larges pupilles noires et son nez épais et crochu.

Un corbeau ! Il était d'apparence plus humaine que ceux dont elle avait fait la connaissance l'autre nuit, mais elle ne douta pas un instant de sa véritable nature.

Entraînée par le chevalier de Wendenal, Diane traversa à rebours la foule. Quand elle fut hors de vue, elle se tourna vers une femme qui tenait un panier rempli de crabes vifs et demanda d'une voix étouffée :

— Madame, sait-on qui est le corps sous le drap ?

— À ce que j'ai entendu dire, c'est celui d'un médecin. Un certain Hunter de Fulham.

— Vraiment ? souffla Diane sans se sentir pour autant soulagée par cette nouvelle.

Une main agrippa de nouveau le bras de Diane. Agacée par l'empressement et l'insistance de son nouveau chaperon, elle fit volte-face avec l'intention de lui dire le fond de sa pensée... et se retrouva nez à nez avec son cousin. Celui-ci avait la tête basse et le regard fuyant, une coiffe de toile attachée sous son menton couvrait ses cheveux roux. Ses joues avaient perdu leur couleur vermillon ; elles en paraissaient presque pâles.

— Will !

Diane se jeta dans ses bras. Son cousin l'accueillit sans grande chaleur. Visiblement, il était terrifié.

— S'il te plaît, ne prononce pas mon nom à voix haute... Éloignons-nous, je ne tiens pas à être reconnu.

Ils marchèrent d'un pas pressé et prirent sur la droite dans une ruelle tortueuse et sombre qui servait de déversoir à purin.

— Fais semblant de rien, souffla Will, mais je crois qu'on nous suit... Un homme avec une très vilaine gueule.

— Il est avec moi, voulut le rassurer Diane. Et tu le connais bien, Will.

Le neveu de Robin se figea puis se retourna avec prudence. Le shérif s'était également arrêté. Quelques mètres séparaient les deux hommes.

Will le dévisagea un instant.

— Non, grommela-t-il, je ne connais pas ce... Oh ! Mon Dieu !

— Will l'écarlate ! lui jeta le shérif en essayant de sourire, ce qui n'eut pour effet que de rouvrir les plaies de ses lèvres. Les ans t'ont fait perdre de tes couleurs, on dirait...

— William de Wendenal... Le temps a passé, mais je crois que j'aurais encore plaisir à te cogner.

— Ne te donne pas cette peine, on s'en est déjà chargé.

— Je peux finir le travail, même si ce n'est pas mon genre de rosser un vieillard.

— Le vieillard pourrait te surprendre... charcutier.

En d'autres circonstances, Diane les aurait laissés se battre si tel était leur stupide désir. Mais il y avait des choses infiniment plus urgentes à régler. L'adolescente s'interposa entre ces deux vieux coqs, les foudroyant alternativement du regard.

— Will, qu'est-ce qui s'est passé chez toi ? Où sont ta femme et tes enfants ? Et mon père ? Réponds au moins à ces questions avant de te rouler dans le purin en compagnie du chevalier de Wendenal !

Le neveu de Robin desserra les poings, mais continua à braquer les yeux sur son ennemi de toujours.

— Isabel et les enfants sont pour le moment en sécurité, chez une tante à Southwark, hors de Londres. Quand nous sommes rentrés, l'autre soir, la maison était déjà dans l'état où tu l'as vue. Diablerie ! J'ai tout de suite compris qu'il en était fini de mon petit commerce et de ma vie paisible. D'ici peu, on m'accusera publiquement de sorcellerie et la guilde me rayera de ses membres. Que vont devenir mes garçons ?

Will essuya quelques larmes d'un revers de bras.

— Et le cadavre ? demanda Diane.

— Hunter de Fulham... Ils l'ont sorti à l'aube... Il était sous notre lit, à ce qu'il paraît, dans un état épouvantable. J'avais envoyé durant la matinée mon épouse le quérir car je m'inquiétais pour l'état de Robin.

— *La viande n'attend pas*, chuchota la jeune fille en sentant un froid de mort envahir sa poitrine.

— Quoi ? Que dis-tu ?

— Tout ça, c'est l'œuvre du Diable Vert ! proféra le shérif avec des accents imprécatoires.

— Tout ça, rectifia Diane, la bouche si sèche que sa langue avait du mal à s'y mouvoir, c'est l'œuvre de mon père...

Encore une fois, il me faut écrire sur un support rugueux et inconfortable. Je n'ai presque plus d'encre et ma plume est bonne à jeter.

On a coutume de dire que les voies du Seigneur sont impénétrables. Ô combien, aujourd'hui, cette sentence me paraît juste. Car me voilà en compagnie de la fille et du neveu de Robin, et nous avons devisé comme trois vieux compagnons qui partageraient leurs maux, après avoir trouvé refuge dans un entrepôt au bord de la Tamise, non loin du chenal formé par la rivière Fleet. Je goûte toutefois sans aigreur à cet étrange sursaut du destin. Mon fardeau s'en voit même allégé. Pour la première fois, depuis de longues années, je ne sens plus ce poids terrible peser sur mes épaules.

Mais je songe avec peine à celui que doit à présent supporter Diane sur sa frêle personne. Cette enfant nous a tout raconté, et je n'aurais pu en soupçonner le dixième, malgré ce dont j'ai été l'infortuné témoin.

Ainsi, Petit Jean a été ensorcelé par l'un des maîtres obscurs de Londres, et Robin est possédé par une force sauvage et païenne sur laquelle je n'ose mettre un nom. Je voulais que la justice des hommes et celle de Dieu les condamnent pour leurs crimes, mais jamais je n'ai souhaité que s'abattent sur eux de tels fléaux.

Diane, tu lis par-dessus mon épaule, n'est-ce pas ? Fais donc. Je n'ai rien à te cacher, ma chère enfant Et sous tes jeux, je réponds à la question muette que tu me poses.

Oui, je t'aiderai à délivrer Petit Jean, condamné pour un crime dont il ne peut en conscience être jugé responsable.

Et je t'aiderai à libérer Robin de la chose qui a pris possession son être.

Et ensuite ?

Ensuite, nous verrons bien ce que Dieu a décidé pour nous.

CHAPITRE XVI

L'entrepôt était sombre, humide, et puait le poisson rance. En comparaison, le royaume de Tredekeiles avait des allures de palais ducal. Diane s'était accordé quelques heures de sommeil, la tête posée sur un rouleau de corde. Le récit détaillé des jours derniers fait à son cousin et au shérif avait achevé de dilapider ses dernières forces.

Elle s'éveilla au crépuscule, l'esprit chamboulé et la joue tatouée par le cordage. Elle regarda alors William de Wendenal griffonner à la plume dans un volume écorné posé sur un tonneau. Sans toutefois parvenir à lire un seul mot car l'entrepôt était déjà plongé dans une profonde obscurité.

Will, qui s'était absenté, revint peu après avec du pain, de la bière, et surtout deux épées ainsi qu'un faisceau de flèches. Il fit grise mine quand il tendit au shérif l'une des deux lames.

— Je te rembourserai, lui dit ce dernier en refermant son journal.

— J'y compte bien. Je n'ai plus que quelques sous en bourse, et j'ai dû m'endetter pour me procurer ces épées. Au moins, la rumeur de ma disgrâce ne s'est-elle pas encore répandue dans tout Londres. Les langues des commères ont perdu de leur vigueur, on dirait... Diane, j'ai fait comme tu m'as dit. J'ai enterré l'effigie de Petit Jean dans la terre d'un cimetière.

Will s'assit en tailleur sur le sol froid de l'entrepôt et partagea le pain en trois. Ils mangèrent en silence, rapidement, puis se passèrent la bouteille de bière, de la stingo poivrée qui eut le mérite de les réchauffer.

— Et maintenant ? demanda Will, l'estomac calé et les joues moins blanches.

Diane étouffa un hommage posthume à Cutaegl.

— Il nous faut en premier lieu tirer Petit Jean de sa geôle.

— Je m'en occupe, affirma le shérif.

— Toi ? se récria Will. C'est le monde à l'envers ! Bientôt les poissons voleront dans le ciel et l'on pêchera des oiseaux dans la Tamise...

— J'ai mes entrées dans la prison de Londres. J'ai déjà rendu visite à Petit Jean. Je suis certain de pouvoir l'en faire sortir.

Le neveu de Robin leva la tête vers la charpente pourrie de l'entrepôt. Des lambeaux de cordes y pendaient. Plusieurs pigeons étaient perchés sur une poutre, serrés telles des cailles sur la broche d'un rôti. Une trouée dans la toiture laissait entrevoir le ciel qui

s'assombrissait.

— C'est étrange tout de même, soupira-t-il. Je viens à Londres pour changer de vie, afin d'oublier Sherwood, et, soudain, le passé me rattrape... Faut croire qu'il est tenace... C'est comme si l'on s'apprêtait à rejouer une vieille pièce de théâtre. Il ne manque plus que le frère Tuck pour que les rôles soient complets.

— Pourquoi pas ? émit Diane.

— Hein ? Tu le penses vraiment ?

— Oui. Va donc lui parler puisque tu sais où il niche. Robin n'a jamais eu autant besoin de ses anciens compagnons. Et puis, tu dis vrai. Votre passé est tenace. Sherwood... C'est l'origine de tout. Cette forêt a toujours été pour mon père sujet d'obsessions, de rêveries. Qu'a-t-elle de différent ? Y a-t-il des légendes la concernant ?

— Pas à ma connaissance. Et nous n'y avons jamais croisé de fées ou de loups-garous. Mais elle nous a, en revanche, bien des fois sauvé la vie.

Le shérif grimaça méchamment et grogna entre ses dents :

— Et j'y ai manqué perdre la mienne.

— Mon père invoquait le dieu Pan dans son sommeil. Peut-être qu'il se manifeste à travers lui.

— Insensé ! se récria le chevalier. Il n'y a qu'un seul Dieu et il règne sur le Ciel et la Terre. Tout cela n'est que blasphème et idolâtrie.

Will se releva et épousseta ses jambes couvertes de miettes. L'un des pigeons s'envola par le trou dans le toit. Ses battements d'ailes firent courir un frisson le long du dos de l'adolescente.

— La nuit est tombée, dit son cousin en suivant distraitement des yeux le volatile.

— Je n'ai pas entendu sonner complies, nota la jeune fille.

— Tiens... C'est vrai. Pourtant, nous sommes tout proches de la cathédrale Saint-Paul.

— Encore une nuit muette ?

— Si tel est le cas, il ne faut pas sortir. Chacun sait à Londres qu'on ne doit jamais quitter son chez-soi quand les cloches se t...

Will ne termina pas sa phrase, car il vit soudain retomber comme une pierre le pigeon qui venait de prendre son envol. L'oiseau heurta la poutre, ce qui provoqua aussitôt la fuite de ses congénères, et finit sa chute aux pieds du charcutier.

L'animal bougeait encore, faiblement, sur le sol terreux. Will supposa que le pigeon s'était fait attaquer par une chouette ou un chat qui rodait sur le toit. Toutefois, il ne portait aucune trace de blessure apparente.

— Les volailles tombent du ciel, à Londres ? ricana le shérif. Est-ce également ainsi que tu distribues tes saucisses, Will l'écarlate ?

Le neveu de Robin ne prêta pas attention aux sarcasmes du chevalier de Wendenal. Il s'accroupit devant l'oiseau qui avait cessé tout mouvement. S'en dégageait un agréable parfum, d'autant plus notable dans la puanteur de l'entrepôt.

— Ça sent... comme du...

— Chèvrefeuille ! compléta Diane en se levant brusquement.

L'arc et le carquois sur les épaules, elle se précipita vers la porte disjointe du bâtiment qui donnait sur les quais de la Tamise.

— Non, Diane ! la rappela son cousin. Ne sors pas !

La jeune fille n'entendit même pas son avertissement. Il était un détail qui l'avait au moins marquée lorsque Robin l'avait emmenée un jour d'été dans la forêt de Sherwood : l'abondance de chèvrefeuille qui y poussait. Elle se souvenait même en avoir cueilli et s'en être tressé une couronne.

Lorsqu'elle fut dehors, l'adolescente leva la tête vers le toit de l'entrepôt.

Et elle le vit.

Le Diable Vert.

Il se tenait accroupi au bord de la toiture : un amas de mousse, de lierre, de ronces, de branchages qui avait vaguement forme humaine, tels ces buissons dans lesquels on devine sous un certain angle une figure ou une silhouette. Sa tête était hérissée de houx, et des pampres de vigne dégouлинаient de sa bouche. Tout autour de lui, sur les vieilles tuiles, avaient poussé des fraisiers sauvages, des violettes et des aspérules, un délicat parterre sylvestre sur lequel il aurait été sans doute plaisant de faire une sieste par une douce journée de printemps.

— Père ! s'écria plaintivement Diane.

Car, dans cet assemblage irréel de végétation, la jeune fille reconnaissait Robin. Elle n'aurait su dire précisément à travers quels signes elle se forgeait cette certitude. Mais c'était ainsi : celui que le chevalier de Wendenal appelait Diable Vert et Robin ne faisaient bel et bien qu'un.

L'être baissa sa tête moussue vers Diane. Ses yeux étaient figurés par deux fleurs d'églantier dont le pistil d'or luisait comme une pupille.

« Non, tu n'es pas un diable, songea-t-elle à défaut de pouvoir le formuler à voix haute, tu es un homme... un homme couvert de verdure. Ce n'est qu'un costume, comme celui des *jack-in-the-green*, une parure de carnaval. »

L'homme – puisque Diane se refusait à l'appeler diable – se déploya lentement. Sa taille était impressionnante. Elle dépassait celle de Bigbenn d'un bon mètre. Il sembla vouloir émettre un son, parler peut-être ; les pampres entre ses lèvres de lichen s'agitèrent, mais le seul bruit qui parvint aux oreilles de Diane fut un bruissement d'arbuste traversé par un vent léger.

Puis, avec une stupéfiante vigueur, l'Homme Vert bondit sur le toit voisin, dans un sillage de feuilles et de pétales. À quelques pâtés de maisons, face à la Tamise, s'élevaient les murs du château de Baynard qui servait de garnison aux hommes d'armes de la cité. En deux envolées, il se percha sur ses créneaux. Du lierre et du chèvrefeuille croissaient à vue d'œil entre les ruelles par-dessus lesquelles il avait sauté. Les plantes coulaient le long des façades ou formaient d'une toiture à l'autre d'épais couverts végétaux.

L'Homme Vert se tourna une dernière fois vers Diane avant de disparaître derrière un donjon.

« Il m'a reconnue ! se dit-elle, le cœur battant. Quoi qu'il soit devenu, je suis encore sa fille et il le sait. »

Will et le shérif sortirent à leur tour de l'entrepôt. L'être s'était déjà volatilisé, mais ils purent contempler les traces qu'il avait semées derrière lui. Diane avait toujours les yeux levés vers le château de Baynard.

— Il a essayé de me parler...

— Le Diable Vert ? s'étonna le chevalier de Wendenal.

— Ne l'appellez pas ainsi ! gronda la jeune fille avec colère. C'est Robin, m'entendez-vous, Robin ! Et je pars le retrouver.

Will voulut à nouveau la mettre en garde, mais elle le coupa sèchement :

— Qu'importe que les cloches sonnent ou pas, et que les corbeaux planent au-dessus de Londres ! Que ceux-ci ne s'avisent surtout pas de passer à portée de mes flèches... Will, tu as un moine fou à ramener à la raison. Chevalier de Wendenal, vous avez un homme à sortir de prison... Et moi, j'ai un père à sauver. Retrouvons-nous devant Saint-Paul.



Suivre la piste de l'Homme Vert était aisé : il laissait une forêt derrière lui ; plus seulement du lierre et des fougères, mais des arbrisseaux, des genêts en fleurs, de la bruyère... Certains s'érigeaient sur un coin de toit, plongeant leurs racines dans les combles des maisons, d'autres au milieu même des rues. Un charme était planté sur Carter Lane. Un noisetier bouchait le passage de Creed Lane. On entendait crisser les pavés descellés par la pousse brutale de champignons ou d'herbes drues, gémir les charpentes soumises à la charge de broussailles dans lesquelles toute une harde de sangliers aurait pu trouver le gîte. De temps en temps, une bordée de glands ou de châtaignes giflait une façade avec un bruit de grêle.

Les Londoniens se tenaient terrés chez eux n'osant même pas allumer une chandelle. Diane devinait parfois un visage inquiet regardant par l'entrebâillement de volets. On devait la prendre pour une inconsciente ou une folle à courir ainsi à travers la cité transfigurée.

L'Homme Vert remontait vers le nord, par Walbrook Street, semant derrière lui une végétation de plus en plus épaisse et âgée : des chênes presque centenaires qui croissaient en un éclair, se nourrissant peut-être des limons de la rivière souterraine, des sureaux, des pins... Le plus incompréhensible aux yeux de Diane était la présence de vieilles souches moussues ou couvertes de champignons. L'Homme Vert donnait aussi naissance à du bois mort.

Au croisement avec Candlewick Street, la rue s'était affaissée sous le poids d'une futaie, et la jeune fille fut contrainte de contourner avec prudence cette fondrière. Elle tourna un instant ses yeux sur sa droite. La rue traçait un angle et cachait à son regard l'emplacement de la pierre de Brutus, mais elle aperçut une lueur rouge semblable à celle d'un incendie et entendit les psalmodies rugueuses des corbeaux. Que fomentaient-ils ? Face à l'invasion végétale, ils ne pouvaient rester sans réaction. Diane eut la tentation d'aller les espionner, mais le souvenir de sa précédente expérience la détourna de ce projet. Elle poursuivit donc sa route, se heurtant à des obstacles de plus en plus malaisés à franchir.

La jeune fille parvint devant le porche de Saint-Mary-Woolchurch, une église érigée au milieu d'une place qui ressemblait à présent à une clairière couverte d'herbes folles, d'orties

et de chardons. L'Homme Vert s'était arrêté. Il se tenait contre le clocher envahi de plantes grimpantes, et paraissait avoir encore grandi, à l'image des arbres auxquels il donnait naissance. Seul un herboriste très savant aurait été en mesure de compter les différentes espèces qui constituaient à présent son corps gigantesque : un véritable herbier vivant. En tout cas, il ne pouvait s'agir d'un costume. Y avait-il encore seulement de la chair dans cette juxtaposition insensée ?

Diane appela de tout son souffle :

— Père ! Robin ! Je t'en prie ! Parle-moi ! Fais-moi un signe !

Mais, cette fois, l'Homme Vert ne lui prêta aucune considération. Il regardait en direction de l'ouest.

La jeune fille encocha une flèche et visa les doigts branchus qui reposaient sur le sommet du clocher.

« Je m'apprête à tirer sur mon propre père... Comme Brutus ! »

Elle ferma les yeux et décocha son trait d'un bras tremblant. Celui-ci se ficha dans la paume moussue de l'Homme Vert. Aussitôt des vrilles jaillirent et s'enroulèrent autour de la hampe jusqu'à la recouvrir entièrement. Des bourgeons de coquelicots s'épanouirent autour du point d'impact comme du sang suintant d'une piqûre d'aiguille.

L'être daigna cette fois baisser vers l'adolescente ce qui lui servait de tête. Ses lèvres de lichen se plissèrent et il cracha dans sa direction des lianes qui ressemblaient à un bouquet de rubans tels ceux que l'on accroche aux mâts lors des fêtes.

L'adolescente se recula pour éviter ces cotillons ligneux, mais elle trébucha contre une ronce dont les épines mordirent cruellement sa cheville et tomba en arrière. Les lianes lui cinglèrent les cuisses et le ventre. Malgré la protection de son pourpoint, elle hurla de douleur en se laissant rouler sur le côté.

« Cette fois, songea-t-elle, atterrée, Robin ne reconnaît même plus sa propre fille... »

Sitôt après cette attaque, l'Homme Vert cessa de s'intéresser à l'adolescente. Il reporta son attention vers l'ouest, du côté de la cathédrale et de la prison, un quartier qu'il n'avait pas encore ensemencé.

Diane, qui s'échinait à arracher la ronce qui avait pris sa cheville au collet, vit les vitraux de l'église exploser sous la soudaine pression de branchages massifs. Un instant plus tard, le beffroi se fissura et s'affaissa, la cloche se décrocha et son glas sourd résonna dans la nef.

Puis le sommet d'un grand chêne apparut à travers la béance. Sa feuillure se déploya, noyant l'Homme Vert comme dans une épaisse fumée. Une partie de la nef s'effondra à son tour, mais sans fracas, la pluie de débris étouffée par une nouvelle croissance végétale à l'intérieur de l'édifice.

Diane parvint à se libérer et à se relever. Le chêne qui venait de dévaster l'église était plus grand que tous les arbres qu'elle avait vus jusque-là surgir de terre.

L'Homme Vert jaillit de la frondaison et retomba sur le toit d'une halle. Il devait être extrêmement léger malgré sa taille, car la couverture ne s'écroula pas sous le choc. Il enjamba une rue et poursuivit sa route sur les toitures de Cheapside Street. Des cris d'épouvante montaient des maisons sur lesquelles il marchait et dont il faisait dégringoler les tuiles.

Diane ne reprit pas immédiatement sa traque. Le vieux chêne qui trônait au milieu des

décombres lui rappelait quelque chose. Elle s'approcha, gravit les marches du porche, enjamba la porte fracassée. Oui... Ce tronc qui se courbait sur la gauche, cet œil dans le bois, cette épaisse boursouflure qui saillait à quelques mètres du sol et qui évoquait un profil : tout cela lui était familier.

Dans l'écorce, à hauteur d'homme, deux noms étaient gravés.

ROBIN – MARIANNE

Diane resta bouche bée. Car c'était au pied de ce chêne plusieurs fois centenaire que son père et sa mère avaient autrefois célébré leurs noces. Robin le lui avait montré lors de leur visite à Sherwood. Et les doigts de sa fille s'étaient posés, avec émotion, sur ces deux inscriptions. Elle s'en souvenait parfaitement.

« Ce que mon père est en train de faire naître au cœur même de Londres, n'est pas une forêt anonyme. C'est Sherwood ! Chaque arbre ou plante, la moindre souche... Pan n'est qu'un nom que lui auront inspiré nos lectures communes : la nature sauvage qui ne se laisse pas domestiquer et qui terrifie l'homme. Ce qui possède Robin, ce qui se terre en lui, c'est Sherwood elle-même ! Une forêt douée d'une conscience, d'une volonté, qui veut s'imposer sur la pierre et la chair, qui veut conquérir la cité ! »

Maintenant, elle connaissait l'origine du maléfice. Robin avait juré devant Dieu fidélité à Marianne... et à Sherwood, une maîtresse secrète qui attendait patiemment le jour où elle pourrait devenir l'épouse légitime. Les visions verdoyantes du seigneur de Loxley avaient débuté après le décès de Marianne. La forêt avait pris sa place, non dans le cœur de Robin qui n'avait jamais cessé de chérir la mémoire de sa femme, mais dans sa chair même !

Sous les yeux de Diane, le nom de Marianne s'effaçait, devenant une infime cicatrice à peine lisible dans l'écorce du chêne.

— Garce ! grogna la jeune fille en frappant du poing sur le tronc.

Il était temps pour elle de retourner consulter Galdorgalere.

CHAPITRE XVII

William de Wendenal avait recouvré l'usage de son œil poché. Il suivait la muraille depuis les portes de Ludgate en pestant à voix haute.

Libérer Petit Jean ! Quelle folie ! Alors que durant plusieurs saisons, il avait sué sang et eau à essayer de le capturer ! Combien de ses hommes ce colosse barbu avait-il tués, abattant son lourd bâton sur leur crâne ou leur brisant les os tout en sifflotant ?

Mille fois le shérif avait souhaité en personne lui passer la corde au cou. Ce brigand avait débuté sa carrière bien avant de rencontrer Robin. Il rançonnait les voyageurs égarés sur les chemins de Sherwood avec sa bande. Un homme sauvage, un ours que l'on aurait dû exhiber sur les foires, tenu en laisse ! Au moins aurait-il amusé les enfants.

La perspective de le faire évader de la prison révoltait le chevalier jusqu'au plus profond de son être. Mais il l'avait promis à Diane et s'y était engagé par la plume et l'encre. Impossible de se dédire. Dieu était témoin.

En s'approchant de Newgate, William de Wendenal perçut l'éclat de cris furieux et les tintements mats du métal. Il cessa ses ruminations, et pressa le pas, la main sur la poignée de l'épée. On se battait du côté de la prison.

Quant il parvint devant le sombre édifice, le shérif comprit qu'il allait être forcé de réviser ses plans.

Le Diable Vert l'y avait précédé.

Le tronc d'un énorme pin sylvestre perçait l'angle de la muraille. Le mur de l'est était fissuré et des branches de chênes, de châtaigniers, de bouleaux saillaient des crevasses. Devant les portes ouvertes poussaient des arbousiers chargés de fruits rouges, des genévriers épineux et des ronciers qui formaient de véritables haies sur lesquelles s'abattaient lourdement les tuiles de la taille d'une dalle funéraire qui couvraient la toiture. Un début d'incendie, ayant éclaté au sein même du bâtiment, illuminait les meurtrières de lueurs sanguines.

Au milieu de ce chaos végétal, les gardes de la prison, ceux de la porte de Newgate et des milices de quartier tentaient de repousser l'assaut des détenus qui avaient profité du saccage pour s'enfuir.

Les prisonniers avaient dû s'emparer de l'armurerie car ils étaient tous bien armés.

William de Wendenal dégaina son épée. Il eut l'ardent désir de se mêler à la cohue pour tailler dans le vif. C'était son devoir de chevalier et d'ancien shérif. Mais il réprima cette envie quand il devina sur le toit la silhouette du Diable Vert qui semblait se repaître de la vision de ce massacre.

L'odeur du sang se conjugua à celui de la chlorophylle. Les corps jonchaient les pavés, et l'on n'aurait su dire lesquels, des défenseurs ou des attaquants, étaient les plus enragés.

Depuis les murailles de Londres, des arbalètes décochèrent leurs carreaux. Cette volée cloua au sol plusieurs prisonniers ainsi que quelques gardes pris dans la mêlée. Une vague de lierres et de ronces se propagea alors le long des créneaux en broyant dans son enchevêtrement aussi bien la pierre que les tireurs. Elle cascada ensuite le long de la porte, brisa les chaînes qui la tenaient close, et dégonda les énormes vantaux qui s'abattirent sur un groupe d'hommes.

« Le Diable Vert a choisi son camp », pensa le shérif en évitant la hallebarde d'un prisonnier, puis en se fendant d'une taille qui tua net l'assaillant.

Enjambant corps et broussailles, il se mit ensuite à marcher sans empressement vers les portes de la forteresse, cherchant d'un œil morne Petit Jean parmi les prisonniers. Mais tous les pensionnaires de la prison de Londres n'avaient pas encore quitté ses murs, en particulier ceux qui logeaient dans les sous-sols momentanément épargnés par l'invasion végétale.

Sous l'arche du porche, le shérif découvrit le corps de l'intendant, qui l'avait à deux reprises accueilli si courtoisement, pendu par les pieds, la gorge tranchée, le corps percé de dizaines de coups. William se signa et, sans autre atermoiement, pénétra dans l'édifice.

Un feu, alimenté avec du mobilier brisé, des archives, et sans doute aussi, à en juger par l'odeur de chair roussie, des cadavres, brûlait parmi les décombres. Cinq prisonniers s'enivraient de vin tout en dansant grotesquement autour de cette flambée. Deux d'entre eux avaient encore leurs chaînes aux pieds.

Quand ils avisèrent le chevalier de Wendenal, ils lancèrent les bouteilles dans les flammes, se saisirent de gourdins improvisés et se précipitèrent sur lui en braillant des insultes typiquement londoniennes.

Le shérif esquissa un sourire, heureux de leur initiative qui lui offrait l'occasion de passer ses nerfs sur quelque chose.

Le premier mutin, si saoul qu'il ne devait pas voir plus loin que la pointe de son menton, se jeta littéralement sur l'épée de William de Wendenal. Celui-ci repoussa le corps empalé d'un coup de botte, puis para l'attaque de l'adversaire suivant avant de lui percer le front d'une estocade. Un gourdin le heurta, plutôt mollement, au flanc. Il répliqua d'une coupe circulaire qui cueillit deux hommes, tuant le premier et blessant mortellement le second.

Le dernier mutin resta les bras ballants, les yeux écarquillés de terreur devant ses quatre compagnons qui gisaient au sol dans une mare de sang.

— Tu as été emprisonné pour quelle raison ? lui demanda d'une voix distraite William de Wendenal en essuyant le fil de son épée sur le tronc d'un petit cerisier sauvage qui venait de surgir du sol.

— P... p... p..., bégaya le prisonnier, pour m'être bat... tu... dans une t... taverne... et avoir t... t... tué l'autre gars... Mais je v... voulais pas... C'était un ac... cident...

— Tu es donc innocent, pour ainsi dire.

— P... p... pour ainsi dire, oui...

— Mon pauvre ami. Quelle malchance que tu mentes si mal, et que je sache si bien reconnaître le mensonge !

Le shérif rengaina son épée. Une lueur d'espoir éclaira le regard du mutin. Puis d'autres choses s'allumèrent en lui quand William le saisit par sa chemise puante et le jeta dans les flammes. L'homme poussa un épouvantable hurlement en se débattant vainement au milieu du brasier.

— Ah ! j'entends enfin la vérité sortir de ta bouche.

Apaisé, le shérif poursuivit son chemin. Le prisonnier avait cessé de crier et de s'agiter.



Les cachots tenaient encore debout. Seules quelques racines perçaient les voûtes basses. Personne n'avait songé à libérer les prisonniers qui y étaient retenus. Les détenus disposant d'une chaîne assez longue secouaient les barreaux des cellules en hurlant à l'aide. William de Wendenal passa devant eux en ignorant souverainement leurs supplications.

Un carreau d'arbalète frôla sa joue et finit sa course dans un pilier. Le shérif ne cilla même pas. Au milieu du couloir, un garde, qui tremblait tant qu'on entendait s'entrechoquer les mailles de sa cotte, visait de son arme à présent déchargée la sombre silhouette du chevalier de Wendenal.

— Oh ! Mon Dieu ! s'exclama-t-il en reconnaissant le visiteur. C'est vous ! Mille pardons ! Je vous avais pris pour un évadé...

Il baissa son arbalète. Son visage était couvert de sueur.

— Je viens m'entretenir avec Petit Jean, se contenta de lui dire le shérif.

— Une nuit pareille ? Qu'importe, je suis content de vous voir. Au moins, si les insurgés descendent jusqu'ici, je ne serai pas seul à leur tenir tête. Et là-haut, comment ça se passe ?

— On ne peut mieux...

William poussa légèrement le garde et gagna la cellule de Petit Jean.

Le compagnon de Robin se tenait debout contre le mur suintant de sa geôle. Lors de sa précédente visite, le shérif l'avait trouvé prostré, sanglotant comme une vieille femme. À présent, il reconnaissait parfaitement le brigand d'autrefois, son air arrogant et son poitrail d'ours. Certes, une barbe pouilleuse s'accrochait à ses joues et l'homme avait perdu de son volume, mais c'était bel et bien le Petit Jean de Sherwood qui le toisait dans l'ombre.

William ne put retenir une grimace haineuse.

— Shérif de Nottingham, gronda le prisonnier d'une voix rendue rocailleuse par les souffrances et les privations, j'espère que tu viens pour me tuer. Si tel est le cas, fais vite ! Sois une fois dans ta vie miséricordieux ! Soulage-moi ! J'ai bien essayé de le faire par moi-même, mais je n'y suis pas parvenu...

Petit Jean souleva sa barbe et montra son cou autour duquel se voyait la trace encore écarlate des maillons d'une chaîne.

— Ne t'inquiète pas, lui répondit le chevalier, ce jour viendra certainement, et tu pourras

compter sur moi.

— Pourquoi attendre ? J'ai tué celle que j'aimais, j'ai tué mon propre enfant ! Tu ne peux pas me laisser vivre ainsi ! Aie pitié !

— Tu n'étais pas responsable. Le sire Sheldon t'a ensorcelé. J'ai vu les preuves de cette diablerie, et je ne peux les mettre en doute. Crois bien que je le regrette.

— Sheldon ? Non, tu fabules, tu viens encore te moquer de mon malheur...

— Il t'a engagé, n'est-ce pas ? Et tu as failli à ta mission. Alors, il t'a puni en te rendant fou furieux.

— Ce qu'il me demandait était odieux. Je devais brûler une ferme sur l'une de ses terres et m'assurer qu'aucun occupant n'en sorte vivant. Il y avait là des vieillards, des femmes et des enfants. J'ai refusé.

— Songe que si tu avais mené ta mission à bien, si tu t'étais rendu coupable de ce massacre, ta compagne et son enfant seraient encore en vie. Singulier dilemme pour ta conscience, n'est-ce pas ?

Petit Jean voulut se jeter sur le shérif pour lui faire ravalier ses perfidies, mais ses chaînes étaient trop courtes. Il retomba dans la paille putride qui lui servait de litière.

— Garde tes forces, lui conseilla William. Une jeune fille et un ancien ami ont besoin de toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est Diane de Loxley qui m'envoie.

— La fille de Robin ?

Le chevalier de Wendenal hocha la tête, puis soupira :

— Ma haine est intacte. Je veux tous vous voir pendus : toi, Robin, Tuck, Will... Mais j'ai découvert que cette enfant comptait plus encore. Dieu m'a mis sur sa route afin que je la sauve. Alors, vois-tu, je suis venu ici pour te sortir de ton trou... À toi de te gausser de moi.

William se retourna, attrapa le garde par le cou, et lui cogna la tête contre le mur avec la même désinvolture que s'il avait soufflé une bougie. L'homme glissa inanimé sur le sol. Le shérif s'empara de son trousseau et ouvrit la porte du cachot. Puis il libéra Petit Jean de ses chaînes, en s'astreignant à ne penser qu'au doux visage de Diane.

Le compagnon de Robin le regarda agir, stupéfait. En une autre occasion, moins tragique, il aurait éclaté d'un rire puissant. Le shérif de Nottingham qui l'aidait à s'évader de prison !

La vie est toujours plus étrange qu'on ne l'imagine, même en rêve.

— Qu'est-ce qui se passe dehors ? demanda-t-il en frottant ses poignets douloureux.

— Il vaut mieux que tu le voies de tes propres yeux.

— J'ai une requête...

— Une requête ? Tu ne manques pas de culot, Petit Jean.

— Je me livrerai à toi. Tu pourras me pendre ou me trancher la tête, ou bien m'écharner vivant... Mais d'abord, laisse-moi m'occuper de Sheldon.

William réfléchit un instant avant de répondre :

— Soit. Tu as ma parole. Si Dieu nous prête vie, ce qui n'est pas certain...

— Alors, tu as également ma parole. Quand j'aurai fait connaître l'enfer à Sheldon, tu pourras m'y mener à ton tour.

Les deux hommes sortirent de la cellule. Mises à part les plaintes du garde assommé, le couloir était devenu aussi silencieux qu'un sépulcre. Les deux prisonniers de la cellule voisine se tenaient roulés en boule contre le mur, de la paille jetée sur leurs corps frémissants.

La lumière des lampes accrochées au plafond se mit à faiblir et les ténèbres envahirent le cachot.

Devant l'escalier, une ombre bougea. Les grognements sourds d'un chien retentirent, suivi du crissement de ses griffes contre les dalles.

Petit Jean chuchota :

— J'aurais peut-être dû m'abstenir de faire mention de l'Enfer...



Will l'écarlate devait traverser Londres d'ouest en est pour gagner Aldgate. Cette perspective ne lui inspirait que peu d'enthousiasme. Ses pensées allaient surtout à Isabel et aux garçons. Au moins, les savait-il en sécurité.

Le neveu de Robin se demandait aussi où était passé son courage d'antan, celui qui l'animait quand il combattait les hommes du shérif. La charcuterie l'avait-elle à ce point ramolli ? Par le passé, il en avait pourtant bravé des dangers... Mais de cette nature, jamais. Il s'était mesuré à des hommes, non à des démons ou des chimères...

« À quoi peut bien servir la bravoure contre la sorcellerie ? » songeait-il pour se consoler.

Will évita Candlewick Street et sa maudite pierre, et remonta vers Lombard Street aussi vite qu'il le put, ralenti par la forêt qui avait conquis les rues. C'est à peine s'il reconnaissait les quartiers qu'il traversait.

L'est de la cité était encore préservé. Ni arbres ni broussailles du côté de Cornhill. Mais pour combien de temps encore ?

Malgré la peur et les interdits, des habitants s'étaient décidés à sortir de leurs maisons. Des familles entières avaient commencé à faire leurs paquetages. D'autres s'étaient réunies autour des édifices religieux et invoquaient la miséricorde du Seigneur. Des gens venus des quartiers infestés se mêlaient à eux et alimentaient les rumeurs.

En les écoutant, Will apprit qu'une révolte avait éclaté dans la prison de Londres, que Saint-Mary-Woolchurch n'était plus qu'un champ de ruines, et que la grande nef de la cathédrale Saint-Paul était devenue une chênaie. On parlait de morts étranges, de plantes poussant dans les corps, d'hommes changés en amas de mousse. On mentionnait aussi des spectres rouges aperçus dans les rues, du côté d'Eastcheap.

Will ne chercha pas à démêler le vrai du faux. Il continua vers Aldgate Street, pressant un peu plus le pas à chaque seconde. Il chantonnait, à voix basse, l'une de ses compositions pour se donner de l'entrain.

*Jamais ne me lasserai de cueillir la fleur de lard,
Dont le parfum de fumé me rend tout le jour gaillard,
Quand je manie mon hachoir, je suis si sûr de mon art*

*Que pourrais les yeux fermés découper filets mignards
Jarrets et carrés de côte, aussi tendres qu'un brocard.
Jamais ne me lasserai de cueillir la fleur de lard.*

Mais cette chanson inspira au charcutier une telle nostalgie qu'elle lui fit monter les larmes aux yeux, et il préféra s'interrompre.

D'ailleurs, la porte d'Aldgate était à présent en vue. Des gens s'y massaient déjà. Certains portaient de lourds sacs, d'autres tiraient des charrettes à bras. Les gardes essayaient de les convaincre de rebrousser chemin, mais ils n'étaient qu'une poignée, et la colère de la foule montait.

— Ouvrez les portes avant qu'on s'en charge nous-mêmes ! jeta une femme en brandissant le poing.

Ses mots furent repris par tous ses concitoyens. Et, plutôt que de se faire lyncher, les gardes préférèrent obtempérer. Sitôt les portes décadénassées, la foule se précipita, poussa les hommes d'armes sur les côtés, et franchit le porche dans la plus complète cohue.

Dans n'importe quelle autre cité du monde, des enfants auraient été piétinés, des charrettes renversées, et l'on aurait compté des dizaines de blessés... Mais les Londoniens maîtrisaient l'art de la bousculade ; ils y faisaient preuve d'une sorte de discipline.

La foule s'échappa des murailles de la ville sans incidents, à part des contusions et des bordées d'injures ; guère plus qu'un jour de marché à Billingsgate.

Will attendit que la voie soit libre pour s'enfoncer à son tour dans le passage.

Il ne se souvenait pas dans quel trou de la muraille Tuck avait élu domicile. Il les visita donc tous, vit se tendre des sébiles, entendit des prières en latin fantaisiste, reçut aussi quelques crachats et d'autres projections encore moins ragoûtantes.

Devant la sixième niche, un peu découragé, il appela de nouveau :

— Frère Tuck ? Tu es là ?

On remua au fond du trou et une voix marmonna :

— Non, frère Tuck n'est pas là. Il n'est nulle part. Et puis il n'est frère de personne. Que la pisse du Diable vous engloutisse tous, bougres de Londoniens qui vous vautre dans le péché !

— Tuck ? C'est Will l'écarlate !

— Et alors ? Tu serais le Pape que je m'en moquerais tout autant ! Je me torche sur ta face !

Will glissa sa tête dans le trou, avec prudence car il craignait que l'ermite ne vienne à exécuter sa dernière menace.

— Tuck, par tous les Saints, daigne m'écouter.

— Qu'ils viennent, les Saints ! Je leur botterai le cul, moi ! s'emporta la silhouette prostrée que le neveu de Robin parvenait maintenant à distinguer.

— Je t'en prie...

Le corps du moine s'étira et un visage qui avait conservé, malgré sa maigreur, des joues rebondies, et sur lequel dégouлинаient des tortillons de cheveux, souffla son haleine au nez de Will.

— Tu m'en pries ? Tu ne sais même pas ce que c'est que la prière. Alors, retourne à tes cochonnailles, Will le cramoisi.

— Robin a besoin de toi, essaya une dernière fois d'argumenter le charcutier.

— Robin ? Ah, oui, Robin... Tout de vert vêtu, et nous, ses joyeux compagnons, et tralala... Pisse-lui dessus de ma part à cette salade montée.

Abattu, Will s'extirpa de la niche. Frère Tuck avait définitivement perdu la raison. Autrefois aussi, il lui arrivait de devenir à moitié fou, en particulier lorsque la nourriture manquait. Son estomac lui servait d'esprit. C'était d'ailleurs pour cela qu'il avait été chassé de l'abbaye de Sainte-Mary... ainsi que pour sa manie de piller jour et nuit le garde-manger.

Le neveu de Robin se souvenait en particulier de la fois où le moine était resté durant deux jours la cheville prise dans un piège. Il ne s'était quand même pas résolu à ronger sa grosse patte comme l'aurait fait un renard dans la même situation. Mais lorsque ses compagnons l'avaient retrouvé, Tuck tenait des propos incohérents, la bouche pleine de glands mâchés et de terre. Un tonnelet de bière, deux oies rôties et un plein panier de pommes avaient été nécessaires pour lui faire recouvrer ses sens.

Une idée vint à Will. Il n'y croyait guère, comme à la plupart de ses idées du reste, mais pourquoi pas ? se dit-il.

Il retourna dans l'enceinte de Londres et n'eut guère à chercher longtemps avant de trouver une rôtisserie désertée par ses propriétaires. La porte était même restée ouverte. Que des Londoniens fassent si peu de cas de leurs biens consterna le charcutier. Par le passé, même durant les invasions normandes ou vikings, jamais un commerçant n'aurait ainsi abandonné sa boutique. Décidément, une grande terreur s'était abattue sur la cité.

À l'intérieur, il dut chasser une bande de chats qui l'avait devancé, attirée par le fumet des viandes.

Sur la table, en plus de quelques oisillons gras, avait été dressé un cygne rôti. On l'avait habilement rhabillé de son plumage, et une baguette lui tenait le cou droit. Sans doute une commande destinée à un noble que l'artisan n'avait pas eu le temps de livrer. La viande était froide mais elle dégageait une odeur appétissante. Will débarrassa l'oiseau de son manteau de plumes, le coupa en quartiers avec son épée, et déposa les morceaux dans un panier. Il y ajouta les oisillons, ainsi que deux bouteilles de bière, et un pain blanc un peu rassis.

Portant à bout de bras les victuailles, il retourna à la porte d'Aldgate, et déposa le panier devant la niche de frère Tuck.

Puis il s'assit un peu à l'écart et attendit.

Au bout d'un moment, il entendit des reniflements, puis la voix du moine qui lança rageusement :

— Will ! Salopard ! Gueule d'égout ! Je te maudis, toi et ta catin de femme, et tes bâtards morveux ! Tu veux me faire retomber dans le péché, hein ? Tu veux que Dieu me méjuge, qu'il m'envoie moisir au Purgatoire ? Si tu crois parvenir à me tenter avec ce... mmm... cygne rôti... bien arrosé de son jus, épicé... croustillant en surface, tendre à cœur...

— Il y a aussi de la bière et du pain, l'informa Will. Et quelques cailles. Et une outarde.

— Non ! Non ! Mon corps n'a plus besoin de nourriture ! Il se contente de prières et de l'eau qui suinte des murs ! Tu ne m'auras pas !

Une main rampa hors du trou, se tint un moment au-dessus du panier, puis y plongea pour y cueillir un morceau de viande ruisselant.

— Ah ! Que fais-tu, traîtresse ? s'exclama Tuck. Lâche ça, sinon je t'écrase à coups de pierre !

Mais la main n'obéit pas et disparut dans la niche avec sa part de cygne.

— Malheur ! Non, pas toi, ma bouche ! Tu ne vas pas me trahir à ton tour ! Mes dents ! Je vous croyais braves, capables de résister aux tentations du Malin ! Oh, voilà que ma langue s'y met aussi... Je t'arracherai, tu entends, je t'arracherai !

Le reste de ses anathèmes fut étouffé par des bruits de mastication et de déglutition.

La main revint, piocha un autre morceau, ainsi que le pain et l'une des deux bouteilles de bière.

— La chair n'est que faiblesse, sanglota Tuck avant d'engloutir la nourriture et de vider la bouteille.

En entendant les bruits qui s'en échappaient, Will eut l'impression que la niche était devenue un énorme estomac gargouillant.

Le moine rampa hors de son trou. Il avait l'allure d'un bernard-l'ermite chassé de sa coquille. Tuck, la bouche et la barbe huileuses, jeta un regard venimeux au charcutier, puis plongea sa tête et ses bras dans le panier. Il ne songeait plus au péché de gourmandise, aux faiblesses de la chair. Il ne pensait qu'à se remplir, à combler son ventre vide après des années d'abstinence. Son incroyable appétit semblait inextinguible.

« Si frère Tuck était un cochon, se dit Will en l'observant, j'en tirerais le meilleur lard. »

Le cygne fut englouti, ainsi que les cailles et l'outarde, et la seconde bouteille de bière vidée d'un trait. Ensuite Tuck s'extirpa entièrement du trou. Il portait encore sa bure monacale dans laquelle son corps amaigri flottait. Il se mit à picorer dans le fond du panier les dernières miettes de viande et de peau grillée, puis il suça les os. Will craignit même qu'il ne se décide à les avaler à leur tour.

Le moine, presque repu, s'effondra contre le mur, une main caressant son ventre enflé comme une outre. Puis il leva les yeux vers le charcutier et lui confia avec un mélange d'abattement et de félicité :

— J'aurais bien mangé quelques fruits.

— Tu parles comme le frère Tuck que j'ai autrefois connu.

Le moine soupira.

— Tu es quand même un coquin de la pire espèce, Will. Tu m'as fait sortir de mon trou. À cause de toi, j'ai trahi tous mes vœux...

— Mais grâce à moi, tu vas respecter le plus important de tous : celui de l'amitié.

CHAPITRE XVIII

Les souterrains de Londres paraissaient étrangement vides. Où était donc passé le peuple des miséreux qui les hantait ? Cette absence de vie ne concernait pas que les hommes. Pas un rat ne détalait au passage de Diane, nul cafard ne courait sur les murs.

Au-dessus de sa tête, la jeune fille entendait parfois d'inquiétants craquements. La forêt de Sherwood pesait sur le sol de Londres. Peut-être était-ce pour cela que les mendiants et les bêtes avaient fui, craignant d'être enterrés vivants dans un affaissement de terrain ?

Diane pressa le pas. La torche qu'elle tenait crépitait et jetait des étincelles. Les ténèbres avaient la texture et la moiteur d'une brume. À plusieurs reprises, la jeune fille eut peur que la flamme ne s'éteigne, la laissant seule dans cette nuit perpétuelle.

Elle franchit la passerelle branlante au-dessus de la rivière Walbrook qui exhalait une odeur particulièrement fétide. L'eau pétillait et des traînées de limon écarlate, épaisses comme du sang coagulé, s'étiraient dans le courant.

Diane essaya ne pas regarder la rivière, mais elle ne put totalement s'en empêcher, et ce qu'elle crut deviner brièvement au fond de son cours bourbeux la glaça. Les crânes des Romains décapités... Leurs orbites vides étaient toutes tournées vers le haut, à la manière d'une foule captivée par une vision céleste. Le courant ne pouvait les avoir disposés d'une façon aussi systématique et régulière.

La fille de Robin poursuivit son chemin sans parvenir à chasser les pensées sinistres qui surgissaient dans son esprit :

« Ces ossements se sont tournés de leur propre volonté dans leur lit de fange... comme l'ombre portée de la pierre de Brutus... vers ce qui menace la cité... vers mon père ! »

Elle se souvint des mots de Galdorgalere : *Cette ville est bâtie sur les morts, son argile n'est que putréfaction...*

« Les morts sont les vrais veilleurs de Londres, songea-t-elle, les sentinelles les plus dévouées. Et les corbeaux sont leurs maîtres. »

L'adolescente se retourna à plusieurs reprises. Elle n'aurait pas été surprise de voir les crânes rouler le long du couloir, comme les boules d'un jeu de quilles, pour venir lui mordre les mollets. Sa tête frôla l'extrémité de racines qui tombaient du plafond. Elle sursauta et lança un juron. La terreur la gagnait. Les ténèbres étaient si lourdes et le sol si collant... Diane avait

l'impression de marcher au fond de la Tamise, des pierres attachées aux chevilles.

Enfin, elle parvint dans le temple. Une extrême fatigue l'avait envahie, et elle resta un moment appuyée contre une colonne, l'esprit vertigineux et le souffle court. L'obscurité et le silence régnaient également dans l'édifice. Les feux et les lampes qui, d'habitude, éclairaient médiocrement le naos étaient éteints.

Diane se remit en marche. La flamme de sa torche l'entourait d'un faible halo, une fragile bulle de lumière que les ténèbres semblaient décidées à crever. La jeune fille constata que certains foyers fumaient encore. On les avait étouffés en y jetant des poignées de terre. Cela ne faisait aucun doute : les mendiants avaient pris la fuite. Tredekeiles et sa bande les avaient-ils imités ?

L'adolescente souleva la tenture et pénétra dans l'opisthodomée. Un cierge qui répandait sa cire au pied de la chaire prodiguait une clarté vacillante. Mais la première chose qui attira son attention fut le tas d'or sur la table encore recouvert du drap que Berdfaeder y avait jeté. Elle n'imaginait pas le prince des mendiants ou l'un de ses hommes prendre la fuite en laissant derrière lui le trésor de Sheldon. Pourtant, ici non plus, on ne voyait âme qui vive.

Diane enjamba le ruisselet au bord duquel plus aucune grenouille ne coassait et s'approcha de la table. Un liquide gouttait des pans du drap qui apparaissaient ocre dans la lumière de sa torche. La jeune fille inspira longuement. Les mâchoires serrées à s'en rompre les dents, elle souleva le tissu. Diane savait pertinemment que ce qui le bombait n'était pas un tas de pennies.

L'or ne saigne pas, lui.

Diane eut un mouvement de recul et étouffa un cri.

Les têtes fraîchement tranchées de Berdfaeder et de Bigbenn reposaient sur la table, face contre face. Le colosse avait les yeux clos, mais ceux du prêtre étaient grands ouverts, les pupilles dilatées, le blanc injecté de sang. Une pièce d'or était glissée entre leurs lèvres. Le reste du trésor avait disparu.

La fille de Robin ne détourna pas le regard. Elle contempla les restes des deux hommes avec une relative froideur, se demandant où étaient passés les corps et ce qu'étaient devenus Tredekeiles et Galdorgalere.

En tout cas, Sheldon avait récupéré son bien.

Un bruit retentit dans l'amoncellement de mobiliers, comme le grattement d'un chat désireux qu'on lui ouvre une porte. Diane posa sa torche sur le sol, et encocha une flèche. Elle fit quelques pas de côté tout en bandant son arc. Le son venait d'un buffet à deux volets sur lequel était posé un prie-Dieu.

La jeune fille décocha son trait dans le coin gauche du meuble et saisit promptement une nouvelle flèche. La pointe de la première traversa le bois. Il y eut un bref hurlement, puis les deux volets s'ouvrirent et Galdorgalere se laissa tomber sur le sol en compagnie de quelques-unes de ses fioles qu'il avait dû vider dans la pénombre de sa cachette pour tromper sa peur.

Le thaumaturge, tremblant, se recroquevilla sous le meuble et se mit à sangloter :

— Pitié... Je ne suis qu'un pauvre damné, un enfant voué au Diable contre son gré par sa sorcière de mère... O, forces des ténèbres, laissez-moi en paix... Je ne vous ai peut-être pas fidèlement servies, mais dorénavant, je serai votre plus dévoué esclave...

Diane remit sa seconde flèche dans le carquois et s'avança vers Galdorgalere.

— Sont-ce tes poisons qui te rendent si poltron ? lui demanda-t-elle. Ou bien est-ce naturel chez toi ?

L'homme entrouvrit les paupières et tourna prudemment la tête vers l'adolescente. Il mit un instant à la reconnaître car sa vision était un peu floue, sans compter toutes ces couleurs qui dansaient dans la salle.

— Diane ? C'est bien toi ? Tu n'es pas un fantôme ? Rassure-moi...

La jeune fille se fit un plaisir de lui donner satisfaction en lui bottant le derrière.

— Ah ! Tu es réelle ! jeta Galdorgalere avec soulagement.

Il voulut se remettre sur ses pieds, se cogna la tête contre la commode, et ce à trois reprises, avant de se décider à sortir de sous le meuble.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demanda l'adolescente en l'aidant à se lever.

— Tu avais raison... Sheldon est l'un des corbeaux de Londres. Des... choses... sont venues. Elles ont tué Bigbenn et Berdfaeder, je crois qu'elles ont emmené Tredekeiles avec elles. Tous les habitants du sous-sol ont pris la fuite. Ils sont hors de la ville à l'heure qu'il est. Moi... dès que j'ai aperçu les lueurs, je me suis caché, mais les autres, tu sais comme ils sont, ils ont voulu jouer les braves... Voilà le résultat.

Galdorgalere fit un geste en direction des têtes coupées. Il cligna nerveusement des yeux et retint une nausée.

— Les choses ? De quoi parles-tu ?

— Des spectres des Icénien ! Des guerriers morts il y a plus de mille ans. Et leur terrible souveraine aux cheveux rouges : Boadicée.

— Et tu dis qu'ils ont emporté Tredekeiles. Mais pourquoi ?

— Oh, parce que, lui, ils lui réservent un sort particulier...

Un long frisson parcourut de bas en haut le corps du thaumaturge. Ses yeux se révoltèrent. Puis il reprit :

— Les corbeaux n'ont pas invoqué ces spectres seulement pour venger l'affront que nous avons fait à l'un des leurs. Ils en ont aussi après ce qui détruit leur cité... C'est pour ton père que tu es revenue, je suppose. Tu as trouvé l'origine de la malédiction ?

— Oui... Galdorgalere, une forêt peut-elle devenir une chose consciente, capable de désirer, de haïr et de posséder ?

Il hocha la tête.

— Toutes les forêts sont conscientes. Mais certaines le sont plus que d'autres. Demande aux bûcherons pourquoi il y a des bois qu'ils évitent comme la peste. On raconte des histoires de fées, de lutins, de sorcières. Mais c'est pour se rassurer. Pour ne pas avoir à admettre l'inadmissible. Cette conscience sylvestre, les anciens l'ont appelée Pan ou bien Cernunnos. Ils lui ont donné un visage cornu et sauvage. Ils l'ont parfois adorée... avant d'apprendre à la craindre... La forêt dont tu parles, c'est Sherwood ?

Diane acquiesça.

— Cela défie mes rêves les plus effrayants, avoua Galdorgalere. Et peut-être même ceux des corbeaux.

— Il n’y a donc aucun remède ?

— C’est comme si tu demandais s’il existe un remède au Jugement dernier... Cependant... Sais-tu où nous nous trouvons ?

— Dans un temple.

— Oui, mais consacré à quelle divinité ?

— Je l’ignore.

Galdorgalere glissa jusqu’à la statue manchote couverte de peinture et d’attributs obscènes qui se trouvait à côté du trône du prince des mendiants. Avec la manche de sa robe, il essuya le badigeon du visage en marbre, puis il fit tomber les seins et le sexe d’argile. Enfin, il ramassa dans le bric-à-brac l’un des deux bras manquants (l’autre avait depuis longtemps disparu), et le plaça sous l’épaule correspondante.

La statue nettoyée représentait une jeune fille drapée dans une tunique courte. Elle faisait le geste de saisir un objet dans son dos.

— Qui est-ce ? demanda Diane.

— C’est toi, lui répondit Galdorgalere.

— Comment ça ?

— Diane ! Diane chasserresse !

— Mais je ne suis pas une déesse, quoi qu’en pense Tredekeiles, juste la fille d’un pauvre seigneur des Midlands.

Le thaumaturge reposa le bras sur le sol.

— Pas plus que ton père n’est Pan ou Cernunnos, ou quelque autre nom que l’on voudrait lui donner. Peu important les dieux. Seul compte ce qu’ils représentent. C’est ça, la magie, Diane, qu’elle soit grande ou petite : un symbole véhiculant une volonté. S’il y a un remède, ça ne peut être que toi-même. Tu es la Diane chasserresse, tu es ce qui domestique la sauvagerie.

— Robin ne me reconnaît plus, ne m’entend plus... Il a même essayé de me tuer. Alors, que dois-je faire ?

— Je ne peux répondre à cette question.

— Tu ne m’es donc d’aucune aide.

Galdorgalere laissa errer son regard sur les têtes de ses infortunés compagnons.

— C’est ainsi, dit-il, je ne suis qu’un faiseur d’illusions. Il ne me reste plus qu’à retourner dans mon buffet et à attendre que ça passe... Mais avant, je peux tout de même faire quelque chose pour toi. Si tu veux bien me donner ton carquois.

Diane le lui céda sans conviction. Le thaumaturge s’agenouilla, sortit une à une les flèches et les aligna devant lui. Puis il tira de sa manche l’une de ses fioles, la déboucha et versa quelques gouttes d’un liquide brun à l’odeur piquante sur les fers.

— Je n’ai pas besoin de flèches empoisonnées, lui dit la jeune fille.

— Ce n’est pas un poison... Enfin, évite quand même de te blesser avec les pointes. C’est une décoction de sel gemme, de mandragore, d’excréments de chèvres, et d’or dissous dans de l’eau régale. À ce qu’on dit, c’est efficace contre les spectres.

— À ce qu’on dit ?

— Je n’ai jamais eu l’occasion d’essayer. Mais la recette me semble valable. En tout cas, elle

pue terriblement, ce qui est bon signe.

Galdorgalere rangea soigneusement les flèches dans le carquois avant de rendre celui-ci à sa propriétaire.

— Je vais quand même les regretter, soupira-t-il en se relevant et en passant, presque tendrement, sa main dans les cheveux de Berdfaeder. Ce n'étaient pas de mauvais bougres, tu sais. Même Tredekeiles. Un grand gamin qui pensait avoir trouvé sa princesse. Il t'aimait vraiment. S'il n'avait pas été aussi stupidement orgueilleux...

Diane, gênée, baissa les yeux.

— Tu parles de lui au passé. Mais il n'est peut-être pas mort.

— En effet... Mais crois-moi, il vaut mieux faire comme s'il l'était.

Le thaumaturge glissa son corps dégingandé dans l'étroite niche du buffet avec des manières de contorsionniste.

— Je te souhaite bonne chance, petite déesse. Souviens-toi : la magie n'est qu'affaire de volonté. Et de cela, je crois que tu as été plutôt bien dotée.

Il referma sur lui les deux portes du meuble, laissant Diane seule avec ses doutes et ses peurs.



La jeune fille décida d'emprunter le couloir qu'elle avait suivi avec Tredekeiles la première fois qu'il l'avait entraînée dans son royaume souterrain. Après ce que Galdorgalere lui avait confié, elle n'arrivait plus à s'ôter le jeune homme de la tête. *Un grand gamin qui pensait avoir trouvé sa princesse.* Diane ressassait ses crâneries, ses duperies, sa conduite exaspérante, tout ce qui le rendait haïssable à ses yeux. Sans succès. Elle revoyait son sourire enjôleur, sa « laide beauté », sa grâce lorsqu'il avait franchi le vide en équilibre sur une corde. Tredekeiles lui avait beaucoup menti, mais lui avait aussi délivré des vérités.

Un grondement sourd fit trembler les murs et des débris terreux churent sur les épaules de Diane qui pressa l'allure. La flamme de sa torche était à l'agonie.

L'adolescente devina une lueur au bout du couloir. Sans doute la lumière de l'aube tombant du soupirail de la cave. Elle en fut soulagée. La sortie était toute proche.

Sa torche s'éteignit alors dans un soupir. Diane la jeta sur le sol argileux et se laissa guider par la faible lumière ; juste une ponctuation rouge sur fond de ténèbres qui s'amplifiait à mesure qu'elle s'en approchait.

Son pied buta contre une pierre. Elle ravala un juron et s'arrêta un instant pour masser ses orteils douloureux. En se redressant, la jeune fille constata que la lueur grandissait toujours, comme si le couloir s'était mis à rétrécir. Il en va parfois ainsi dans les rêves : le proche et le lointain se confondent jusqu'au vertige.

Sauf que Diane ne rêvait pas.

Ce quelle avait pris pour la lumière de l'aube avançait bel et bien vers elle. Et cette clarté rougeoyante avait une forme : celle d'un corps entouré d'une longue chevelure.

L'adolescente encocha une flèche et arma son arc jusqu'à sentir l'empennage chatouiller sa

joue. Mais elle se retint de tirer. Dans l'obscurité où elle était plongée, on ne pouvait se fier à la seule vue.

Elle distinguait de plus en plus nettement ce qui flottait vers elle. Une femme au visage déformé par une rage guerrière, vêtue d'un manteau écarlate fermé par une grosse fibule. Sa substance était vaporeuse, translucide. Elle ressemblait à un reflet à la surface de l'eau, mais n'en paraissait pas moins terrifiante.

La femme ouvrit la bouche. Sa voix résonna à travers le couloir si puissamment que Diane la reçut comme une gifle.

— Diane de Loxley ! Je viens pour toi ! Abandonne tout espoir ! Car je suis Boadicée, reine des Icéniens ! Baisse ton arme dérisoire. Agenouille-toi. Et laisse-moi trancher ton joli cou blanc. Ton sang nourrira l'argile de Londinium comme celui de tous les envahisseurs avant toi et ton abomination de père.

Diane ferma les paupières. Elle se concentra sur cette voix qui emplissait l'espace, en esquissait les contours par ses échos. La peur habitait la jeune fille, mais sa main restait néanmoins ferme sur le bois de l'arc.

Elle visa la source de ces vociférations haineuses.

Et tira.

Les menaces se turent brutalement pour laisser place à une longue plainte. Diane rouvrit les yeux. L'empennage de sa flèche dépassait de la bouche écartelée du spectre de Boadicée. La reine celte agrippa le trait et l'arracha comme elle l'aurait fait d'une arête coincée entre deux dents. Un flot de sang lumineux jaillit de ses lèvres rubis et un rire de démente la secoua.

— Misérable petit bout de chair vive ! Qu'espérais-tu, à part nourrir le feu de ma colère ?

Une lance, terminée par une lame de la taille d'une épée, apparut dans la main du spectre. Diane maudit Galdorgalere et sa magie de pacotille. Elle encocha pourtant une nouvelle flèche, juste pour tenter de dominer sa peur.

Quitte à mourir, autant que ce soit sans trembler.

Boadicée s'élança vers elle, la lance levée, sa chevelure dessinant derrière elle un sillage brasillant. Son visage était devenu hideux, pareil à celui que Diane aurait pu prêter à l'une des trois gorgones des récits anciens. Ses yeux en amande, sa bouche béante, sa langue qui battait d'une rangée de dents à l'autre promettaient une mort sauvage, impitoyable.

La jeune fille pourtant ne décocha pas sa seconde flèche. Cela n'aurait fait que la précipiter plus vite vers sa fin inéluctable. Elle préférait sentir simplement la tension de la corde et celle du bois d'if, et se souvenir de sa joie et de sa fierté lorsqu'elle avait pour la première fois réussi à bander son arc long dans la cour du château de son père.

C'était il y avait des années, des siècles, dans une autre vie où les rossignols chantaient, où le pollen dansait en fines volutes dans l'air, où le parfum des fleurs était grisant.

La lance mortelle de Boadicée fendit l'obscurité... et se figea brusquement, sa lame pointée vers le ventre de Diane. L'expression de férocité qui tordait le visage du spectre se changea en stupeur. Ses cheveux retombèrent sur ses épaules.

— Qu'est-ce que... gémit-elle.

Ses yeux de braise s'éteignirent. Puis une ombre recouvrit son visage comme un voile mortuaire. La lance s'effaça ainsi que la main qui la tenait, le bras, l'épaule. Boadicée

retournait à la nuit d'où les sortilèges des corbeaux l'avaient sortie. Réduite à l'état d'un feu follet, elle émit une dernière plainte déchirante, et disparut.

Diane relâcha lentement la corde, stupéfaite d'être encore en vie.

La magie n'est qu'affaire de volonté. Elle comprenait à présent la pleine signification de cette sentence. La substance dont Galdorgalere avait recouvert les fers de ses flèches restait sans pouvoir si aucune volonté ne s'exerçait.

En résistant au désir instinctif de tirer, en invoquant la mémoire, la joie et la fierté enfantine, la jeune fille avait opposé au spectre une résolution sans faille.

Et la magie avait opéré.

Diane retrouvait espoir. Elle pouvait encore sauver son père, arracher Tredekeiles aux griffes des corbeaux, vaincre Sherwood... et revenir à Loxley.

« Je regrette d'avoir pensé du mal de toi, Galdorgalere. Tu n'es pas un illusionniste de foire, mais un authentique magicien. »

Elle rangea sa flèche dans le carquois et poursuivit sa progression à tâtons dans le couloir. Les ténèbres n'avaient plus rien d'effrayant. Il lui suffisait de laisser courir sa main contre la maçonnerie pour retrouver la sortie.

Après quelques minutes d'une marche prudente, Diane sentit sous ses doigts l'angle du mur, et distingua la faible lumière indigo de la nuit qui bientôt s'achèverait. L'aube n'était encore qu'un trait rouge sur l'horizon caché derrière les murailles de Londres. Une fissure verticale courait sur toute la hauteur du mur extérieur. Un mélange échevelé de racines et de lianes y cascadaient. La jeune fille repoussa ce flot tentaculaire et s'extirpa de la cave.

La forêt avait envahi la ruelle. Plusieurs maisons s'étaient effondrées, soit sous le poids de ce qui avait colonisé les toits, soit parce que des arbres avaient poussé en leur sein même. Celles qui avaient tenu bon ressemblaient à des rochers entièrement couverts d'une végétation qui pénétrait par la moindre ouverture.

— Robin, mon cher père, tu n'as pas chômé, murmura Diane en levant le cou vers les frondaisons qui occultaient le ciel.

Si tout s'était déroulé comme prévu, Petit Jean devait être libre, et le frère Tuck sorti de son trou. Diane prit la direction de la cathédrale devant laquelle ils étaient convenus de se retrouver.

Après une courte hésitation, elle décida de passer par Candlewick Street et la pierre de Brutus. Elle se sentait emplie d'un courage nouveau et voulait à tout prix savoir ce que tramaient les corbeaux.

CHAPITRE XIX

William de Wendenal dégaina son épée et Petit Jean s'empara de celle de son gardien. Il n'avait jamais été très doué avec les lames et préférait les bâtons bien nouveaux et épais. Les hommes sous-estiment le bois. Ils le croient incapable de vaincre le métal. Petit Jean avaient maintes fois démontré le contraire aux soldats du shérif. Manié avec force et habileté, un bâton peut désarmer un épéiste, briser un casque, bosseler une armure...

Mais ce qui avançait pesamment vers eux n'avait ni armure ni lame.

— Le chien du Diable, souffla le chevalier de Wendenal en voyant s'allumer deux yeux cruels. Ce n'est donc pas une légende.

— Si, répliqua Petit Jean. C'en est une. Mais j'ai l'impression que, cette nuit, il faut craindre même les légendes.

La bête qui surgit des ténèbres ne ressemblait guère au portrait que l'imagination des deux hommes avait composé. Ils s'attendaient à un fauve monstrueux ou à Cerbère en personne, pas à un chien semblable à ceux que l'on dresse au combat. L'animal était trapu, musculeux, il regardait ses proies avec la férocité tranquille du prédateur sûr de son fait. Mais rien de diabolique dans son apparence.

Pourtant, ni le shérif ni Petit Jean ne regagnèrent courage. Car il émanait de cette bête au pelage noir, dans sa banalité même, quelque chose de terrifiant : une intelligence, une malignité. Arrêtée à la lisière de l'obscurité, elle ne montrait pas les dents, se contentant de grogner sourdement et de bouger ses oreilles, attentive au moindre son.

Son corps dégageait une odeur indéfinie, douceâtre comme la cannelle, piquante tel le soufre, et ce parfum ne faisait que troubler un peu plus les deux hommes, qui, décontenancés, hésitaient à passer à l'attaque.

— J'ai eu un chien qui lui ressemblait, murmura le shérif sans quitter l'animal des yeux.

— Ça ne m'étonne pas. Et comment s'appelait-il ?

— Je ne lui ai jamais donné de nom.

La bête, percevant les chuchotements des humains, ouvrit sa gueule. Ses dents étaient jaunies et cassées, et de ses babines coulait une bave épaisse. Elle se mit à avancer à pas lents vers Petit Jean et Wendenal qui serrèrent les poignées de leurs épées.

Quelque chose détourna soudain l'attention de l'animal qui fit volte-face et grogna plus

fébrilement.

— À quoi en veux-tu ? demanda une voix dans la pénombre. À mon âme ?

Un bras tendit un long bâton surmonté d'un crucifix d'argent.

— Ou à mon jambon ?

Un autre montra la salaison en question qui devait bien peser une dizaine de livres.

Le frère Tuck émergea des ténèbres, armé des deux symboles de sa foi. Will, l'épée dégainée, se tenait derrière lui, comme un diacre intimidé par son premier office. Le moine était radieux et presque repu, car il avait trouvé sur son chemin plusieurs garde-manger abandonnés.

Le chien sembla considérer les deux objets qui lui étaient tendus... et, sans hésiter, se jeta sur le jambon.

— Sacrilège ! gronda Tuck avant de lui assener un coup de sa charcuterie.

L'animal, arrêté dans son élan, tomba sur le sol en jappant. Il se redressa péniblement et s'ébroua. Comme pour le narguer, Tuck mordit à pleines dents dans le jambon et mâcha la viande avec ostentation.

Le chien entreprit un second assaut. Cette fois, ce fut la crosse qui le frappa sur l'échine.

— Ne sais-tu pas, bête stupide, que la gourmandise est un grave péché ?

Petit Jean et le shérif regardaient, effarés, le moine tenir nonchalamment tête au chien du Diable. Et ils commençaient à se demander si leur imagination ne les avait pas trompés.

Après avoir reçu une autre bastonnade de crosse et de charcuterie, l'animal s'avoua vaincu. La queue basse, il passa craintivement au large de son tourmenteur et fila vers l'escalier.

— Le chien du Diable, hein ? pesta Wendenal.

— Tu y as cru autant que moi, lui rétorqua Petit Jean avant d'étreindre chaleureusement son compagnon retrouvé. Tuck, c'est bien toi ?

— Oui, mon valeureux ami. C'est moi ! J'ai juste perdu de ma panse. Mais, toi aussi, je te trouve bien maigrichon... Veux-tu partager un peu de ce jambon ?

Wendenal fulminait. Confondre un vieux chien bâtard avec une hypothétique créature de l'Enfer ! La honte né faisait qu'alimenter sa colère, et, plus que jamais, il maudissait le destin qui l'obligeait à marcher aux côtés de ses ennemis.

Le shérif pointa un doigt accusateur vers le crucifix et maugréa :

— Où as-tu volé cette crosse, Tuck ?

Le frère avala sa bouchée et s'essuya les lèvres du bout de la langue, avant de répondre avec flegme :

— Je ne l'ai pas volée, que Dieu m'en soit témoin. Je l'ai trouvée dans les ruines d'une église. Tout comme ce jambon, d'ailleurs. Toi, au moins, tu n'as pas changé, shérif de Nottingham. Tu vois toujours le mal partout, même dans le bien. Mais je te pardonne, car tu es venu en aide à la fille de Robin. Will m'a tout raconté. Tiens, laisse-moi te donner l'accolade...

Avant que le chevalier n'ait pu réagir, le moine le serra dans ses bras et posa ses lèvres grasses sur sa joue.

— Finalement, tu fais un peu partie de la bande !

William, révolté au point d'en perdre le souffle, parvint à repousser le frère Tuck et pointa

son épée vers son ventre qui avait retrouvé, en une heure de gloutonnerie, sa forme arrondie.

— Moi ? Faire partie de votre bande ? Je devrais te percer la barrique pour avoir dit ça !

Les lames de Will et de Petit Jean se levèrent vers la gorge du shérif.

— Allons, intervint sagement Tuck en mâchant une couenne un peu coriace. Nous sommes tous embarqués dans le même bateau.

— Une nef des fous ! gronda le chevalier de Wendenal.

— Dieu aime les pauvres d'esprit.

À contrecœur, la bouche tordue par la colère et la frustration, le shérif rengaina son épée. Petit Jean et Will l'imitèrent.

— C'est mieux ainsi, conclut le moine avant de cracher le morceau de gras dont ses dents ne parvenaient pas à venir à bout.

— Nous devons retrouver Diane, à présent, fit Will.

Sur ce point, au moins, tout le monde s'accordait.



Devant la prison, les morts jonchaient l'esplanade buissonneuse. Les combats avaient pris fin. Gardes et citoyens tenaient en respect les mutins survivants qui avaient préféré se rendre. Tous regardaient avec une stupéfaction muette la forêt qui avait poussé entre Newgate et Ludgate. Le quartier ressemblait à des ruines antiques reconquises au fil des siècles par la végétation. Seul le clocher de la cathédrale Saint-Paul dépassait encore des arbres.

Tout un pan de muraille autour de Newgate s'était effondré. Sous les gravats imposants gisaient les corps des ermites de la porte. Leurs niches étaient devenues leurs tombeaux. Les citoyens de Londres s'enfuyaient par la brèche couverte de lierre et de chèvrefeuille.

La cité se vidait de ses habitants comme un corps de ses humeurs.

Petit Jean découvrait à son tour la dévastation végétale semée par l'Homme Vert. Comment aurait-il pu imaginer une telle chose ? D'ahurissement, il laissa choir son épée sur le sol.

— C'est l'œuvre de Robin, lui dit William de Wendenal.

— Impossible...

— Hélas, c'est la vérité, souffla Will dans son dos.

Petit Jean exécuta un tour complet sur lui-même.

— Je reconnais cette forêt. Ces arbres... ces chênes sur lesquels nous nous sommes si souvent juchés... Sherwood !

Will et le frère Tuck acquiescèrent.

À la surprise de tous, le colosse éclata d'un rire tonitruant. Mais il n'y avait pas la moindre joie dans cette hilarité. Cela sonnait plutôt comme un triste défi lancé à la face du ciel.

Son rire se tut. Petit Jean marcha vers un grand chêne qui avait emporté dans sa croissance le marché couvert de Newgate Street dont le toit le coiffait d'un chapeau incongru et instable. Il brisa sans peine une branche basse, la débarrassa de ses brindilles, et en éprouva l'équilibre

en la faisant tourner dans sa main.

— Ça, c'est une arme ! conclut-il.

— Mes hanches s'en souviennent encore, soupira le shérif.

— Hâtons-nous ! somma Will en prenant la direction de la cathédrale.

Ses compagnons lui emboîtèrent le pas. Ils s'engagèrent dans une ruelle qui avait des allures de coulée à travers un bois dense. À plusieurs reprises, Will dut dégager la voie à coups d'épée, mais aucun obstacle majeur ne s'opposa à leur progression.

Ils débouchèrent sur le côté occidental de la cathédrale. L'édifice avait subi de terribles dégâts. Les échafaudages s'étaient effondrés, les vitraux étaient en miette, une partie du mur sud n'avait pas résisté à la pression des arbres qui avaient surgi dans la nef. De la mousse et des lianes tapissaient les culées et les arcs-boutants. Que le clocher fût encore debout tenait du miracle. Tuck se signa et embrassa son crucifix.

— Dieu n'a pas abandonné cette cité, dit-il en jetant derrière son dos le gros os de son jambon.

— Tu me pardonneras d'en douter, répliqua Petit Jean qui s'était reculé du bâtiment et qui voyait à présent le porche latéral au bout du bras sud du transept.

L'Homme Vert se tenait devant les portes. Sa tête parvenait presque à la hauteur de la rosace du fronton qui jetait sur sa chevelure végétale des reflets multicolores, car des cierges et des lampes brûlaient encore à l'intérieur de la cathédrale. Il était penché vers ses jambes. Petit Jean, au premier regard, crut que celles-ci étaient dévorées par le feu. Des flammes d'un rouge intense semblaient en effet y courir.

Excepté que ces flammes avaient forme humaine et ne dégageaient ni chaleur ni fumée.

— Si tu as une prière pour la circonstance, récite-la, jeta le colosse au frère Tuck.

— Il ne m'en vient aucune...

Telle une armée de pucerons, les spectres des guerriers de la reine Boadicée grimpaient le long des jambes de l'Homme Vert. Ils étaient coiffés de leurs casques, vêtus de leurs armures et tenaient à la main des haches ou des glaives. À leur contact, les plantes se fanaient, les feuilles se racornissaient, le bois se desséchait et devenait cassant. La créature assiégée ne réagissait pas ; quelques glands tombaient de sa bouche entrouverte comme la bave des lèvres d'un idiot. Tout se déroulait dans un silence troublant. Les premiers spectres atteignirent l'abdomen de l'Homme Vert, un épais fourré épineux renforcé de troncs de bouleaux et de noisetiers, et se mirent à tailler dans cette chair végétale.

— Si cette chose est bien Robin, je m'en vais lui prêter main-forte, annonça Petit Jean.

Il se précipita en faisant tourner son bâton au-dessus de sa tête. Un guerrier portant un plastron décoré d'arabesques se dressa devant lui. Le colosse lui porta en rugissant une frappe dont la puissance aurait brisé une table en marbre. Il eut toutefois la curieuse impression de cogner sur un fromage blanc ou une bouillie de froment. Son attaque resta sans effet. Le spectre répliqua avec sa hache. Petit Jean para le coup. La lame traversa son bâton sans même l'entailler et le toucha au torse. Il ne ressentit aucun choc mais une épouvantable douleur le fulgura. Il recula, haletant, et fut rejoint par ses compagnons qui firent front devant lui.

Mais ni les épées de Will et du shérif, ni la crosse de Tuck ne parvinrent à blesser le spectre.

Celui-ci n'essaya pas, cette fois, de contre-attaquer. Il fit volte-face, presque dédaigneusement, et retourna se mêler à la cohorte des Celtes fantomatiques qui s'acharnaient sur l'Homme Vert.

— Que peut-on faire contre des fantômes ? gémit Petit Jean.

— Vas-tu bien ? s'inquiéta Will.

Le colosse regarda son vêtement que la lame n'avait pas entamé.

— Je n'ai aucune blessure, mais c'est comme si du feu s'était répandu dans mes veines. Ces types-là sont plus venimeux que des vipères et on ne peut même pas les écraser sous le talon.

William de Wendenal bougonna :

— Je me moque qu'ils taillent en pièce cette parodie d'être humain ! Mais je m'inquiète pour Diane. Elle devait nous retrouver ici même.

Il plaça ses mains en porte-voix et appela :

— Diane ! Diane de Loxley !

Faute de pouvoir secourir Robin ou ce qui restait de lui, les autres l'imitèrent. Leurs cris emplirent le silence de Londres.

Un souffle s'échappa alors de la bouche de l'Homme Vert :

— Diane...

Les hommes se turent et tournèrent les yeux vers les lèvres moussues de la créature qui répéta sa plainte fragile.

— Diane...

— C'est la voix de Robin, souffla Will avec émotion. Il est encore là, quelque part dans ce cauchemar de verdure.

La tête du géant bascula en arrière. Elle heurta la rosace qui se brisa sous le choc. Une pluie de verre coloré s'abattit sur le parvis.

La créature, jusqu'alors passive, commença à s'agiter. Une grimace tordit le jardin sauvage de sa bouche et ses mains se mirent à arracher les spectres qui taillaient dans son ventre à grands coups de hache et de glaive. L'Homme Vert les pressait entre ses doigts branchus, les guerriers de Boadicée éclataient comme des cerises trop mûres avant de s'évanouir dans l'obscurité qui était leur véritable demeure. Il fit de même avec ceux qui grimpaient encore le long de ses jambes, les cueillant les uns après les autres, les écrasant ou les jetant au sol avant de les piétiner.

Il s'épouillait. Et une végétation nouvelle croissait déjà entre celle que les spectres avaient étiolée. Les ronces débordaient à nouveau de son ventre, comblaient les vides, suturaient les plaies.

Il se saisit du dernier guerrier accroché à la souche qui lui faisait office de genou, le leva jusqu'à son visage, sembla le regarder comme on observe un insecte disgracieux, puis le lança vers le ciel.

Le spectre ne retomba pas. Il disparut dans la nuit noire où glissaient des nuages annonciateurs de pluie.

L'Homme Vert, débarrassé de ses pucerons, baissa alors les yeux vers les hommes qui se tenaient à ses pieds. Bien qu'il n'ait pas d'oreilles, il parvenait à entendre le nom curieux dont

ces chétifs morceaux de viande l'affublaient.

Robin...

Ce mot n'avait aucun sens pour lui. Le vent dans les arbres, les gouttes de pluie sur les feuilles, l'imperceptible murmure de la sève circulant dans une tige ou un tronc, tel était le langage qu'il comprenait.

Toutefois... Il y avait cet autre mot... *Diane...* L'Homme Vert lui trouvait une signification, même si celle-ci lui apparaissait mystérieuse. Il résonnait en lui, le nourrissait... Comme l'humus ou les pluies de printemps, ou le soleil qui parcourt lentement le ciel.

Il hésitait à cracher sur ces hommes qui l'interpellaient ses pampres, ses glands, ou ses graines. Pourtant, ils n'étaient que de la chair, du terreau en devenir. Mais ils avaient jeté ce nom qui le troublait jusqu'au plus profond de ses racines.

Diane.

Des paupières de chardon tombèrent sur ses yeux. Un soudain désir d'hiver s'empara de lui.

Les plantes aussi dorment et rêvent parfois.

CHAPITRE XX

La placette où s'érigait la pierre de Brutus était déserte. Les pavés tout autour avaient été curieusement épargnés par l'invasion sylvestre. Diane, indécise, se tenait devant le monument qui lui paraissait à présent bien anodin. Juste un caillou, une quenotte plantée dans le sol. Où étaient passés les corbeaux ? Avaient-ils achevé leur rituel ?

La jeune fille s'accroupit et posa sa main au sommet de la pierre.

— À quoi sers-tu ? interrogea-t-elle le granit.

— À quoi sert le gouvernail d'un navire ? lui répondit une voix dans l'ombre.

Diane se redressa. Elle encocha prestement une flèche et arma son arc.

— Ta rapidité est remarquable, jeune fille.

La silhouette d'un homme se détacha de l'obscurité. Il portait cette robe noire que Diane reconnut aussitôt et qui n'était qu'un plumage métamorphosé en tissu. Toutefois, il n'arborait pas de bec, mais un nez aquilin, et ressemblait au noble qu'elle avait aperçu le matin précédent devant la maison de son cousin.

— Tu peux baisser ton arme, lui dit-il, les lèvres à peine entrouvertes. Je n'ai pas l'intention de te faire de mal... bien que tu m'aies causé quelques soucis.

— Vous êtes sire Sheldon.

L'homme acquiesça.

— Je suis aussi sire Paddington, ainsi que l'évêque de Winchester, le chevalier Hatton, le maître de la Guilde des merciers... Et d'autres gens encore de moindre importance. J'insiste, jeune fille : baisse ton arme. Ni le fer de tes flèches ni la mixture qui les recouvre ne peuvent me nuire. Je ne suis pas un spectre. Si tu doutes de mes paroles, tire donc. Je ne t'en tiendrai pas rigueur.

— Puisque vous me le proposez si galamment...

Diane décocha son trait sans hésitation. La flèche fila vers le front du corbeau qui n'ébaucha pas le moindre mouvement, puis sa course fut brusquement déviée et elle finit dans le mur d'une maison contre lequel son extrémité se brisa net.

— Quelle nature belliqueuse ! susurra Sheldon. Londres met peu de temps à façonner les hommes et les femmes à son image.

L'adolescente, vaincue, obtempéra cette fois à l'injonction du corbeau. Elle savait qu'un second tir serait vain, mais n'en continua pas moins de viser le visage de Sheldon avec son seul regard chargé d'hostilité.

— Tu t'interrogeais sur la fonction de la pierre de Londres. Sache d'abord que ce n'est pas Brutus qui l'a apportée. D'ailleurs ce héros n'a jamais posé les pieds sur cette terre. La pierre est là depuis toujours. Elle est l'axe, le safran, la barre de cette cité. Et nous, ses pilotes.

— Quel genre de chose êtes-vous ?

— Oh, nous sommes un peu tous les noms que les hommes donnent avec effroi à ce qui dépasse leur entendement. Démon, sorcier, lare, stryge... Mais avant tout, nous sommes Londres, son incarnation. Pierre, sang et feu. Cette ville dominera un jour le monde. Son influence s'étendra par-delà les mers lointaines. Son formidable vacarme, ses exhalaisons recouvriront la terre entière. Mais cela, vois-tu, implique de nombreux sacrifices.

— Dont vous êtes évidemment les victimes.

— Il en va des cités comme des plantes. Il faut parfois élaguer, tailler impitoyablement pour qu'elles renaissent plus fortes et vivaces. Ton père est en train d'accomplir cette tâche... Hélas, il s'y prend un peu tôt. Nous n'avions pas prévu une dévastation d'une telle ampleur avant quatre cent cinquante-trois ans^[16]. Et cela nuit grandement à nos plans. L'entité qui l'habite est très puissante. Jamais nous n'avons été confrontés à semblable force.

Sheldon s'interrompit et esquissa un sourire.

— Tu ne m'écoutes que d'une oreille, hein ? Tu voudrais savoir ce que nous avons fait de Tredekeiles ? Jusqu'alors, il n'avait jamais représenté un problème pour nous. Au contraire. Londres aime ses rats. J'aurais même pu lui pardonner son incursion dans l'une de mes demeures... Mais... Comme je le disais, certaines situations impliquent des sacrifices... Suis-moi, je vais te mener à lui.

Le corbeau gagna la rue d'un pas lent, faisant nonchalamment signe à Diane de lui emboîter le pas.

En passant près du mur, la jeune fille ramassa sa flèche brisée. Elle la fit tourner entre ses doigts, machinalement. Ce geste la rassurait, l'aidait à tenir en respect ses angoisses à défaut de Sheldon. Un détail, toutefois, l'intrigua : la cassure du fut paraissait trop nette pour être la seule conséquence d'un choc. Pour se briser de la sorte, le bois avait dû subir une contrainte préalable.

L'idée germa soudain dans son esprit avec une surprenante clarté : le pouvoir du corbeau ne s'était pas exercé sur tout le corps de la flèche ; seulement sur son fer. Était-ce aussi pour cette raison que les maîtres de Londres ne parvenaient pas à juguler l'invasion de Sherwood ?

À cause du bois ?

« Ainsi, vous êtes vulnérables », songea Diane en suivant Sheldon sur Candlewick Street.

Son instinct en tout cas le lui affirmait.

Le corbeau remonta l'avenue et tourna vers Billingsgate. La forêt n'avait pas encore poussé dans cette partie de Londres, mais la peur l'avait devancée : la porte du Pont de Londres était grande ouverte et même ses gardes avaient déserté leur poste. Sur la Tamise, quelques navires se laissaient porter par le courant, au mépris des interdictions concernant la navigation de nuit.

La Tour Blanche se profila. Une aube frileuse et grise se levait derrière elle. Des corbeaux volaient en cercle au-dessus des créneaux. Ils se détachaient à peine de la nuit qui stagnait encore dans le ciel, et Diane entendit leurs cris avant de les aviser.

Sheldon s'arrêta à quelques pas des douves, à l'endroit où la rue pavée s'effaçait sous une herbe rase que broutaient quelques moutons. Il leva les yeux vers la nuée d'oiseaux et écarta les bras.

— Vois ce que ton père nous oblige à commettre... Éveiller les géants, les puissants gardiens de Londres, ses destructeurs aussi. Alors qu'il nous a tant coûté de les emprisonner. Leur heure n'était pas encore venue.

— Je me fiche bien de vos géants, jeta sèchement Diane. Où est Tredekeiles ?

Le corbeau pointa son doigt vers le sommet de la tour.

— Là-haut...

Diane s'avança vers le fossé. L'eau y avait pris une teinte rougeâtre et sa surface était animée de tourbillons. Elle cria de tout son souffle le nom du prince des mendiants.

Sa réponse lui parvint à travers le concert des croassements.

— Diane ! Ne reste pas là ! Fuis le plus loin possible ! Tu ne peux plus rien faire pour moi !

— Je crains qu'il n'ait raison, émit Sheldon.

Des douves à franchir, une muraille à escalader, et puis les murs de la tour, nus et lisses... Diane contemplait avec désespoir ces obstacles contre lesquels sa volonté et son courage se heurtaient. À moins de se changer en oiseau, elle ne pourrait jamais parvenir jusqu'à Tredekeiles.

— Diane ! hurla ce dernier. Je n'ai pas toujours bien agi envers toi ! Mais je t'aime ! Pas la fille de Robin ! Toi, juste toi ! Je t'aime, tu entends ?

La jeune fille serra rageusement son arc. Que pouvait-elle répondre ? Qu'elle l'aimait aussi ? Ça aurait été un mensonge. Diane sentit ses yeux se mouiller ; de la rosée, rien d'autre, comme l'aube en dépose chaque matin sur les herbes et les toiles d'araignée.

Face au silence de l'adolescente, le prince des mendiants lança d'une voix qui se voulait volontaire, mais que l'imminence de la mort rendait rauque :

— Qu'est-ce que vous attendez ? Allez ! Que vos becs me mettent en pièces ! Je vous maudis ! Et je maudis cette cité ! Ô mon Dieu, pardonnez mes nombreux péchés ! Ô mère, pardonne à ton fils qui...

Le reste de ses mots fut couvert par les battements d'ailes et les cris furieux des corbeaux. La nuée fondit sur la Tour. On aurait dit un morceau de nuit se détachant du ciel.

Sheldon ricana :

— C'est jour de festin...

Il se mit alors à muer. Son nez de chair se durcit, sa bouche s'effaça et ses yeux devinrent deux billes noires. La métamorphose s'accomplissait rapidement et confusément sous le regard de Diane. Des mains invisibles remodelaient le corps, découpaient des plumes dans le tissu qui le couvrait, jetaient dans le néant l'excédent de matière. Ses jambes se transformèrent en pattes grêles, ses bras en ailes, son corps se rétracta. La jeune fille avait assisté à la transformation inverse. Mais dans ce sens, de l'homme vers l'oiseau, c'était encore plus monstrueux et fascinant.

Les corbeaux couvraient le sommet de la tour, grouillant tels des cafards sur un débris de nourriture. Peut-être que Tredekeiles poussait des hurlements de douleur et de rage, mais Diane ne parvenait pas à les différencier des croassements. Elle avait déjà contemplé ce que ces oiseaux font à un cadavre pendu au gibet, leurs becs acérés arrachant la chair par lambeaux, nettoyant les orbites, piquant les lèvres et les joues ; un spectacle dont chacun pouvait être témoin aux croisements des routes.

Comment ne pas y penser à présent ?

Sheldon avait achevé sa métamorphose. D'un claquement d'ailes, il prit son envol pour rejoindre les autres et obtenir sa part de chair vive.

Diane chassa les visions qui l'assaillaient et encocha sa flèche brisée.

« Moi aussi, je vous maudis ! »

Sitôt la corde tendue, son esprit se réduisit à une trajectoire, un trait à travers l'éther. La fille de Robin anticipa l'ascension du corbeau et tira.

La flèche épointée se ficha dans le corps fuselé de Sheldon sans toutefois parvenir à le traverser. L'oiseau se mit à battre frénétiquement des ailes en jetant des piailllements déchirants. Puis il retomba dans un sillage de duvet noir et s'abattit devant la muraille, au bord des douves.

Les croassements cessèrent brusquement et un inquiétant silence s'installa. Diane, qui avait suivi la chute de Sheldon, releva la tête. Les corbeaux perchés sur les créneaux l'observaient comme ils l'auraient fait d'une succulente charogne au bord d'un chemin.

L'un d'eux s'envola et vint se poser sur la muraille. Un morceau de chair pendait de son bec. Il le laissa choir et grasseya d'une voix presque humaine :

— C'était fort stupide, jeune fille... M'humilier de la sorte devant mes pairs. Je ne peux te pardonner cet affront.

Un autre corbeau atterrit au sommet d'une petite colline flanquée de mesures et fit écho aux propos du premier.

— Si tu voulais nous tuer, il te faudrait abattre tous les corbeaux de Londres, et mille carquois n'y suffiraient pas.

Un troisième intervint depuis le sommet de la Tour. Diane l'entendit aussi distinctement que s'il était venu piailler à son oreille.

— Tu aurais dû suivre le conseil de Tredekeiles. Fuir sans te retourner.

Un choc puissant ébranla la Tour Blanche. Le sol frémit sous les pieds de Diane, l'eau des douves se souleva et une fissure apparut dans la muraille. Un autre coup fut porté avec la puissance d'une machine de siège. Les corbeaux s'envolèrent en ordre dispersé, nuage de points noirs sur la nuit pâlisante.

Les géants s'éveillaient.

Diane avait échoué à sauver Tredekeiles, son corps écharné gisait au sommet de la tour, mais elle refusait l'idée qu'il en advienne de même avec son père. Sa volonté était intacte, plus forte encore.

Une main qui aurait pu porter une maisonnette dans sa paume perça le mur de la tour, et une voix, si puissante que son souffle souleva les cheveux de la jeune fille, retentit :

— *Gremagot !*

La fille de Robin fit volte-face et se mit à courir, imitée par les moutons bêlants. La Tour Blanche volait en éclats, ses murs épais s'effondraient. Les fracas de cette destruction déchaussaient les pavés, lézardaient les façades des maisons, et les rares habitants qui s'y trouvaient encore joignirent les mains pour prier, faute de mieux.

À travers la poussière crayeuse, les silhouettes de Gog et de Magog, aussi hautes que les murailles de la cité, enjambèrent les ruines de leur prison et s'attaquèrent à l'enceinte à coups de fléau et de hallebarde ; des armes dont les manches avaient la dimension de troncs d'arbre et dont le fer aurait permis, si on l'avait fondu, d'équiper une petite armée.

Diane résista au désir de se retourner. Bien lui en prit. Car sa précieuse volonté en aurait été ébranlée.

Gog avait une longue barbe blanche. Il ressemblait à Dieu tel qu'il était parfois représenté dans les manuscrits, sortant des nuées et posant sur le monde un regard charitable ou empli de courroux. Son frère Magog était pourvu d'une barbe noire qui semblait fraîchement taillée – mais par quels prodigieux ciseaux ? Il portait sur son crâne un casque de bronze qui brillait dans la lumière de l'aube avec l'éclat d'un soleil d'été.

Malgré la fureur guerrière qui animait ces titans, leurs visages exprimaient une sourde tristesse, la fatigue d'un vieillard lassé de l'existence.

L'enceinte céda à son tour et ses éboulis formèrent un gué dans l'eau tourmentée du fossé. Les deux géants marquèrent un temps d'arrêt. Ils contemplèrent la cité de leurs yeux mélancoliques. Elle leur apparaissait telle que dans leurs songes, ceux qui les habitaient depuis qu'ils avaient laissé l'argile et la tourbe les recouvrir. Londres n'était alors qu'un marécage sur lequel planait constamment la brume, et que les êtres craintifs et fragiles qui s'y perdaient parfois appelaient Lunnd.

Les géants aperçurent l'Homme Vert adossé au transept de la cathédrale et une grimace étira leurs bouches. Une telle magnificence de pierre menacée par cet être sauvage, désordonné, gorgé de sève grasse. Ils ne pouvaient l'accepter.

Gog et Magog franchirent les douves en grondant comme si un orage se tenait tapi dans leurs ventres.

Tailler en pièces cette abomination végétale jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien et que l'humus retourne à l'humus : tel était dorénavant leur unique désir.



Diane n'avait jamais couru aussi vite. Elle ignorait même que ses jambes puissent cavalier avec une telle vivacité. Les moutons qui l'avaient accompagnée pendant quelques mètres s'égaillèrent dans les méandres de Londres et recommencèrent tranquillement à brouter, ayant déjà oublié la cause de leur terreur. L'herbe fraîche ne manquait pas : l'adolescente venait de regagner les quartiers colonisés par Sherwood. Elle remontait Bread Street, la rue des Boulangers, d'ordinaire si animée au lever du jour. Mais la seule farine qui flottait dans l'air était un mélange de pollen et de bourre de chardon.

La jeune fille sentit brusquement une crampe tordre son bas-ventre, et un sang abondant se mit à couler entre ses cuisses.

« Mon Dieu, pas encore ! »

Un rire croassant retentit au-dessus d'elle ; celui de Sheldon incarné dans l'un des corbeaux de Londres. Diane piocha une flèche dans son carquois. Elle s'arrêta à l'angle de Friday Street, la rue des Poissonniers, l'une des plus odorantes de la cité, enfonça la pointe de fer entre deux pierres d'un mur et fit pression pour en briser l'extrémité. Puis elle leva son arc et tira sans prendre la peine de viser.

Privées de fer, raccourcies, les flèches n'avaient qu'une faible puissance, mais l'archère toucha sa cible, et le corbeau, foudroyé, tomba sur la chaussée. La douleur et le saignement qui l'accompagnait se calmèrent aussitôt. Diane reprit sa course à travers les fougères et les ronces. Elle avait l'impression d'être un chevreuil blessé fuyant un chasseur. Son cœur ruait dans sa poitrine, son souffle était brûlant et desséchait ses lèvres.

Derrière elle, un autre corbeau volait à sa poursuite ; Sheldon encore, dont l'esprit sautait d'un oiseau à l'autre. Il n'avait pas menti. Pour en venir à bout, Diane aurait dû tuer tous les corvidés de Londres, corneilles, freux et choucas y compris ; une tâche impossible.

À nouveau, cette douleur mordante dans le bas-ventre ! La jeune fille ne s'arrêta pas, cette fois. La cathédrale était en vue, derrière les arbres et ce qui restait des maisons.

Petit Jean, Will, Tuck et le shérif se tenaient devant l'Homme Vert qui reposait, assis sur ses fesses broussailleuses, son dos de chêne et de lierre appuyé contre le porche du transept. Ses yeux végétaux étaient clos. Il semblait dormir. Une brise légère s'échappait de ses lèvres et son corps bruissait doucement.

Les quatre hommes s'étaient tournés vers l'est en entendant les terribles grondements qui avaient accompagné la destruction de la Tour Blanche. La végétation leur cachait encore la pesante marche des géants et ils se demandaient ce qui pouvait bien faire trembler le sol.

Diane déboucha de Watling Street, titubante, épuisée par sa course, affaiblie par la perte de sang. Will se porta à son aide. Il la serra contre lui avec émotion. Les autres l'imitèrent. La dernière fois que Petit Jean l'avait prise dans ses bras, elle ne pesait pas plus lourd qu'une courge. Frère Tuck n'avait jamais eu l'occasion de la rencontrer, mais il reconnut au premier regard la fille de Robin et de Marianne.

William de Wendenal fut moins démonstratif et se contenta de passer sa main sur sa joue brûlante, avant de murmurer :

— Dieu merci, tu es vivante.

Diane voulut les mettre en garde, leur dire quel péril venait vers eux, mais, à bout de souffle, elle ne parvint qu'à hoqueter quelques syllabes.

— Ton père s'est battu contre les spectres rouges, lui apprit Will. Et depuis, il a l'air de dormir... Mais il a prononcé ton nom. Nous l'avons tous entendu.

— Mon... nom ?

Le charcutier hocha la tête.

L'adolescente s'approcha de l'Homme Vert, avec en tête cette même question lancinante : y a-t-il encore de la chair dans cet être ? En contemplant ce géant broussilleux dans lequel elle s'efforçait de voir Robin, au moins son souvenir, Diane se remémora le jour où son père l'avait emmenée à Sherwood. Il ne s'était pas contenté de lui montrer le chêne au pied duquel il avait célébré ses noces avec Marianne. Le seigneur de Loxley avait ensuite entraîné sa fille plus

profondément dans les bois à travers un labyrinthe de minces sentiers. Il disait que toutes les forêts ont un cœur, un endroit singulier où leur nature s'affirme pleinement.

Ce cœur... Les souvenirs de Diane étaient vagues. Une clairière ; une source qui jaillissait d'un rocher ; tout autour poussaient des angéliques sylvestres et des aspérules ; des chèvrefeuilles s'accrochaient aux arbres, leurs fleurs blanches parfumaient l'air. La fillette et son père avaient bu à la source, puis s'étaient assis dans l'herbe.

— Là réside le cœur de Sherwood, lui avait alors confié Robin.

— Comment tu le sais ?

— Tu ne le sens pas ?

Diane avait haussé les épaules. Ce n'était qu'une clairière comme une autre à ses yeux.

La jeune fille cueillit sur la cuisse du géant une fleur d'aspérule. La douleur dans son ventre s'était à nouveau tue. Sheldon se tenait sur le pignon d'un toit à quelques mètres de là, mais ses malédictions ne parvenaient plus à l'atteindre. Le végétal rompait son pouvoir.

Les yeux de l'Homme Vert s'entrouvrirent. Il soupira le nom de Diane et des lianes cascadèrent de sa bouche jusqu'au sol. Du chèvrefeuille s'enroulait en spires autour des tiges épaisses.

Robin l'invitait... à l'intérieur de lui.

Le sol tremblait de plus en plus fort. On entendait maintenant distinctement le bruit des arbres arrachés ou abattus, et le grognement des géants qui se frayaient un passage à travers la forêt, détruisant sans distinction les plantes et leurs supports de pierre.

L'adolescente accrocha son arc à son épaule et commença à grimper le long des lianes.

Les compagnons de Robin s'apprêtèrent à la rejoindre quand la boule hérissée d'un gigantesque fléau cingla les toitures couvertes de broussailles et passa comme un aérolite au-dessus de leurs têtes.

Gog et Magog surgirent de Watling Street. Leurs jambes étaient aussi hautes que les maisons à deux étages de la rue. Magog, le géant casqué, traînait un chêne déraciné. Son frère à la barbe blanche achevait d'écraser un roncier dans sa main.

Ils s'arrêtèrent devant la cathédrale, le seul édifice du quartier qui les égalait en taille.

Figés par la stupeur et l'effroi, les compagnons de Robin et le chevalier de Wendenal contemplaient les titans et le sillage de dévastation qu'ils avaient laissé derrière eux. Diane, qui venait d'atteindre le menton de l'Homme Vert, tourna la tête un instant et découvrit elle aussi l'apparence des anciens pensionnaires de la tour. Ceux-ci grondaient d'incompréhensibles menaces dans une langue gutturale.

— Père, il est temps de te réveiller, souffla l'adolescente avant d'agripper la lèvre de mousse et de lichen qui formait une corniche au-dessus d'elle.

Robin ouvrit plus largement sa bouche afin de faciliter la prise de sa fille. Diane s'y hissa. Ses pieds s'enfoncèrent dans la végétation humide. Elle sentit le souffle de l'Homme Vert au parfum de chèvrefeuille et de muguet, et il lui sembla entendre monter des clapotis. Sa gorge ressemblait à l'étroite piste tracée par les allées et venues d'un renard à travers un fourré.

« Seigneur, songea Diane, je vais me laisser engloutir par mon propre père. »

Les pupilles florales de Robin étaient baissées vers la jeune fille. Elle y vit comme un encouragement. Après avoir pris une longue inspiration, elle s'enfonça dans la bouche de

l'Homme Vert.

Devant le transept de la cathédrale, tous avaient le regard levé vers les géants. Une bruine froide s'était mise à tomber. On devinait toutefois le soleil derrière le gris du ciel. Une banale matinée de mai.

Les lèvres de l'Homme Vert se refermèrent sur Diane. Gog et Magog levèrent leurs armes. Les mains des hommes s'affermirent sur les poignées des épées et les bâtons.

— De sacrés gaillards, quand même, articula Petit Jean avec un mélange de crainte et d'admiration.

Face aux titans, le shérif et les compagnons de Robin avaient l'air de moucheron.

CHAPITRE XXI

Gog fut le premier à s'avancer. Les pavés s'enfoncèrent sous son pied nu, la vibration que fit naître son pas détacha les derniers morceaux de vitraux qui tenaient encore aux fenêtres de la cathédrale. Les hommes s'écartèrent. Le géant se moquait de leur présence. Il les aurait écrasés sans même s'en rendre compte. Sa hanche cogna contre l'angle de la maison sur laquelle Sheldon s'était posé. Le corbeau se trouva en hâte un autre perchoir sur une demeure voisine. Cela aurait été plus prudent de se retirer, mais, en parfait Londonien, il ne voulait rien manquer du spectacle.

Gog leva sa hallebarde. Ses gestes étaient d'une lenteur accablante, comme si ses membres étaient mus par une mécanique grippée. L'Homme Vert se redressa. En entrant en lui, Diane lui apportait le printemps, le tirait de l'hiver où il avait plongé sa conscience. Son esprit végétal bourgeonnait, s'épanouissait de nouveau, la sève le gorgeait... De jeunes rameaux poussaient sur ses joues et ses épaules, et les fleurs dont il était couvert s'ouvraient et répandaient leur pollen.

L'Homme Vert découvrit ses adversaires : des montagnes de viande et d'os ; de quoi faire un riche terreau pour les plus vieux ifs de la forêt de Sherwood.

Gog abattit son énorme lame en soufflant son haleine de charnier. Elle ouvrit dans le transept une faille béante avant de creuser une tranchée dans le sol. Robin, d'un bond, s'était juché sur le toit de la cathédrale. Plus léger que les géants, il ne souffrait pas de leur pesanteur. Des ronces tentaculaires jaillirent de son poitrail et fouettèrent le visage du titan.

Malgré l'épaisseur de sa peau, Gog sentit les épines écorcher ses joues et son front. Il se recula, manquant d'écraser sous son talon Tuck qui ne savait plus trop dans quelle direction courir et à quel saint se vouer.

Magog vint prêter main-forte à son frère. Son fléau tournoyait au-dessus de sa tête en émettant des hululements graves qui devaient s'entendre à des miles à la ronde.

— Diane est à l'intérieur du Diable Vert ! rappela le chevalier de Wendenal avant de s'élancer vers la cheville de Magog.

Tenant son épée à deux mains, il tailla horizontalement dans la chair du géant. Sa frappe fut si violente qu'elle aurait pu fendre un homme en deux. Mais il ne parvint qu'à inciser la peau qui avait un pouce d'épaisseur. Un sang huileux et foncé se mit à jaillir de la blessure. Le shérif redoubla son attaque, arrachant cette fois un cri de douleur au géant.

Magog baissa les yeux vers l'homme qui tranchait sans merci dans sa cheville. Il leva son pied avec l'intention de l'aplatir. Will apporta son renfort au chevalier, piquant le talon du géant de la pointe de son arme, guère plus menaçante que l'aiguillon d'une abeille.

Le fléau ravagea le toit de la cathédrale, contraignant l'Homme Vert à se hisser sur le clocher. En réplique, il cracha une volée de glands qui grêlèrent le visage de Magog. Mais son frère en profita pour le frapper d'estoc.

L'extrémité pointue de la hallebarde s'enfonça dans son ventre végétal. La force du coup le renversa contre le toit. Il y resta étendu un bref instant avant de basculer sur le côté. Son corps souple heurta les contreforts et tomba sur le sol avec un bruit de feuilles froissées et de brindilles brisées.

— Frère Tuck, soupira Petit Jean, cela te plairait-il de mourir en héros ?

— Plutôt en martyr, lui répondit le moine.

— Alors, allons trouver la mort qui nous convient.

Frère Tuck hocha la tête et les deux hommes se précipitèrent vers Gog qui s'apprêtait à abattre sa hallebarde sur l'Homme Vert.



À l'intérieur, tout était paisible. Ni bruit ni heurt, pas le moindre écho de la gigantomachie qui se déroulait au-dehors. Diane marchait au milieu des fourrés, sous des frondaisons touffues. Une lumière solaire éclairait cette verdure. L'air que respirait la jeune fille était parfumé, enivrant. Des volutes de pollen y dansaient. Ne manquait que le chant des oiseaux. Le silence était seulement troublé par le frémissement des feuilles agitées par une brise légère et le clapotement de l'eau.

Diane avait conscience d'être ailleurs, loin de Londres. Elle n'arpentait pas une forêt réelle, mais un rêve de forêt où ne régnerait que le végétal, où le temps, les saisons, la lumière n'existeraient qu'à son seul profit. Croître, fleurir, proliférer, ensemençer, bâtir au rythme lent des arbres un royaume vert : tel était le fantasme de Sherwood. Et Diane, après tous ces jours douloureux passés dans la cité, son vacarme, sa pestilence et sa violence, parvenait à comprendre ce désir. Que tout disparaisse sous la verdure infinie ; cela valait peut-être mieux.

Sa volonté, toutefois, ne s'en trouvait pas diminuée.

L'adolescente se laissait guider par le bruit de l'eau et les odeurs de chèvrefeuille. Elle s'était attendue à ce que Sherwood dresse devant elle des ronciers, des champs d'orties, des futaies infranchissables, mais elle progressait sans peine. Les plantes ne se paraient pas d'épines ou de poils vénéneux.

Juste une agréable balade au milieu des fougères et des armoises.

Diane traversa un cornouiller chargé de fruits noirs, et parvint à l'orée d'une clairière qu'elle reconnut au premier regard. Il n'y avait pas de ciel, juste la pure clarté du soleil, une voûte constituée de lumière. Ses pieds foulaient un parterre de trèfles, d'angéliques et d'aspérules. Sur sa gauche, une source coulait lentement de la faille d'un rocher couvert de mousse et entouré de menthe aquatique. Elle alimentait un ruisseau qui serpentait au milieu de la clairière.

Le cœur de Sherwood.

Et Robin se tenait au bord du ru, un genou à terre, les bras croisés sur sa cuisse, les mains pendantes, la tête penchée vers l'eau limpide. Il était vêtu de ses braies et de son surcot verts, comme autrefois. Son visage était pensif, ses yeux mi-clos.

— Père, souffla doucement Diane.

Robin ne réagit pas. Quelque chose à la surface de l'eau le captivait. Sa fille s'approcha de lui. Le seigneur de Loxley contemplait son propre reflet, ou plutôt celui de l'Homme Vert qu'il était devenu.

— Père, répéta l'adolescente. Tu m'as appelée...

Pas un mot, aucune réaction.

— Ce n'est pas ton visage que tu regardes... Ton visage est de chair. Comme le mien.

Diane se pencha à son tour et mêla son reflet à celui de Robin qui fronça les sourcils. La jeune fille insista :

— Tu me reconnais ? Diane. La fille que tu as eue avec Marianne... Diane !

Les lèvres du seigneur de Loxley répétèrent silencieusement ce nom. Mais son corps restait aussi impassible que le rocher d'où naissait la source.

Diane se redressa. Que lui fallait-il faire ou dire ? Le secouer, le gifler, crier à ses oreilles, le piquer avec la pointe d'une flèche ?

Faute de se décider, la jeune fille émit un soupir, habitude dont elle ne parvenait décidément pas à se débarrasser. Robin, en percevant ce souffle de lassitude qui résonnait si souvent entre les murs du château de Loxley, esquissa un sourire et déclara d'une voix murmurante :

— Ma princesse des soupirs...

Avec peine, comme si détacher son regard du reflet dans l'eau lui était douloureux, il tourna la tête vers elle.

— Tu te souviens de cet endroit ?

— Oui, père. Tu m'y as emmenée quand j'étais petite.

— Petite, tu l'es encore... En tout cas, j'essaie de le croire... J'ai souvent souhaité être un chêne, et toi, poussant sous mon couvert. Des années qui sont des décennies. Mais le temps m'échappe, les êtres meurent brutalement ou vieillissent. Il ne reste que la mémoire. Et elle aussi finit par s'éteindre.

— Même les chênes meurent.

Robin acquiesça tristement. Diane vit alors que du lierre s'était mis à pousser sous les pieds de son père et que ses tiges s'enroulaient déjà autour de ses chevilles. La forêt voulait l'enchaîner à elle.

— Tu dois quitter Sherwood, père, l'encouragea la jeune fille. Ils sont tous revenus pour toi : Will, Petit Jean, frère Tuck, mettant leur vie en péril comme ils l'ont toujours fait, et comme tu l'as fait pour eux.

Robin ferma les yeux pour chercher dans sa mémoire les visages de ses amis. Mais ceux-ci étaient comme dissimulés derrière le verdoisement de ses paupières.

— Diane... C'est Sherwood qui ne veut pas me quitter.

— Eh bien, crois-moi, je vais l'en convaincre...

Elle s'accroupit parmi les aspérules et arracha le lierre des jambes de son père qui la regardait d'un air résigné.

— Lève-toi !

— C'est trop tard...

— Non ! Je ne veux plus entendre ces mots !

Un crissement lui fit relever la tête. Une créature se tenait debout sur le rocher : des jambes velues terminées par des sabots, un épais buisson de poils sous son bas-ventre, un buste musculeux et une tête de bouc cornu à la longue barbe brune. De ses cornes pendaient des traînes de chèvrefeuille. Ses yeux en amande étaient exorbités comme de grosses agates serties dans une broche.

Le dieu Pan tel que Diane se l'était toujours figuré.



L'Homme Vert ne se releva pas assez vite pour éviter la hallebarde de Gog qui tomba sur sa jambe, broyant les plantes qui en constituaient la chair, tranchant les troncs des arbustes qui lui faisaient office de squelette. La lame se ficha si profondément dans le sol que son fil fissura le plafond du temple enterré. Toutefois, son dernier occupant ne s'en alarma pas. Galdorgalere se tenait toujours recroquevillé dans son bahut, et les drogues avaient eu raison du peu de conscience qui lui restait.

Gog rencontra quelques difficultés à arracher son arme des pavés. Petit Jean et frère Tuck en profitèrent. Ils s'accrochèrent au long manche et, lorsque celui-ci se redressa, ils se laissèrent glisser vers l'épaule du géant en étouffant des cris. Ils avaient commis bien des folies par le passé, mais aucune n'égalait cette dernière.

Pendant ce temps, à force de danser autour du pied de Magog, Will et le shérif étaient parvenus à aggraver sa blessure, coup après coup. Ils voyaient à présent, au milieu de la chair pantelante, le tendon gros comme le câble d'amarrage d'un navire.

Éviter le talon du géant s'avérait de plus en plus périlleux car le sol était devenu poisseux et glissant. Les pavés pulvérisés par les ruades de Magog formaient une multitude d'ornières. Fou de douleur, le géant poussait des rugissements en agitant autour de lui son fléau. À maintes reprises, ses pointes frôlèrent Will et le shérif qui n'en continuaient pas moins de taillader dans la plaie dès qu'elle passait à leur portée.

Les deux hommes étaient couverts de sang et ressemblaient à des équarrisseurs à la fin d'une longue journée de travail. Ils se sentaient à bout de force. La vigueur de leurs attaques déclinait et le tendon était bien plus résistant que la peau et les muscles.

Au moins, ils occupaient Magog.

La jambe tranchée de l'Homme Vert se flétrissait, son bois pourrissait et se répandait en échardes molles. Il réussit toutefois à se remettre debout en s'accoudant aux contreforts de la cathédrale. Une végétation neuve naissait déjà de son genou.

Petit Jean et Tuck s'accrochèrent d'une main aux cheveux blancs de Gog, qui armait son

bras pour frapper de nouveau l'Homme Vert. Concentré sur son attaque, il ne sentit que vaguement les poux humains qui remontaient vers son crâne à travers la filasse humide de sueur.

Les deux hommes se hissèrent au sommet de la tête du géant. Ils virent en contrebas la lame de la hallebarde décrire une trajectoire circulaire et se planter dans le visage de l'Homme Vert. La main difforme de Robin agrippa le manche de l'arme. Des racines jaillirent du bout de ses doigts et s'enroulèrent autour de la hampe. Des branches de résineux piquées de petits fruits rouges se mirent aussitôt à pousser tout du long.

Le bois redevenait ce qu'il avait été autrefois : un if vigoureux.

Gog libéra sa hallebarde, alourdie par les branchages et la sève, de la poigne de son adversaire. Déséquilibré par le mouvement du géant autant que par le poids de tout ce qu'il avait ingurgité, le frère Tuck bascula en avant et glissa vers le front de Gog, qui était aussi abrupt qu'une falaise. Il parvint un instant à se rattraper à une ride, mais celle-ci s'effaça. Le moine poursuivit sa chute, s'accrochant à son crucifix comme une sorcière à son balai. Il se retrouva assis à califourchon sur le nez bulbeux du géant, l'entrejambe endolori et le jambon au bord des lèvres.

— Merci Seigneur, soupira Tuck en se signant.

Il leva les yeux et aperçut Petit Jean qui descendait le long de la tempe gauche en se tenant à une mèche de cheveux. Vus depuis le sol, ils avaient l'air de deux mouches posées sur un visage. Gog loucha vers le moine et leva la main avec l'intention de l'écraser. Tuck vit les pupilles noires du géant pivoter et comprit avec effroi qu'il était devenu l'objet de son regard. Il se redressa sur l'arête du nez, leva son crucifix au-dessus de sa tête et rugit :

— Ainsi qu'Ulysse devant le cyclope Polyphème !

Le moine planta l'extrémité de la crosse dans l'iris de Gog. Le titan poussa un cri à faire tomber les anges du ciel. Durant un moment, Tuck, assourdi, n'entendit plus rien d'autre qu'un sifflement aigu au milieu d'une rumeur cotonneuse. Les doigts de Gog cherchèrent à se saisir de lui. Le moine les évita en se suspendant au crucifix qui saillait du globe oculaire. L'intrépidité de son acrobatie le laissa ahuri ; lui qui, à l'époque de Sherwood, détestait plus que tout grimper aux arbres et se jouer du vide.

La main revint à l'assaut, arracha la croix qui n'était pour elle qu'une esquille, et la jeta vers la cathédrale, ainsi que Tuck qui s'y agrippait de toute la force de sa foi. Le moine recouvra brusquement le sens de l'ouïe, ce qui, en la circonstance, ne lui était pas d'une grande aide.

« Seigneur, je viens enfin à toi », songea-t-il en regardant se rapprocher la toiture de la cathédrale.

Mais au lieu de s'écraser sur la pierre, le frère Tuck s'enfonça dans le feuillage d'un chêne qui avait percé les voûtes. Il y eut en cascade une série de bruits de branches brisées et de hurlements, puis un choc sourd auquel succéda une plainte.

Petit Jean venait de prendre pied sur le sourcil gauche de Gog quand Tuck voltigea devant lui avec sa croix. Il le vit traverser le faîte du chêne et disparaître dans la nef de la cathédrale. Le gémissement qui conclut cette formidable chute rassura le colosse sur le sort de son compagnon. Petit Jean cala ses pieds sur la saillie poilue, rassembla ses forces et frappa l'œil du plat de son bâton. Les paupières du géant se refermèrent instinctivement et la douleur lui arracha un nouveau cri. Sa main balaya rageusement son front et saisit Petit Jean.

Prisonnier des doigts de Gog, le colosse eut le souffle instantanément coupé. Son visage prit une teinte cramoisie. La douleur envahit toute son ossature, et il entendit ses côtes craquer comme la carcasse d'un poulet sous la dent du frère Tuck. Gog le broyait, et si Petit Jean n'avait pas possédé cette stature et cette force qui faisaient sa légende, il aurait déjà succombé à la pression.

Mais sa résistance était vaine. La nuit, à peine achevée, revenait pour lui seul. Il se sentait mourir, sans autre regret que celui de ne pas avoir réglé ses comptes avec Sheldon. Peut-être aurait-il une deuxième chance en Enfer ?

C'était le seul espoir dont il pouvait s'offrir le luxe au seuil de la mort.



Pan, juché sur le rocher, braquait son regard sur Diane. Il y avait dans ses yeux cette même démente qu'elle avait surprise dans ceux de son père, l'autre matin. Une folie pure contre laquelle la raison se heurte, un abîme où l'esprit s'engloutit. Néanmoins, la jeune fille ne se laissa pas captiver. Les mots de Galdorgalere résonnaient en elle plus limpides que jamais : *peu importe les dieux, seul compte ce qu'ils représentent*. Elle savait que cette divinité n'était qu'une image, un fantôme dans l'esprit de l'Homme Vert.

— Tu n'es rien, chuchota Diane en soutenant le regard de la créature. Et moi, je suis celle qui domestique la sauvagerie...

L'adolescente encocha une flèche, visa soigneusement le front de Pan et banda lentement son arc. Le grincement de la corde, la caresse de l'empennage sur sa joue, la rectitude du fût... Ces sensations la pénétraient, affermissaient sa volonté.

Elle laissa la corde filer, doucement, le long de ses phalanges. À ses pieds, son père contemplait de nouveau son reflet verdâtre. Le corps de l'arc vibra dans sa main et la flèche parcourut avec une étrange lenteur la distance qui la séparait de Pan. Elle se ficha dans son front, entre ses yeux globuleux. La divinité ne frémit même pas, aussi inerte qu'un mannequin de paille sur un champ de tir. Puis elle s'effaça au profit d'une autre image, comme si l'on avait brusquement tourné la page d'un bestiaire enluminé.

La créature qui lui succéda était plus massive que la précédente. Elle possédait des bois ramifiés et un museau allongé. Mais ses yeux étaient identiques à ceux de Pan. Sans doute s'agissait-il de Cernunnos, le dieu cornu des Celtes.

Avec calme, Diane encocha une deuxième flèche. Elle visa cette fois le cœur, prenant encore le temps de ressentir son arc, sa tension, tous les infimes mouvements qui l'animaient et auxquels répondaient ceux de ses propres muscles. Puis elle tira.

Une autre page fut tournée sur une troisième idole : une sorte d'ours au pelage blanc, dont le visage possédait des traits humains. La jeune fille ignorait le nom de cette divinité. Mais cela n'avait aucune importance.

Diane répéta inlassablement le même geste mortel. Elle vit défiler sous ses yeux des êtres effrayants, parfois bestiaux, parfois végétaux, des dieux que l'on avait adorés dans des temps reculés, d'autres que l'on n'adorerait que dans plusieurs millénaires, lorsque le monde serait devenu un désert et les arbres une légende.

Dans son carquois, il ne finit par rester qu'une seule flèche.

Et face à elle se dressait une nouvelle créature qui avait l'air d'être taillée dans du bois pétrifié. Un lichen rougeâtre remplissait sa bouche grande ouverte.

Diane hésita cette fois. Ses épaules étaient douloureuses, ses bras tremblaient, et la corde avait fini par entailler jusqu'au sang l'extrémité de ses doigts. L'abattement l'envahissait. Elle était lasse de jouer à la déesse, de poser comme une statue antique.

L'imagier de Sherwood semblait, quant à lui, inépuisable.



La jambe de l'Homme Vert avait repoussé, plus solide et broussailleuse. Ce membre neuf paraissait disproportionné par rapport au reste de son corps. Son visage entaillé s'était également reconstitué plus que nécessaire. Sur sa joue avait surgi une pelote de ronces qui lui faisait comme une énorme verrue. Sa croissance devenait anarchique, elle ne respectait plus les contours humanoïdes qu'elle s'était jusqu'alors donnés.

Sherwood l'emportait sur l'humain.

L'Homme Vert saisit le géant aveuglé à la gorge. Ses doigts branchus labourèrent sa chair et des plantes vénéneuses se mirent à croître dans ces sillons sanglants : des digitales aux fleurs mauves, des champignons tachetés, des mandragores, des daturas lourdes de leurs fruits épineux, des belladones... Leurs poisons se répandaient dans le corps de Gog. Un spasme secoua le torse du titan. Ses doigts se desserrèrent et la hallebarde tomba contre la cathédrale, sa lame emporta le bord du toit puis s'abattit avec fracas sur le transept.

Gog recula de quelques pas, les yeux révulsés et injectés de sang. Le corps inanimé de Petit Jean glissa hors de sa main, heurta sa cuisse avant de rouler le long de son pied et de terminer sans dommage sa chute contre les pavés brisés.

Les lèvres du géant bleuissaient. Les battements de son cœur qui cognaient contre les cintres de son poitrail évoquaient un tambourinement de nacaires^[17]. Il bascula soudain vers l'arrière, et son gémissement d'agonie glaça tous ceux qui l'entendirent. Sa tête cogna contre le toit de la maison sur lequel Sheldon était allé se percher. Le corbeau voulut s'envoler, mais la chevelure de Gog tomba sur lui et, pris aux mailles de ce filet, il fut entraîné dans sa chute parmi les gravats et la végétation déracinée.

Magog hurla sa rage : un tonnerre assourdissant qui dura de longues secondes. Son frère gisait à présent devant la cathédrale, les membres agités par un dernier frémissement de vie. Un nuage de poussière planait au-dessus de lui, tel un suaire ou une âme fantomatique.

Dans leurs rêves prophétiques, ils s'étaient vus mourir au milieu des flammes, leurs corps enlacés se consumant durant des jours, libérant des rivières de graisse qui s'en allaient propager l'incendie. Il s'agissait d'une mort magnifique, digne d'eux. Mais finir ainsi, vaincus par le végétal, empoisonnés par des plantes si petites qu'ils n'auraient pu les cueillir entre leurs doigts, quelle ignominie !

À quelques pas, Petit Jean, soutenu par Tuck, se remettait sur ses pieds. Les deux hommes étaient en piteux état. Le moine avait l'épaule démise et le visage en sang. Le colosse respirait avec peine. Trois de ses côtes étaient brisées, ainsi que son bras gauche qui pendait inerte

contre son flanc. La colère et le chagrin de Magog les laissèrent interdits, car ceux-ci étaient à la mesure de sa taille : prodigieux. Ils soufflaient sur Londres, faisaient trembler la cité et ses murailles, tempêtaient dans le ciel et ridaient l'eau de la Tamise.

Le géant arracha son casque et le jeta hargneusement à la face de l'Homme Vert. Ce dôme de bronze plus gros que la plus imposante cloche de la cathédrale Saint-Paul ravagea le visage végétal, achevant de lui faire perdre ses derniers traits humains. Puis le pied de Magog balaya le sol avec une rapidité qui dérouta ses adversaires. Le shérif l'évita de justesse, mais Will fut frappé de plein fouet par la voûte plantaire que les callosités avaient rendue aussi dure que de la pierre. Le charcutier fut projeté à plusieurs mètres de distance et termina son vol plané dans les branches d'un sureau. Il cracha une dent puis resta suspendu dans l'arbuste, à moitié assommé.

Magog se baissa alors et sa main chercha à saisir l'avorton encore valide qui avait échappé à son coup de pied. Le chevalier de Wendenal taillada les doigts du géant, mais celui-ci s'entêta. Sa colère l'emportait sur la douleur. Rien ne devait survivre à son frère. Ni la créature végétale, ni les humains qui s'étaient ligués avec elle.

Ses doigts entaillés se refermèrent sur le bras armé du shérif. Il le souleva à portée de son visage et ouvrit sa large bouche. Il n'avait pas dévoré d'hommes depuis des siècles. Magog n'était pas un ogre, le goût de la chair crue lui répugnait, mais avaler ses ennemis, les entendre hurler tandis que ses dents les déchiraient, faisait partie de ses plaisirs guerriers. Avec celui-ci, il prendrait le temps de bien mâcher.

Le shérif, bras comprimé par la poigne du géant, fut contraint de lâcher son épée. Il suivit sa chute des yeux et avisa le gouffre gargouillant de salive qui s'était ouvert sous ses pieds et qui s'apprêtait à devenir son tombeau.

Dans un dernier sursaut, Wendenal fouilla son vêtement. Ses doigts trouvèrent la bourse pesante qui contenait sa collection de pointes de flèches.

La mémoire de toute une vie d'échecs, de défaites, de blessures inguérissables...

Il dénoua le lacet, attrapa une pleine poignée de fers et les jeta dans la bouche de Magog en rugissant :

— Commence par avaler ça !

Le géant laissa tomber le shérif entre ses lèvres. L'homme se retrouva couché sur la langue monstrueuse. Il se retint d'une main aux incisives qui avaient la hauteur d'un muret. Les dents claquèrent sur ses doigts. Le chevalier hurla de douleur et glissa vers la gorge, en compagnie des fers de flèches, noyé dans la salive épaisse et brûlante de Magog. Avant qu'il ne bascule, la langue le renvoya entre les mâchoires. En se pelotonnant sur lui-même, Wendenal évita leur couperet qui l'aurait aisément tranché en deux. Il serra contre son torse sa main mutilée sans oser la regarder.

La bouche se rouvrit. La chair moite sur laquelle le shérif reposait le souleva à hauteur de la dentition. Sa tête heurta l'émail bruni d'une molaire. Las, il leva les yeux vers la mâchoire supérieure qui s'apprêtait à l'écraser.

Puis une violente bourrasque souffla et l'expulsa de la bouche. Wendenal tournoya parmi les glaires sirupeuses du géant. Il vit le ciel tristement gris, les toits de Londres, ici couverts de végétation, là-bas de tuiles et de chaume. Et, curieusement, depuis les deux, la cité lui parut belle. Lui qui n'y avait vu jusqu'alors qu'une infecte Babylone vouée au crime...

Le shérif heurta une cheminée recouverte de lierre et resta couché sur un parterre de mousse et de muguet. La pluie, que les nuages déversaient à présent avec vigueur, lava son visage gluant. La douleur puisait le long de son bras. Il leva sa main droite devant ses yeux et grimaça. À l'exception du pouce, ses doigts étaient sectionnés à hauteur de la deuxième phalange.

Sa carrière d'épéiste s'achevait là.

Le shérif se souvenait avoir rencontré autrefois un joueur de vielle qui avait souffert d'une pareille mutilation. Le musicien avait pourtant continué à exercer son art, utilisant au mieux ses moignons pour appuyer sur les cordes de son instrument. Wendenal avait admiré sa volonté... avant de l'emprisonner pour rapine et vagabondage. L'homme était mort dans sa cellule quelques jours plus tard.

— Je ne regrette rien, soupira le shérif.

Une terrible toux ébranlait maintenant le corps de Magog. Deux des fers de flèches s'étaient plantés dans sa gorge, les autres continuaient leur progression vers son estomac. Ses expirations brutales soulevaient les toits et déracinaient les arbres. Un goût de sang avait envahi sa bouche, mais ce n'était pas celui qu'il escomptait.

Ivre d'une fureur à son zénith, le titan se précipita sur l'Homme Vert dont le visage n'était plus qu'une informe broussaille. Il le souleva comme on l'aurait fait d'un fagot de petit bois et le jeta vers la Tamise. Des lianes s'enroulèrent autour de son poignet. Le géant les arracha puis traversa le pâté de maisons qui le séparait de Carter Lane où l'Homme Vert avait terminé sa chute.

Magog ne lui laissa pas l'occasion de se relever. Son fléau s'abattit sur le corps végétal, encore et encore, pendant que ses lèvres projetaient des postillons rouges.

À travers les demeures effondrées, Tuck et Petit Jean assistaient impuissants à ce qui avait toutes les apparences d'un carnage.

— Cette fois, c'en est fini de Robin, dit le moine.

— Et de Diane, ajouta son compagnon.

Petit Jean tourna la tête pour que Tuck ne le voie pas écraser une larme. Derrière le rideau argenté de la pluie, à quelques pas du corps gisant de Gog, il aperçut une silhouette vêtue de noir.

— Sheldon ! gronda-t-il.

Le corbeau avait recouvert sa forme humaine. Une branche cassée traversait son flanc gauche. La pluie ruisselant sur son visage emportait le sang qui coulait intarissablement de son crâne. Les géants avaient terrorisé les oiseaux alentour et Sheldon n'en avait trouvé aucun dans lequel se réincarner. Pour la première fois de sa longue existence, il se mettait à connaître la peur.

Et Petit Jean, bien décidé à lui en enseigner tous les raffinements, marchait vers lui.



La dernière flèche.

Que se passerait-il lorsque Diane l'aurait décochée ? Sherwood exhiberait une autre incarnation piochée dans le passé ou l'avenir. Elle l'emporterait sur la volonté de l'adolescente, et Robin serait à jamais perdu.

L'arc tremblait dans la main de la jeune fille qui ne parvenait plus à maintenir la tension de la corde. Elle était allée aux limites de ce que ses muscles pouvaient endurer. À la différence de la statue dans le temple souterrain, Diane n'était pas de marbre.

— Oh, père, qu'est-ce que tu lui trouves, à ce reflet verdâtre ? gémit-elle. Je t'en conjure, lève les yeux vers moi ! Fais-le au moins pour Marianne ! Tu l'as aimée, tu l'aimes encore... Ne me dis pas que tu lui préfères un tas de luzerne !

Robin restait face à son reflet. Il entendait les mots de sa fille, mais celle-ci s'exprimait dans une langue morte, inconnue de lui. Ce vert délicieux le guérissait de sa nostalgie. Peu importait les années perdues, puisque, à chaque printemps, tout renaissait. Un cycle qui se répétait éternellement. Dans ce monde végétal, il n'y avait ni mort ni vieillissement, et la mémoire et l'oubli étaient une même chose. Robin n'y souffrait plus. Pourquoi l'aurait-il quitté ?

Subsistait en lui un unique souhait : que Diane l'y rejoigne.

Un arbrisseau au pied du chêne.

— Tu avais raison, mon cher père, poursuivit l'adolescente en relâchant la corde. Je ne suis rien sans toi... Je resterai à Loxley. En digne fille de seigneur, je filerai ma quenouille, soupirerai à mon aise, me marierai avec un homme de mon rang. Quelqu'un que j'aimerai, bien sûr, tu ne voudrais pas me marier contre mon gré. Assez, en tout cas, pour que cela passe pour de la passion... sage, sans émoi, bienséante... Et je te donnerai des petits enfants. Et je pleurerai contre tes mains jointes lorsque tu reposeras sur ton lit de mort.

La créature, jusqu'alors pétrifiée, bougea ses membres minéraux. Elle sauta devant le rocher, et sitôt que ses pieds s'enfoncèrent dans la terre, une onde se propagea dans la clairière. Trèfles et aspérules se mirent à croître. L'odeur du chèvrefeuille devint écoeurante, et le bruissement des feuilles gagna en intensité.

Sentant le puissant parfum des fleurs se répandre dans l'air, Diane retroussa son nez.

Le destin qu'elle venait de décrire était si absurde, si contraire à ses désirs. Il résumait tout ce qu'elle détestait, ce qu'elle ne voulait vivre à aucun prix, quitte à faire le désespoir de son père.

— Non, ça ne se passera pas ainsi. Plutôt mourir maintenant.

La jeune fille laissa choir son arc, mais elle garda la dernière flèche dans son poing serré. L'idole de bois fossilisé fit un pas vers elle. Diane l'ignore, s'accroupit à côté de Robin et l'embrassa sur la tempe.

— Tu te souviens de cette plaisanterie d'archer ? Cette cible qu'on ne peut manquer, que l'on touche toujours en son centre ?

Il sembla à Diane que son père hochait légèrement la tête. Elle prit une longue inspiration et planta sa flèche dans le reflet de l'Homme Vert avec le sentiment effroyable de l'enfoncer dans le visage de son propre père. Des ronds concentriques troublèrent la surface de l'eau. Le trait était fiché au centre de cette cible liquide.

La créature se figea et le doux bruit des feuilles cessa.

— Qu'est-ce que tu as fait ? se lamenta alors Robin en agitant les mains au-dessus de l'eau.

— J'ai mis dans le mille, lui répondit Diane. Comme tu me l'as appris.

Le seigneur de Loxley se redressa, les yeux baissés vers la flèche.

— Tu as... Oui... Comme je te l'ai appris... Mon petit Cupidon, ma princesse des soupirs... Tu as toujours été si douée.

La lumière se mit à décliner, les fleurs se fermèrent, une froidure hivernale tomba sur la clairière. Un frisson parcourut le corps de Robin. Il se tourna vers sa fille, hésita un court instant et la prit dans ses bras.

— Pardonne-moi, lui chuchota-t-il à l'oreille.

— De quoi ?

— De n'avoir jamais vraiment quitté Sherwood.

— C'est Sherwood qui n'a jamais voulu te quitter.

— Alors, nous sommes tous les deux coupables.

Diane n'ajouta mot. Elle laissa son père la serrer contre lui avec une affection dont il n'avait plus fait preuve depuis qu'elle avait cessé d'être une enfant. Les feuilles mortes tombaient autour d'eux, les herbes brunissaient et s'étiolaient. La source ne coulait plus et le ruisseau se tarissait. Son fond vaseux apparut. La dernière flèche de Diane y était plantée, bien droite.

La jeune fille soupira.

Non d'ennui, mais d'aise.



Le fléau de Magog avait éparpillé le corps de l'Homme Vert à travers toute la rue. Aux pieds du géant, plus rien ne bougeait. La végétation ne se reconstituait pas. Ce n'était plus qu'une masse de verdure et de sciure que seules les gouttes de pluie parsemaient encore de petites fleurs à l'existence éphémère.

Magog avait vaincu l'ennemi. Il se tenait, hagard, le visage lacéré par les ronces, les mains boursoufflées par le venin des orties. Un filet de sang coulait de ses lèvres. Dans son estomac, les fers de flèches achevaient de faire leur terrible office. L'hémorragie qu'elles avaient provoquée aurait rougi le cours de la Tamise depuis Westminster jusqu'à la Tour Blanche si elle s'y était déversée. Le géant sentait la vie le quitter et cela, en définitive, l'apaisait.

Derrière les ruines des maisons, autour de ce qui restait de la cathédrale Saint-Paul, la mort exerçait également sa charge.

Sheldon était suspendu au bout du bras valide de Petit Jean. Ses pieds s'agitaient dans le vide. Les doigts du colosse lui broyaient la gorge, étouffant les maléfices qu'il essayait de bredouiller. Petit Jean aurait pu aisément lui briser la nuque, mais il prenait son temps, le regardait mourir, droit dans les yeux.

— Tu n'es pas ce que tu prétends être, souffla le compagnon de Robin. Pas plus dieu que démon. Ton regard te trahit. Tu n'es qu'un homme et tu meurs tel celui-ci, dans l'angoisse et le désespoir.

Le corbeau émit un râle. Sa tête bascula en arrière. Il chercha dans le ciel la silhouette d'un

oiseau frère, mais ne vit que la grisaille des nuages et les fines traînées de la pluie.

— On t’attend en Enfer, Sheldon. Le Diable est impatient. On se reverra peut-être là-bas. J’aurai ainsi le plaisir de pouvoir te tuer à nouveau.

Petit Jean relâcha son étreinte. Le corbeau tomba à ses pieds, inerte, désarticulé.

— Rien qu’un homme, hoqueta le colosse.

L’image de sa douce compagne et de son ventre rond contre lequel il aimait poser son oreille lui vint à l’esprit. Il étouffa un sanglot. Tuck le regardait sans rien dire, sans même oser se signer ou prier pour les morts.

Et la pluie qui redoublait...

Jour de larmes.

Petit Jean se tourna vers le toit où le chevalier de Wendenal avait atterri, et tonitrua avec le peu d’énergie qui lui restait :

— Voilà ! Je suis à toi, shérif de Nottingham ! Tu peux venir me pendre !

La tête levée, il attendit une réponse.

— Eh bien quoi ? Es-tu mort ? Veux-tu que je me pendre moi-même ?

Tuck posa sa main sur l’épaule de son ami.

— Il n’est plus là.

Petit Jean, consterné, bredouilla :

— Que dis-tu ? Et sa promesse ? J’ai tenu la mienne... Shérif, le parjure est un grave péché !

— Il faut croire que ce n’est pas encore notre heure, Petit Jean.

— Ni celle de Robin, ajouta Will qui venait de rejoindre ses compagnons.

Le charcutier montra les deux silhouettes qui franchissaient, main dans la main, les gravats de la trouée percée par Magog : Diane et Robin, indemnes, des feuilles mortes accrochées dans les cheveux. Dans leur dos, le géant s’effondra doucement, presque sans bruit. Il se coucha dans les débris de ce qui fut l’Homme Vert et expira son dernier souffle.

La pluie forcit encore. Londres disparut sous des trombes d’eau. Le ciel balayait le sang, la sève, la poussière et les immondices, et le tout s’en retournait à la Tamise.

Cela dura jusqu’à midi. Puis, entre deux nuées, le soleil fit une timide apparition.

Il avait l’air bien pâle.

ÉPILOGUE

Walrid avait passé le plus charmant des séjours dans les maisons closes de Bankside, et il s'en retournait à Loxley sans le moindre sou en poche, mais l'esprit rempli de gaîté ; quoique ses fesses le démangeaient toujours.

Le charretier menait donc la voiture au rythme de son humeur joyeuse, sans trop se soucier des menaces que proférait à l'arrière Petit Jean qui souffrait le martyre à chaque embardée. Frère Tuck, lui, veillait sur son ami tout en enfournant dans sa bouche des gâteaux aux amandes dont il avait fait à Northampton une ample provision. Les tressautements l'aidaient à digérer et il n'y voyait rien à redire.

Un autre chariot suivait vaille que vaille. Will l'écarlate le conduisait. Il ne se sentait pas vraiment à son aise avec la bride à la main, surtout à cette allure. À l'abri de la bâche, ses enfants somnolaient. Son plus jeune fils, Martin, avait posé sa tête sur les genoux de Diane. Il ronflait, ne s'interrompant que pour bredouiller dans son sommeil de vagues histoires de salade. Thomas, l'aîné, avait choisi le giron de sa mère en guise d'oreiller. Il ne dormait que d'un œil et lançait de temps à autre :

— Quand est-ce qu'on arrive ?

Diane aurait bien imité le garçonnet qui ronronnait contre elle. Mais dès qu'elle se laissait aller à s'assoupir, de mauvais rêves l'assaillaient.

Robin, à cheval, fermait le convoi. Il n'avait pas dit grand-chose depuis leur départ de Londres, mais semblait serein. En tout cas, Diane le voyait ainsi. Le seigneur de Loxley prétendait que le vert avait définitivement quitté ses paupières. Elle le croyait volontiers.

Isabel caressa les cheveux de son fils et adressa un sourire à la jeune fille.

— Cette nouvelle vie m'effraie, confia-t-elle à voix basse. Londres me manque déjà...

— Elle m'effraie aussi, lui répondit Diane. Et pourtant, c'est la mienne depuis ma naissance.

— Ton père est un homme bon.

— Parce qu'il vous accueille en son château ? Il a causé votre ruine et votre disgrâce. C'est le moins qu'il puisse faire... Et avoir un charcutier à demeure ne pourra qu'améliorer notre ordinaire. Je m'en réjouis autant que le frère Tuck.

— Non, je ne pensais pas à ça. Mais à tout le reste. Sans lui, je n'aurais pas connu Will, et mes garçons n'auraient pas vu le jour.

Diane acquiesça prudemment.

— Je ne sais pas si mon père est bon... Mais il m'aime et n'a jamais cessé de m'aimer. De ça, au moins, je suis sûre.

La jeune fille se tourna vers l'arrière du chariot. Elle regarda Robin, droit sur sa monture, fidèle à lui-même. Il manquait toutefois un détail à ce tableau familial. William de Wendenal. Diane en venait à regretter son ombre obstinée. Personne ne l'avait revu après les récents

événements.

— À quoi songes-tu ? lui demanda Isabel.

— À un homme...

— Ah ? Tu as renoncé au couvent ?

— Parce que tu crois que les nonnes ne pensent pas aux hommes...

— Mais elles ne l'avouent qu'à leur confesseur.

— Eh bien, je te prends comme confesseur, Isabel. Ainsi, je n'aurai pas besoin d'entrer dans les ordres. Je pourrai vivre pieusement dans le château de mon père.

— Pieusement ? Avec cette bande de malandrins qui va dorénavant le hanter ? Sans compter les lutins qui ronflent sur nos genoux.

— Aucun d'eux ne me fait peur. On les matraquera sans peine.

Les deux femmes s'esclaffèrent.

Le seigneur de Loxley entendit les rires qui montaient du chariot et ne put s'empêcher de sourire. Il souhaita que cette musique anime dorénavant les couloirs venteux du château.

Le soleil qui brillait sans partage tiédissait agréablement son visage. La nature, partout, exultait. Les oiseaux pépiaient dans les branches, et les fleurs innombrables donnaient aux bas-côtés de la route l'apparence de brocards.

De contentement, Robin ferma les yeux.

Seigneur, tout ce vert...

*CHRONIQUES DU CHEVALIER WILLIAM DE WENDENAL,
1212, JOUR DE LA FÊTE-DIEU*

Il m'est malaisé de tenir la plume de la main gauche, et c'est à peine si je parviens à relire mon écriture. Mes blessures me font toujours terriblement souffrir, surtout la nuit. Mais, je ne me plains pas. La douleur est pour moi une grâce.

Chaque jour, je remets au lendemain ma décision de quitter Londres. J'apprends à aimer cette ville et ses habitants. Ceux-ci déploient une admirable énergie à nettoyer et reconstruire leur cité ravagée. J'ai assisté à l'équarrissage des géants et à l'ensevelissement de leurs débris tout autour des murailles. Les Londoniens ont une sorte de vénération pour ce qui est en mesure de les détruire. Ils voient dans chaque épreuve le moyen de s'affermir.

J'entends de toute part monter les sons joyeux du marteau, de la scie et du burin. Avant la Saint-Laurent, Londres aura un visage neuf

Quand le mien ne fait que dépérir.

Il n'y a pas une heure où je ne songe à Diane. Je ne t'ai pas abandonnée, ma chère enfant. Je veille toujours sur toi, en esprit du moins. Tu dois m'apercevoir parfois, dans tes songes, car je te croise souvent dans les miens. Ton père se porte-t-il bien ? Je le lui souhaite.

Nous n'en avons pas fini, lui et moi.

J'ai fait ouvrir l'estomac de Magog et j'ai, de mes propres mains, récupéré les pointes de flèches. Oui, toutes ! Pas une ne manque. Je me console aisément de la perte de mes doigts, mais j'aurais pleuré celle de ces reliques.

Ce matin, ma promenade journalière m'a mené jusqu'aux ruines de la Tour Blanche. Les ouvriers n'en ont pas encore relevé les pierres. Parmi les décombres, j'ai vu six corbeaux. Je me suis arrêté pour écouter leurs cris. J'y aurais presque distingué des mots. Un septième oiseau est venu se poser au milieu d'eux. Les autres ont paru l'interroger, avec méfiance, comme s'ils s'enquéraient du nom d'un étranger.

Et en guise de réponse, il leur a croassé : « Tredekeiles ! Tredekeiles ! »

Je vais encore un peu prolonger mon séjour à Londres.

Achevé d'imprimer en mars 2010
par Rodesa – Espagne
M10061-01

- [1] Unité de mesure correspondant à trois pieds, soit presque un mètre.
- [2] Dague acérée qui servait à achever les blessés sur les champs de bataille.
- [3] Dans l'héraldique, la science des blasons et armoiries, le gueules (nom masculin avec un « s » final) qualifie la couleur rouge. Le bleu se dit azur ; le noir, sable ; et le vert, sinople.
- [4] Veste épaisse, constituée de nombreuses couches de tissu, souvent portée par les archers.
- [5] La compagnie des porcelets.
- [6] La saqueboute est l'ancêtre médiéval du trombone.
- [7] Ceux qui portent une barbe, les vieillards.
- [8] La mairie.
- [9] Nom celte de la Tamise.
- [10] Nom que l'on donne au bâton planté au centre d'un cadran solaire.
- [11] En vieil anglais : grosse plaie. À noter qu'en ce début du XIII^e siècle, cette langue est déjà archaïque.
- [12] En vieil anglais : père la barbe.
- [13] En vieil anglais : queue de vache.
- [14] En vieil anglais : magicien.
- [15] « Seigneur, prends pitié » en grec. Le Kyrie est un chant liturgique faisant partie de l'ordinaire de la messe.
- [16] Sheldon fait sans doute référence à la grande peste qui frappa Londres en 1665, et à l'incendie qui ravagea la cité l'année suivante.
- [17] Ancêtre médiéval de la timbale d'orchestre.